

ÉCOLE DOCTORALE AUGUSTIN COURNOT
Bureau d'Economie Théorique et Appliquée (UMR 7522)

THÈSE présentée par :
Sébastien KOCI

soutenue le : 30 septembre 2020

pour obtenir le grade de : Docteur de l'université de Strasbourg
Discipline/ Spécialité : Sciences Economiques/Ethique

De Mill à Kant : l'éthique utilitariste de Henry Sidgwick.
Étude et Traduction de « The Methods of Ethics ».
Volume 1 : Étude

THÈSE dirigée par :

Madame IGERSCHEIM Herrade **Chargée de recherche CNRS, Université de Strasbourg**
Monsieur EGE Ragip **Professeur, Université de Strasbourg**

RAPPORTEURS :

Madame SIGOT Nathalie **Professeur, Université Paris I Panthéon-Sorbonne**
Monsieur PICAUVET Emmanuel **Professeur, Université Paris I Panthéon-Sorbonne**

AUTRES MEMBRES DU JURY :

Madame AUDARD Catherine **Professeur, London School of Economics**
Madame THIEL Marie-Jo **Professeur, Université de Strasbourg**

*A ma mère,
A la mémoire de mon père,
En témoignage de ma profonde gratitude.*

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS	5
INTRODUCTION GÉNÉRALE	7
Chapitre 1	14
Dans l'atelier du traducteur	14
INTRODUCTION	15
1.1 I. Faire l'expérience du sens	16
1.1.1 § 1. Expérience fondatrice d'une herméneutique	16
1.1.2 § 2. Traduire : un processus de raisonnement	18
1.1.3 § 3. Le choix d'un type de traduction	19
1.2 II. Difficultés de traduction	20
1.2.1 § 4. Syntaxe et grammaire	20
1.2.2 § 5. Le style de H. Sidgwick	23
1.2.3 § 6. Éléments lexicaux	26
1.3 III. Analyse statistique des concepts majeurs des <i>Méthodes</i>	27
1.3.1 § 7. Commentaires :	32
CONCLUSION	35
Chapitre 2	36
Concilier l'inconciliable	36
Sidgwick, Mill et Kant	36
INTRODUCTION	37
1.4 I. Visées plurielles de la méthode intuitionniste	39
1.4.1 § 8. L'intuitionnisme philosophique propre à H. Sidgwick	39
1.4.2 § 9. <i>Dialectical method</i> : une démarche essentielle	44
1.4.3 § 10. Des principes éthiques à un double hédonisme	48
1.5 II. Critique de l'utilitarisme de John Stuart Mill	49
1.5.1 § 11. Rejet de l'hédonisme « psychologique »	50
1.5.2 § 12. <i>Pleasure/Pain</i> : une dichotomie à déplacer	55
1.5.3 § 13. Modalités d'une éthique réflexive et rationnelle	56
1.6 III. Vers un équilibre des méthodes	59
1.6.1 § 14. Importance heuristique d'un <i>certain rapport</i> à Kant	59
1.6.2 § 15. <i>Right/Good</i> : une association paradigmatique	62
1.6.3 § 16. Le « point de vue de l'univers »	64
CONCLUSION	66

Chapitre 3.....	67
Un pluralisme complexe	67
Sidgwick et Rawls.....	67
 INTRODUCTION	 68
1.7 I. John Rawls et Henry Sidgwick dans le champ de l'économie politique.....	69
1.7.1 § 17. La redécouverte de H. Sidgwick : entre admiration et critique	69
1.7.2 § 18. Débats sur la dialectique du rationnel et du raisonnable	73
1.7.3 § 19. Combattre le monisme philosophique de l'utilitarisme classique	75
 1.8 II. La réciprocité des consciences individuelles.....	 78
1.8.1 § 20. Morphologie des éthiques sacrificielles propres à Rawls et Sidgwick.....	78
1.8.2 § 21. Une méthodologie plurielle et un pluralisme socio-économique	86
1.8.3 § 22. La multiplicité des points de vue : trop de facettes pour une éthique ?.....	90
 CONCLUSION.....	 93
 CONCLUSION GÉNÉRALE.....	 96
 BIBLIOGRAPHIE.....	 104
ANNEXE I.....	113
ANNEXE II	129

REMERCIEMENTS

Avant d'entrer dans le vif du sujet, nous tenons tout d'abord à remercier chaleureusement notre directrice de thèse, Herrade Igersheim, et notre co-directeur, Ragip Ege, pour le soutien et les encouragements sans faille qu'ils nous ont prodigués, au cours de notre travail, ainsi que pour la pertinence et la précision de leurs multiples remarques, autant de repères indispensables dans l'approfondissement du sujet de notre thèse.

Toute notre gratitude va, de même, à Marie-Jo Thiel, médecin, théologienne, et éthicienne, directrice du CEERE (Centre Européen d'Enseignement et de Recherche en Ethique), dont nous faisons partie depuis notre Master 1 en éthique, et dont l'aide fut précieuse pour progresser dans le champ très vaste de l'éthique (ou des éthiques, devrait-on dire plus précisément) et de la philosophie morale, tout en stimulant notre goût pour la transversalité des savoirs, ce que nous avons pu concrétiser en animant plusieurs séances du séminaire de Mme Thiel en Master 2, sur « Les enjeux éthiques des TIC », tout au long de nos années de doctorat.

Nous remercions également celle qui, la première, nous poussa à entreprendre la traduction du grand œuvre de Henry Sidgwick, à savoir Catherine Audard. Eminente spécialiste de John Rawls et de la question du libéralisme, Mme Audard nous a permis, par son enthousiasme et ses conseils, de franchir le cap de la traduction.

Merci à Nathalie Sigot et Philippe Gillig, tous deux économistes, car leurs commentaires furent éclairants, tant par rapport à l'utilitarisme classique de J. Bentham et J. S. Mill, que par rapport à la méthodologie de la thèse. Merci aussi à mes collègues doctorants du bureau 133 pour nos échanges constructifs, ainsi qu'à l'Ecole doctorale Augustin Cournot, dans son ensemble, pour l'accueil des différents membres qui la composent.

Enfin, nous remercions tous nos amis : Martine et Jean-Michel, Nathalie et Luis, Christelle, Vincent, Thomas, Maria, Josiane, Bradford, Antoine-Emmanuel, Laure, Anne-

Catherine, Marc, Aimé ; Marie-Brigitte Kleinklaus, Catherine Vallindra, Delphine Merlin, Danielle Pineau-Weil, Marc-André Klockenbring, et Thomas Lefranc, médecins, ainsi que Monique Courtinel, orthophoniste ; et, enfin, Mme Valerie-Ann Harrington, professeure d'anglais à l'Université Populaire, et M. Ben Young, dont les conseils et remarques nous ont conduits à mieux comprendre les nombreuses subtilités de la langue anglaise.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Si l'on en croit Jerome B. Schneewind, dans *Sidgwick's Ethics and Victorian Moral Philosophy* : « If in its attention to detail as well as in its range of concern the *Methods of Ethics* challenges comparison, as no other work in moral philosophy does, with Aristotle's *Ethics*, in the depth of its understanding of practical rationality and in its architectonic coherence it rivals the work of Kant himself » (J. B. Schneewind, 1977 [1986], p. 422). Il est rare qu'un auteur soit directement comparé à Aristote et Kant.

Dès lors, nous avons choisi de traduire et d'étudier le chef-d'œuvre en langue anglaise du philosophe et économiste Henry Sidgwick (1838-1900), *The Methods of Ethics*. Plusieurs motifs accompagnent ce choix.

Le premier motif est que ce livre attend une traduction en français depuis sa première parution en Angleterre, en 1874. Il y a, semble-t-il, divers problèmes qui se sont opposés à une traduction. D'abord le style de l'auteur, sur lequel nous reviendrons. Un style nourri de phrases longues et tortueuses qui donnent l'impression d'aller à l'encontre du génie de la langue anglaise¹. Ensuite, les différentes éditions qui se suivent, et qui apportent à chaque fois des couches successives d'arguments et de rectifications, propres à dérouter le lecteur. Enfin, la complexité de l'ouvrage. Il s'agit incontestablement d'une grande œuvre philosophique, ardue à comprendre, et lente à assimiler. Ces problèmes peuvent, en ce sens, rebuter un potentiel traducteur.

Le second motif est que ce livre s'inscrit dans un domaine qui nous intéresse tout particulièrement : l'éthique. Par sa hauteur de vue et la qualité de sa réflexion, *Les Méthodes de l'éthique*, est un livre à même de prendre place parmi les œuvres de premier plan de la

¹ « Sidgwick's *Methods of Ethics* seems to me to be on the whole the best treatise on moral theory that has never been written, and to be one of the English philosophical classics. [...] Yet he has grave defects as a writer which have certainly detracted from his fame. His style is heavy and involved [...]. He incessantly refines, qualifies, raises objections, answers them, and then finds further objections to the answers » (C. D. Broad, 1944, p. 143-144).

discipline. Cependant, ce livre, en drainant de nombreuses idées essentielles, ne s'arrête pas strictement au champ de l'éthique. Il aborde aussi les questions de justice sociale, d'égalité, d'équité. Ce n'est pas pour rien que John Rawls ne tarie pas d'éloges sur Henry Sidgwick. Il y voit comme un écho de sa propre œuvre, *Théorie de la justice*, même s'il émet des critiques non dénuées de pertinence sur son grand prédécesseur.

Le troisième motif vient de Henry Sidgwick lui-même. A la fois philosophe et économiste², ses *Principles of Political Economy* témoignant de sa très grande culture en ce domaine (à tel point que John Neville Keynes³ ou Alfred Marshall considéraient leur confrère comme un économiste remarquable), Henry Sidgwick possède une personnalité vraiment attachante. Il va se battre pendant une grande partie de son existence, aux côtés de son épouse Eleanor, pour la reconnaissance des droits de la femme⁴. Il essaiera aussi de faire connaître au public les poètes anglais, car, doté d'une mémoire phénoménale, Sidgwick était capable de citer par cœur des pans entiers de la poésie anglaise, et nous en avons trace, d'ailleurs, dans *Les Méthodes de l'éthique*. Et puis, c'est un esprit ouvert à tous les horizons culturels⁵. Voulant par exemple comprendre les phénomènes parapsychiques, il lit quantité d'ouvrages de psychologie et participe à des rencontres⁶. Il lit couramment le grec ancien, qu'il enseigne aux étudiants de Trinity College, à Cambridge, au début de sa carrière universitaire. C'est un génie universel,

² Plus précisément, comme le souligne Philippe Bazard, auteur d'une thèse de doctorat sur Sidgwick (non publiée), « le rôle et la substance de la pensée de Sidgwick à Cambridge reçoivent traditionnellement deux interprétations contradictoires. D'un côté Sidgwick est crédité d'une ambition colossale, vouée d'emblée à l'échec, puisque selon cette hypothèse, largement accréditée par les témoignages contemporains, cet auteur veut substituer à la théologie fondée sur le concept de Dieu, une théologie laïque ou séculière en philosophie morale. [...] La seconde représentation de Sidgwick est plus ancienne et proposée par Hutcheson ainsi que par les théoriciens de l'économie du bien-être tels que Baumol et Myint. Cette fois-ci, Sidgwick apparaît sous les traits du dernier représentant d'une espèce en voie de disparition, le "philosophe-économiste", descendant direct des Smith et Mill. Le personnage apparaît plus sympathique et d'une envergure intellectuelle non négligeable, y compris en économie ». (Cf. P. Bazard, 1997, p. 133-134).

³ Henry Sidgwick et John Neville Keynes étaient, tous les deux, membres des « Cambridge Apostles ». Il semble que le fils de John Neville, à savoir John Maynard, ait lu Sidgwick. En tout cas, il a été fortement influencé par la philosophie de G. E. Moore, lui-même influencé par Sidgwick, comme l'explique Keynes dans *My Early Beliefs* : « I went up to Cambridge at Michaelmas 1902, and Moore's *Principia Ethica* came out at the end of my first year. I have never heard of the present generation having read it. But, of course, its effect on us, and the talk which preceded and followed it, dominated, and perhaps still dominate, everything else » (J. M. Keynes, 1972, p. 435).

⁴ Nous avons mis en annexe II des repères chronologiques concernant la vie de Sidgwick.

⁵ « L'œuvre de Sidgwick est considérable, et porte sur les sujets les plus divers : éthique, mais aussi économie politique, politique, exégèse biblique, métaphysique, philosophie de la connaissance et même parapsychologie » (A. Caillé et al. (dir.), 2007, p. 303).

⁶ « In the summer of this year [1889] Sidgwick and his wife attended an International Congress of Experimental Psychologists held at Paris, where "Psychical Research," under Professor Richet's influence, occupied a rather prominent place in the discussion. [...] The main object, so far as Psychical Research was concerned, was of course to ascertain what proportion of hallucinations might be expected to occur by chance at the time of the death of the person represented, and how much the actual proportion exceeds this. Some other important investigations in Psychical Research were occupying Sidgwick's attention at this time » (E. M. Sidgwick, A. Sidgwick (ed.), 1906 [2017], p. 501-502).

dont les contemporains qui le côtoient aiment la compagnie, l'humour, la conversation, et qui cache cependant une âme inquiète, tiraillée entre la foi et le doute, anxieuse de l'au-delà, et éprise de justice sociale.

En entreprenant la traduction de ce maître-ouvrage, nous savions que nous allions faire face à un travail considérable, semé d'embûches, et d'instantanés d'exaltation quand, soudain, le mot français collait juste au mot anglais. Mais, quand nous touchions le fond, nous tenions ferme pour les trois motifs que nous venons d'évoquer, espérant alors terminer la traduction de ce grand livre.

Henry Sidgwick a mis dans son ouvrage une substance conceptuelle si riche et si diverse que de nombreuses routes se croisent dans ce qui ressemble à un labyrinthe dont le plan se déroberait à chaque fois que l'on semble l'atteindre.

Les Méthodes de l'éthique est un livre qui témoigne historiquement de l'héritage des éthiques anciennes, l'éthique aristotélicienne en particulier, mais aussi des idées venant, d'un côté, des philosophes intuitionnistes britanniques, et, de l'autre, des penseurs utilitaristes. Il annonce aussi, par certains aspects, la philosophie analytique. Enfin, il prépare le terrain pour l'émergence, au XX^e siècle, des théories de la justice dont celle, évidemment, de John Rawls.

Les multiples facettes des *Méthodes* ne doivent pas faire oublier non plus que Sidgwick défend plusieurs thèses qui s'accordent de façon presque miraculeuse à cette rencontre de courants intellectuels si divers. Et, en surplomb, se situe une tentative très ambitieuse de conciliation de l'inconciliable, qui va faire de Sidgwick, non seulement un très bon historien de la philosophie, mais aussi un grand théoricien.

D'autre part, il a été établi que « le mérite de Sidgwick a été d'insister de manière lucide sur la confusion entre ce qu'il appelle l'hédonisme "psychologique" et l'hédonisme "universaliste", le premier relevant de l'observation psychologique, le second de l'éthique. Pour surmonter cette difficulté, il sera amené à démontrer qu'en réalité, pour être une véritable éthique philosophique, autonome par rapport à la psychologie, l'utilitarisme doit accepter un élément *a priori* et intuitif » (C. Audard, 1999a, p. 34). Ainsi, nous sommes confrontés à la recherche incessante d'une éthique réflexive et rationnelle de la part de Sidgwick. Cela le situe d'emblée sur une ligne de crête où peu de ses contemporains se sont aventurés.

Par ailleurs, dans ses *Lectures on the Philosophy of Kant*, un cours de Sidgwick donné à ses étudiants, publié de façon posthume, celui-ci écrit : « It must be remembered that, according to Kant, we are not to except from him a complete metaphysical system, according to his definition of Metaphysics, *i.e.* mainly a complete systematic statement of the *a priori* concepts and synthetic judgments — of the knowledge attainable by the human mind, apart from particular experiences. Such a system may be worked out hereafter : the *Critique* only gives the principles and method of constructing such a system » (H. Sidgwick, 1905 [2012], p. 21). Et dans un autre cours, *Philosophy, Its Scope and Relations*, il précise : « In connexion with this I may observe that in my view Philosophy — so far as it does not construct its system, or aim at constructing it completely *a priori* — uses primarily what I may call the Dialectical Method, *i.e.* the method of reflection on the thought which we all share, by the aid of the symbolism which we all share, language (...) » (H. Sidgwick, 1902 [2012], p. 49). L'ambition de Sidgwick revient à tenter un saut qualitatif très audacieux entre l'utilitarisme et l'intuitionnisme philosophique qui est le sien, et la « méthode dialectique » lui sert de modalité induisant une nouvelle forme de rationalisme, à part de celle que Mill met en œuvre.

A première vue, la démarche paraît trop ambitieuse. Car, elle tire son contenu d'un cadre en apparence formaliste. Et l'on se demande comment cette éthique entièrement rationnelle peut être opératoire dans l'existence intramondaine. Ne serait-elle qu'un instrument destiné aux seuls philosophes, sans aucune concrétude ? Un des enjeux de la réflexion de Sidgwick est de répondre négativement à cette interrogation. Et le philosophe de Cambridge espère bien montrer que son éthique utilitariste peut servir à quelque chose de concret, d'où, d'ailleurs, son insistance sur l'importance de la « moralité du sens commun ».

A dire vrai, la démarche de Sidgwick n'est pas vraiment neuve et exempte de précédents. De fait, l'éthique kantienne qui s'exprime principalement dans la *Critique de la raison pratique* et la *Métaphysique des mœurs* (Fondements, Doctrine de la vertu, Doctrine du droit) souffre d'un formalisme aigu. Les critiques n'ont pas manqué à ce sujet. Bien que Sidgwick ne soit pas un philosophe résolument kantien, — il rejette la métaphysique kantienne et fait peu cas de la *Critique de la faculté de juger* — sa pensée rejoint néanmoins celle de Kant, quand il s'agit de hisser l'éthique sur les hauteurs de la rationalité.

Cependant, l'éthique utilitariste envisagée ici, même si Sidgwick la pense de manière entièrement rationnelle, se situe à la fois du côté théorique et du côté pratique. Sidgwick conçoit, à cet effet, un outil qui permet d'articuler ces deux côtés, à savoir les « méthodes ». Son pari s'exprime dans l'intention de donner un contenu opératoire à la forme qui épouse sa pensée, tout en étant ni totalement du côté de Kant, ni totalement du côté de Mill.

De prime abord, il semble impossible, sinon très délicat, d'opérer un tel rapprochement. Géographiquement, on pourrait aussi dire que Sidgwick tente d'unir une tradition philosophique « continentale », en particulier germanique, à la philosophie anglo-saxonne, ce qui n'est pas rien. De fait, le coup de force de Sidgwick, que l'on peut considérer à certains égards comme un coup de génie, sera d'articuler de façon rigoureuse et scientifique des éléments en apparemment hétérogènes, pour en faire un système cohérent et approfondi.

Le problème est de savoir comment le philosophe de Cambridge va s'y prendre pour concilier l'inconciliable. En première lecture, il s'agit de comparer les trois méthodes, de soupeser leurs forces et faiblesses, et de les articuler harmonieusement en une théorie morale fondée sur la raison. Mais, on peut distinguer une seconde lecture qui viendrait s'immiscer dans la première. C'est-à-dire que Sidgwick, cherchant à répondre à toutes les critiques qu'on lui adresse au fur et à mesure des éditions — six de son vivant, la septième étant posthume — ne cesse de rajouter des strates argumentatives.

Notre problématique entend mettre en perspective cette conciliation de l'inconciliable. Comment, dans un traité d'éthique systématique, Henry Sidgwick va-t-il réussir à souder des avis qui s'opposent, et transformer la rencontre des opposés en une dialectique des méthodes, pour en faire un nouveau modèle de rationalisme ? Son geste ressemble à la tentative désespérée (mais non désespérante) de faire l'inventaire du « tout » du savoir philosophique en une seule œuvre.

Notre problématique s'articule, de fait, à la notion du « dualisme de la raison pratique » dans l'œuvre sidgwickienne. Ce dualisme est longuement développé par Sidgwick. Cependant,

il tient quasiment en une question : Comment viser le bonheur général tout en ne supprimant pas la recherche des intérêts privés⁷ ?

Ce que l'on peut aussi exprimer par la question de savoir comment faire preuve de « bienveillance rationnelle », par « devoir-être » (*ought*) et pas simplement par « devoir strict » (*duty*), en accord avec ses intérêts propres. La difficulté fondamentale, qui sourd partout dans *Les Méthodes de l'éthique*, est que Sidgwick demeure utilitariste, et se veut utilitariste.

« Par conséquent, je constate que j'arrive, dans ma recherche des intuitions éthiques vraiment claires et certaines, au principe fondamental de l'utilitarisme. Je dois, cependant, admettre que les penseurs qui, en des époques récentes, ont enseigné ce dernier système, n'ont pas, pour la plupart, expressément essayé de mettre en exergue la vérité de leur premier principe au moyen d'une procédure en tant que telle, donnée ci-dessus. Néanmoins, quand j'examine la "preuve" du "principe d'utilité" présentée par le plus persuasif et probablement le plus influent parmi ceux qui exposent l'utilitarisme — John Stuart Mill — je ressens le besoin d'une certaine procédure pour compléter cet argument clair et tangible » (MOE⁸, III, XIII, § 5⁹ ; ME¹⁰, p. 374). Cette « procédure », c'est précisément ce que Henry Sidgwick appelle une « méthode »¹¹. Ce que nous espérons montrer, de façon quelque peu originale, c'est que Sidgwick réussit le tour de force d'unir une dialectique des méthodes et une méthode dialectique, ou, en d'autres termes, par un renversement de perspective, il agence intelligemment des *méthodes de l'éthique* et une *éthique de la méthode*. Le pluralisme, au sein du dualisme de la raison pratique que Sidgwick met en place, se présente ainsi sous diverses formes, et ce caractère protéiforme, nous l'appellerons « pluralisme complexe », en nous aidant d'analyses de Michael Walzer. Ce

⁷ « La dimension positive du principe de l'utilité se révèle particulièrement féconde au vu des résultats qu'elle permet d'établir dans une optique normative. Mais ceux-ci ne sont pas exempts de difficultés : ayant mis en évidence ce qui, selon lui, constitue les motivations du comportement humain, Bentham se heurte ainsi à la difficulté du passage d'un raisonnement en termes individuels à un raisonnement en termes collectifs. Il s'agit plus généralement du problème de ce qu'Elie Halévy appelait l'"identification des intérêts" : schématiquement, si chaque individu est motivé par son propre bonheur, comment ses actions peuvent-elles dans le même temps contribuer au "plus grand bonheur du plus grand nombre" ? » (N. Sigot, 2001, p. 45). La démarche de Sidgwick s'inscrit pleinement dans les problématiques soulevées par J. Bentham.

⁸ Abréviation de *The Methods of Ethics*.

⁹ Se lit comme suit : Livre III, Chapitre XIII, Paragraphe (§) 5. Nous garderons cette manière de citer tout au long de notre étude.

¹⁰ Abréviation de *Les Méthodes de l'éthique*.

¹¹ « The subject of philosophical ethics, Sidgwick says, is the 'methods' of ethics, where a method is 'any rational procedure by which we determine what individual human beings "ought" — or what it is "right" for them — to do, or to seek to realize by voluntary action' » (R. Crisp, 2015, p. 21).

pluralisme complexe est aussi un aspect de la philosophie de John Rawls, et nous le comparerons à celui de Henry Sidgwick.

Concernant le plan de notre étude, dans un premier temps, nous irons dans « l'atelier du traducteur », où nous définirons nos choix de traduction et notre méthodologie générale. Nous y affinerons aussi notre analyse des *Méthodes de l'éthique* par un calcul statistique des fréquences d'apparition de certains concepts clés du livre, et par l'observation de leur positionnement à travers l'espace du texte, afin d'établir une « géographie de l'œuvre » grâce à laquelle nous nous guiderons plus facilement.

En second lieu, nous proposerons de creuser plus profondément dans l'ambitieuse tentative de concilier l'inconciliable. A cet effet, nous commencerons par explorer les visées plurielles de la méthode intuitionniste, puis nous ferons la critique de l'utilitarisme de John Stuart Mill à travers l'éthique de Sidgwick, pour aboutir à la question de l'équilibre des trois méthodes où nous questionnerons en particulier le rapport très singulier de Sidgwick à Kant.

Enfin, dans un troisième temps, nous aborderons le pluralisme complexe avec la confrontation des philosophies de H. Sidgwick et J. Rawls, qui passera, notamment, par les débats sur la dialectique du rationnel et du raisonnable, et par la morphologie des éthiques sacrificielles propres aux deux penseurs.

Chapitre 1

Dans l'atelier du traducteur

INTRODUCTION

Notre approche de l'éthique utilitariste de Henry Sidgwick contient deux volets dépendants l'un de l'autre : une traduction de *The Methods of Ethics* et un commentaire de ce livre.

Dans ce premier chapitre, nous chercherons à la fois à expliciter ce rapport de dépendance, et à rendre perceptible le sens dans lequel nous avons travaillé pour traduire l'ouvrage de Sidgwick. C'est qu'en effet notre travail de traduction se veut au service de l'étude que nous proposons, en tant qu'il s'agit d'un effort de compréhension de l'utilitarisme sidgwickien, d'un penser-avec Sidgwick, par la traduction. En d'autres termes, cette étude est à la fois *sur* et *dans*. Notre traduction forme alors un dialogue avec le penseur anglais, ce qui permet, par conséquent une expérience de réflexion commune. Nous sommes appelés à concevoir un travail de conquête du sens, par les liens qui se nouent entre notre étude et notre traduction.

Cet effort d'intelligibilité se décomposera en trois parties. D'une part, nous nous pencherons sur des considérations qui tiennent à la fois de la linguistique, formulées en particulier par Ferdinand de Saussure, et de la traductologie (ou *étude des différentes formes de traduction*, à travers l'histoire notamment). D'autre part, nous expliquerons nos choix de traduction, car il est indispensable que le traducteur mette au jour les outils de son atelier, afin d'éviter toute méprise et tout malentendu, surtout par rapport au débat multiséculaire entre les tenants de la traduction « littérale » et ceux de la traduction « littéraire ». Et, après avoir rendu compte de l'explicitation de notre méthodologie générale, nous aborderons un travail qui semble annexe, mais qui, en fait, entre étroitement en ligne de compte avec ce qui précède : l'analyse statistique des concepts majeurs des *Méthodes de l'éthique*. Cela nous permettra d'élaborer une analyse de texte originale et conséquente.

1.1 I. Faire l'expérience du sens

La traduction n'est jamais un exercice intellectuel neutre. La personnalité du traducteur, sa connaissance des deux langues, la langue source et la langue d'arrivée, ses conceptions sur l'acte de traduire, impriment durablement l'exercice de la traduction et lui donnent des contours singuliers. Mais, davantage encore, la traduction, faisant appel à la subjectivité du traducteur, contient une dimension empirique qui va au-delà de l'expérience de la langue, car il s'agit fondamentalement d'une expérience du sens, le traducteur ayant affaire, non pas seulement à des mots, mais à des sens véhiculés par les mots du texte. Le traducteur part d'un vécu qui traverse son existence. Il ne part pas seulement de son intelligence. Aussi, le traducteur est impliqué souvent plus qu'il ne le pense.

1.1.1 § 1. Expérience fondatrice d'une herméneutique

Etant donné que nous ne séparons pas notre traduction de notre commentaire, nous sommes amenés à considérer la traduction comme un exercice générateur d'interprétation.

Somme toute, « la pratique de la traduction reste une opération risquée toujours en quête de sa théorie » (P. Ricoeur, 2018, p. 17). En effet, il n'y a pas de traduction sans distanciation, car il faut à la fois amener la subjectivité du traducteur à se hisser vers l'objectivité du texte, et à faire retour sur soi-même, quant à l'idée que l'on se fait de la traduction. Le traducteur est inclus dans sa traduction.

« On traduit parce qu'on ne comprend pas un texte, et on se livre à ce travail afin de le comprendre, en sachant que la traduction résultant de l'interprétation, aussi puissante soit-elle, ne sera jamais définitive (et n'aura jamais pu exprimer le texte original "mieux que l'eût fait son auteur") », écrit Marc de Launay, dans sa préface au livre de Paul Ricoeur, *Sur la traduction*, que nous venons de citer (P. Ricoeur, 2018, p. XVI). Ainsi, si nous avons voulu traduire *The Methods of Ethics*, c'est pour comprendre ce texte et le faire comprendre à d'autres. Par ce biais, nous sommes amenés à faire l'expérience du sens, ni jamais trop proche, ni jamais trop loin. En outre, comme le remarquent Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet, dans leur livre resté fameux, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, « en dehors de l'école, la

traduction a pour but de faire connaître à d'autres ce qui a été dit ou écrit dans la langue étrangère. Celui qui traduit ne traduit pas alors pour comprendre mais pour faire comprendre. Il a compris avant de traduire » (J. Darbelnet, J-P. Vinay, 1958 [1977], p. 24). Il est vrai que le traducteur ne cesse pas d'être déjà là, alors que le lecteur n'est pas encore arrivé à sa hauteur. Mais au lieu de s'effacer devant le texte, il s'agit de se laisser saisir par lui.

Par conséquent, à la suite de ces réflexions, nous envisageons notre commentaire comme l'image et la reprise de ce travail de compréhension et d'interprétation. Et si nous partons volontiers de cet axiome du philosophe et linguiste Georges Steiner, dans *Après Babel*, « comprendre, c'est traduire » (cité dans P. Ricoeur, 2018, p. 13), nous renversons cet axiome en « traduire, c'est comprendre », et de ce « *prendre-avec* » surgit, pour nous, un appel à mieux découvrir de quoi il s'agit, en définitive, dans le maître-ouvrage de Henry Sidgwick.

Ajoutons encore une réflexion des deux linguistes cités : pour Vinay et Darbelnet, la traduction est un « procédé d'investigation », qui « permet d'éclaircir certains phénomènes qui sans elle [la traduction] resteraient ignorés », et de conclure : « à ce titre elle est une discipline auxiliaire de la linguistique » (J. Darbelnet, J-P. Vinay, 1958 [1977], p. 25). Remarquons que cette dernière phrase soulève à elle seule une immense littérature consacrée aux liens entre traduction et linguistique, mais ce pas le lieu d'en discuter ici.

Néanmoins, nous voudrions quand même aborder un aspect particulier d'une œuvre magistrale dans l'histoire de la linguistique, à savoir le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure.

En premier lieu, partons de ce constat posé par M. Oustinoff :

C'est grâce à la linguistique que sont apparues les premières *descriptions* suffisamment détaillées des opérations auxquelles procèdent les traducteurs. La plupart des écrits ou des traités antérieurs s'en absteinaient. Quand Cicéron dit qu'il faut traduire le sens et non les mots, il ne s'étend pas. [...] Ni Goethe ni Humboldt ne rentreront dans l'examen détaillé des traductions dont ils font la théorie. Au XX^e siècle, la situation change radicalement : l'essor de la linguistique fournit aux théoriciens de la traduction de puissants travaux d'analyse (M. Oustinoff, 2003 [2015], p. 53).

Personnellement, nous nous sommes orientés vers les notions de « structure » et de « système de la langue ». En effet, selon Ferdinand de Saussure, la langue est un système à

l'intérieur duquel les éléments de la syntaxe et de la grammaire constituent des réseaux de sens, de sorte que le sens de chaque élément se déduit du rapport que celui-ci entretient avec les autres éléments du texte. « Tout fait linguistique consiste en un rapport et consiste en rien d'autre qu'un rapport », s'exprime Saussure dans les *Ecrits de linguistique générale* (phrase citée dans M-A. Paveau, G-E. Sarfati, 2003, p. 76). Il faudrait explorer le *Cours* de Saussure en entier pour bien comprendre cette phrase. Contentons-nous de souligner, et de citer une idée assez géniale du linguiste suisse : « *dans la langue il n'y a que des différences* » (F. de Saussure, 1916 [2016], p. 226). Cela veut dire qu'au fond il n'y a rien qui ne soit jamais traduisible¹². L'important est de marquer les différences, car on ne peut pas s'opposer au sens. Les différences instituent des relations, des « rapports », des équivalences, sur lesquels nous pouvons travailler, et, en définitive, à partir desquels nous pouvons aboutir à une traduction. « Autrement dit, *la langue est une forme et non substance* » (F. de Saussure, 1916 [2016], p. 229). Nous sommes pris alors dans un dynamisme d'élaboration du sens, une sorte de guide qui nous oriente régulièrement.

1.1.2 § 2. Traduire : un processus de raisonnement

De même que la langue n'est pas une substance, la traduction n'est pas un état, mais une évolution. C'est pourquoi, d'ailleurs, la traduction d'un livre ne s'arrête jamais. C'est pourquoi aussi, il peut exister plusieurs traductions d'un même livre ; aux lecteurs de choisir laquelle leur plaît le mieux.

Aussi, la traduction, en tant que compréhension et herméneutique, nous invite à penser avec Sidgwick, comme à l'intime de sa création, et, en cela, la traduction constitue une activité d'exploration de la pensée de cet auteur. En cernant le texte, traduction et raisonnement sont liés, si bien que la traduction nous révèle une structure, une « architectonique » pour parler comme Kant.

Il s'agit bien alors de faire l'expérience du sens qui s'offre à nous dans *Les Méthodes de l'éthique*, non pas pour le réifier et le fixer définitivement, mais pour creuser davantage la pensée de Sidgwick. Cet effort de lecture présuppose un effort d'analyse. Mais, en-deçà de ces

¹² « L'hypothèse de données cognitives ineffables ou intraduisibles serait une contradiction dans les termes » (R. Jakobson, 1963 [1966], p. 84).

efforts, résonne une acclimatation à l'anglais du philosophe de Cambridge, et la tension du « dire » doit en permanence être détendue par un accueil hospitalier envers l'étranger qui nous interpelle par ses mots et sollicite notre envie de le comprendre¹³.

1.1.3 §3. Le choix d'un type de traduction

A la suite de ces quelques remarques très théoriques, il nous revient d'aborder un aspect souvent clivant chez les traducteurs, et ce depuis des siècles : faire le choix d'une traduction « littérale » ou « littéraire ». Chaque « clan » possède ses arguments et ses contre-arguments.

Disons tout de go que nous avons choisi une traduction littérale des *Méthodes de l'éthique*, et ce pour plusieurs raisons.

D'abord, parce qu'il s'agit d'une œuvre philosophique avec des termes techniques et des phrases très argumentées. D'ailleurs, malgré les goûts de chaque traducteur, le style du texte oriente de lui-même le traducteur vers tel type de traduction. Forcément, on ne traduit pas de la même façon, quels que soient les procédés de traduction, un poème de Lord Tennyson, un article du *Financial Times*, ou un livre de Bertrand Russell. La traduction d'un texte philosophique appelle à une très grande rigueur et une réelle « adhérence » au texte.

Ensuite, parce qu'il s'agit d'une traduction académique, dans le cadre universitaire d'une thèse de doctorat. « La règle d'or de la traduction universitaire : rester aussi fidèle que possible au texte de départ sans faire violence à la langue d'arrivée. En d'autres termes, il s'agit de respecter rigoureusement le texte de départ et, lorsqu'il ne se laisse pas traduire littéralement dans la langue d'arrivée, de s'en éloigner certes, mais en recherchant une formulation aussi proche que possible » (I. Perrin, 1996 [2000], p. 15). Aussi, nous nous sommes efforcés de reproduire les mouvements très amples des phrases de Sidgwick et d'en conserver, autant que la langue française nous y autorise, la grande complexité.

Enfin, nous avons choisi une traduction littérale pour la simple et bonne raison que cette traduction est la première que nous pratiquons, et il aurait été téméraire, voire hasardeux, de

¹³ « Hospitalité langagière donc, où le plaisir d'habiter la langue de l'autre est compensé par le plaisir de recevoir chez soi, dans sa propre demeure d'accueil, la parole de l'étranger » (P. Ricoeur, 2018, p. 11).

chercher des effets littéraires que seul un traducteur très chevronné peut se permettre d'écrire en décollant plus que de coutume son regard du texte.

Néanmoins, malgré les clivages et les disputes argumentatives, choisir entre tel ou tel type de traduction est finalement secondaire. Ce qui importe, c'est de vivre le saisissement du texte, en se laissant saisir par lui, en consentant à ne pas tout récréer à partir de ce qu'il nous offre, puisque la traduction parfaite n'existe pas. Et comme le résume Walter Benjamin, « de même que la tangente ne touche le cercle que de façon fugitive et en un seul point, et que c'est ce contact, non le point, qui lui assigne la loi selon laquelle elle poursuit à l'infini sa marche en ligne droite, de même la traduction touche l'original de façon fugitive, et seulement en un point infiniment petit du sens, pour poursuivre sa marche la plus proche, selon la loi de la fidélité dans la liberté du mouvement langagier » (W. Benjamin, 1965 [1991], p. 157).

1.2 II. Difficultés de traduction

Plus concrètement, nous allons maintenant davantage insister sur ce qui a posé des difficultés dans notre travail de traduction. Nous sommes obligés de découper ces difficultés en plusieurs parties. Cependant, accordons dès maintenant que notre principale difficulté vient de ce que la langue anglaise ne dit pas. C'est une langue beaucoup moins analytique que le français. Il y a, ainsi, des subtilités cachées qui nécessitent du tact, de la finesse, et une perception intelligente du contexte, pour rendre toutes les nuances que l'anglais véhicule.

Nous verrons d'abord des difficultés liées au traitement, de la part de Sidgwick, de la syntaxe et de la grammaire. Ensuite, nous aborderons son style si personnel.

1.2.1 § 4. Syntaxe et grammaire

Pour éviter tout malentendu et être entièrement franc, il faut remarquer que le traitement de la syntaxe et de la grammaire par Sidgwick, qui se matérialise dans son style, n'est pas identique dans tous les textes écrits par cet auteur. Nous pouvons même affirmer qu'il y a un traitement très spécifique dans les *Méthodes* et qui n'appartient qu'à ce livre, parmi tous ceux

que Henry Sidgwick a rédigés (ceux publiés de son vivant [5¹⁴] et ceux posthumes [5 aussi¹⁵]). De fait, dans *Outlines of the History of Ethics for English Readers, Philosophy, Its Scope and Relations*, ou *Lectures on the Philosophy of Kant and Others Philosophical Lectures and Essays*, la manière d'écrire et de composer de Sidgwick est d'une grande limpidité. Sa syntaxe est souple, fluide, et sobre. Il cherche souvent à être concis et clair. En fait, malgré une impression tenace lorsqu'on lit les *Méthodes*, Henry Sidgwick est un auteur sûr de ses moyens. Il est tout à fait capable de varier les effets, d'aller droit au but, ou d'écrire dans un style anglais on ne peut plus classique, en respectant avec perspicacité et nuance le génie de la langue anglaise. Indéniablement, Sidgwick est un styliste dont la gamme et les moyens sont étendus. Il n'y a que ses *Principles of Political Economy*, l'autre grand « opus » sidgwickien, qui peut rivaliser avec les *Méthodes* en complexité et tournures tortueuses. Comme il arrive parfois chez des écrivains sûrs de leur talent, Sidgwick semble se méfier des effets trop littéraires dans une œuvre d'une haute technicité philosophique. Et ce, d'autant plus que Sidgwick était passionné, dès l'adolescence, par la poésie, au point qu'il connaissait par cœur une quantité impressionnante de poèmes¹⁶. Mais Sidgwick n'a justement pas cédé à la tentation de se laisser influencer par des effets littéraires ou poétiques, et s'en tient rigoureusement à la technique philosophique. Ainsi, son style gagne en précision, et cela devait permettre à Sidgwick de renforcer, de façon cohérente, son argumentation.

Au niveau syntaxique et grammatical, Sidgwick fait un usage très prolifique de la voix passive. Cet usage de la voix passive est chose courante en anglais. Mais Sidgwick place un segment à la voix passive quasiment dans chacune de ses phrases. C'est un premier élément qui alourdit fortement son style. Aussi, la première difficulté du travail de traduction revient à renverser la voix passive en voix active. Si la voix passive est courante en anglais, elle est plutôt rare en français. Toutefois, certaines voix passives sont tellement récurrentes qu'il faut respecter ce choix de Sidgwick, même si cela rend un son disgracieux en français.

¹⁴ Pour mémoire : *The Methods of Ethics* (1874), *The Principles of Political Economy* (1883), *Outlines of the History of Ethics for English Readers* (1886), *The Elements of Politics* (1891), *Practical Ethics* (1898).

¹⁵ C'est-à-dire : *Philosophy, Its Scope and Relations* (1902), *Lectures of the Ethics of T. H. Green, Herbert Spencer, and J. Martineau* (1902), *The Development of European Polity* (1903), *Miscellaneous Essays and Addresses* (1904), *Lectures on the Philosophy of Kant and Others Philosophical Lectures and Essays* (1905).

¹⁶ « He was widely read in literature, particularly poetry, for which he had an exceptional memory and a fine appreciation. One of his early essays was a brilliant pioneering appreciation of A. H. Clough, whose poetry seemed to him, in the sixties at any rate, more expressive of his inmost thoughts than that of any other writer. In later years he lectured on Shakespeare at Newnham College. He studied German with great thoroughness, spending several summers in the country and developing a facility in its language and an acquaintance with its thought which were both rare in English academic circles at the time » (J. B. Schneewind, 1977 [1986], p. 15).

De plus, Sidgwick fait un usage absolument immodéré de la conjonction grammaticale « *as* ». C'est presque une prolifération qui enfle sans cesse. Comme si Sidgwick cherchait en permanence à qualifier son discours. Cela est d'autant plus pesant qu'au niveau de la ponctuation, le philosophe de Cambridge multiplie les signes de ponctuation au sein d'une même phrase. On dirait des rafales de points-virgules et de doubles-points qui défilent et égarent le lecteur. Mais, curieusement, Sidgwick est avare de verbes modaux. Il y a assez peu de « *must* » et de « *can* ». Il faut dire que Sidgwick, pour renforcer son argumentation sur le « devoir strict », c'est-à-dire « *duty* », insiste sur un modal assez rare : « *ought* » (« devoir-être »). Nous avons donc une modulation très ciblée, et une qualification qui opère des comparaisons et des rapports de proportionnalité entre différents concepts grâce à l'usage de « *as* » (« comme », « tel que », « en tant que »). Sidgwick cherche autant l'explicite que l'implicite, et, de fait, il dévie le génie de la langue anglaise qui joue beaucoup sur l'implicite, ce qu'il ne nous dit pas et qu'il faut deviner par le contexte. Cela a facilité notre travail de traduction. Mais, il faut avouer que l'ennui et la monotonie ont souvent gagné notre esprit en traduisant. D'où, pour le lecteur, un accès assez rebutant. Il y a la tentation d'abandonner qui a peut-être découragé de potentiels traducteurs. Au contraire de ses autres textes, Sidgwick n'est pas accommodant avec ses lecteurs. Arriver à lire *Les Méthodes de l'éthique* jusqu'à la dernière ligne relève presque de l'exploit. Comme cela fut déjà remarqué par des commentateurs de Sidgwick, cet aspect des *Méthodes* joue un rôle évident dans le fait que celui-ci soit peu traduit.

Ajoutons encore deux détails qui frappent dès les premières pages : l'emploi de l'expression « *it seems to* », « il semble que », au présent, au passé, liée souvent à des voix passives. Le nombre des « *it seems to* » est absolument extravagant¹⁷. Sidgwick n'affirme pas catégoriquement, il suggère, il propose, il émet des hypothèses. La gradation de son argumentation passe ainsi par de petits paliers successifs, presque imperceptibles. Il y met aussi quantité de « *however* », « *while* », « *though* », termes qui rétrogradent sans cesse l'attention. A un moment donné, cette manière d'argumenter devient vraiment « *boring* »¹⁸. D'autre part, c'est le second détail, Sidgwick place de très nombreux adverbes. Cela correspond à la manière

¹⁷ « An accompanying page-number refers to the page where the passage in question *starts*. — This version omits most of the 2,000+ cautions that Sidgwick includes, such as 'I think...', 'I conceive...', 'it seems...' and so on » : ainsi s'exprime Jonathan Bennett qui a posté sur le Net la sixième édition des *Methods of Ethics*, avec certains arrangements, comme il l'indique. Cf. la référence [3] de notre bibliographie.

¹⁸ « Sidgwick is frequently thought of as a boring writer » (R. Crisp, 2015, p. x).

de s'exprimer en anglais¹⁹ ; mais, là aussi, Sidgwick a une tendance exagérée à « adverbialiser » son discours²⁰, ce qui l'entraîne à trop particulariser son discours, perdant de vue le cadre général de sa théorie. En fait, il ne prend aucun risque. Tout est calculé et soupesé avec précision et prudence. Le côté négatif de cette manière de faire donne l'impression que Sidgwick, par excès de prudence, renvoie toujours la conclusion à un paragraphe ultérieur. Quand, enfin, il conclut, il renvoie au prochain chapitre. De façon assez tragique d'ailleurs, Sidgwick ne conclut pas son livre. Il pressent qu'il n'a pas pu boucler la boucle. Mais au fond, par tout ce que l'on vient de souligner, la boucle n'est jamais bouclée. Sidgwick est constamment en route. Et, s'il s'arrête pour contempler le paysage, il ne stationne pas très longtemps, car il y a toujours un autre chemin à découvrir.

1.2.2 §5. Le style de H. Sidgwick

Concernant ce paragraphe, nous serons assez brefs, étant donné ce que nous venons de développer.

Le style de cet auteur peut grandement varier d'un texte à l'autre. Son envergure est très large. Si le style dans les *Méthodes* est lourd, indigeste, peu élégamment discursif, c'est en raison, non seulement du traitement très particulier de la grammaire et de la syntaxe, mais aussi de cette manie omniprésente chez Sidgwick de justifier très rigoureusement ses idées. A peine avance-t-il une hypothèse ou une idée nouvelle qu'il brise l'élan de sa phrase, place un signe de ponctuation, et s'embarque dans une justification de ce qu'il vient d'écrire, pressentant à l'avance les objections que l'on pourrait lui faire. « He incessantly refines, qualifies, raises objections, answers them, and then finds further objections to the answers. Each of these objections, rebuttals, rejoinders, and surrejoinders is in itself admirable, and does infinite credit

¹⁹ Le français a tendance à renvoyer à la « *notion* », tandis que l'anglais renvoi à l'« *occurrence* », ce qui « va dans le sens de la tendance générale de l'anglais à actualiser davantage et à modaliser plus explicitement » (H. Chuquet, M. Paillard, 1989 [2017], p. 117). « Le terme *modalité* est utilisé ici dans son sens large de prise de position de l'énonciateur par rapport à son énoncé » (H. Chuquet, M. Paillard, 1989 [2017], p. 108)

²⁰ « L'Adverbe sert à modifier, soit un adjectif, soit un verbe, soit un autre Adverbe; c'est-à-dire qu'il marque quelque manière, quelque circonstance de ce qui est exprimé par l'un ou par l'autre », <https://www.cnrtl.fr/definition/adverbe> (page consultée le 12.07.2020). D'autre part, « dans la langue, des glissements peuvent être effectués qui font passer un terme d'une catégorie à l'autre. [...] On constate cependant une nette différence entre le français et l'anglais pour ce qui est du rapport entre l'expression linguistique et les catégories extralinguistiques, l'anglais faisant preuve d'une plus grande "homogénéité" que le français et ayant tendance à "ne mettre en relation que des termes dont les références appartiennent à la même catégorie du réel". [...] Ceci est une manifestation de la tendance de l'anglais à expliciter et désambiguïser les relations » (H. Chuquet, M. Paillard, 1989 [2017], p. 140-145).

to the acuteness and candour of the author. But the reader is apt to become impatient ; to lose the thread of the argument (...) » (C. D. Broad, 1944, p. 144). Impatient, oui, le lecteur n'en finit pas d'attendre la pointe de l'argumentation, et se demande régulièrement où l'auteur veut en venir et ce qu'il cherche réellement à démontrer²¹.

S'auto-justifier, Sidgwick le reconnaissant lui-même dans les différentes préfaces qu'il a rédigées au fil des éditions, représente pour lui la garantie nécessaire que rien n'est laissé au hasard, car tout doit être passé au crible de la critique. Rien n'est laissé dans l'ombre. La moindre parcelle d'hésitation, la moindre conjecture imprécise, le plus petit détail contenant une incompréhension, doivent être réexaminés, réécrits, repensés, retravaillés, rediscutés cartes sur table.

Voici un échantillon de phrases, écrites par Henry Sidgwick dans ses préfaces, qui corrobore notre propos : « En préparant ce travail pour la seconde édition, il m'a semblé préférable de faire de nombreuses modifications et additions » (MOE, p. ix ; ME, p. 7) ; « Sur un ou deux points je dois reconnaître un certain changement de point de vue ; lequel est dû à la critique, du moins » (MOE p. ix ; ME, p. 7) ; « Dans l'édition présente, par conséquent, je me suis soigneusement limité à expliquer et justifier le point de vue que j'emprunte sur l'aspect pratique de la question » (MOE, p. ix ; ME, p. 7) ; « Et finalement, j'ai rapporté, aussi loin que je le pouvais, les objections qui ont été fortement soulevées contre le chapitre conclusif du traité » (MOE, p. x ; ME, p. 9) ; « Je me suis efforcé de donner une analyse plus complète et plus claire de mes idées sur des points que j'avais moi-même vus, soit qu'ils fussent exprimés de façon ambiguë ou inadéquatement, soit qu'ils fussent, par expérience, mal compris » (MOE, p. x ; ME, p. 9) ; « (...) Mais j'ai essayé de parer aux objections fournies par le Professeur Calderwood contre le premier de ces chapitres » (MOE, p. x ; ME, p. 9) ; « En relisant mon travail, je me suis efforcé de profiter autant qu'il est possible de toutes les critiques en cela qui ont été apportées à mon bénéfice, qu'elles soient publiques ou privées » (MOE, p. xi ; ME, p. 9) ; « Il y a, cependant, un malentendu fondamental, sur lequel il semble préférable de dire quelques mots » (MOE, p. xii ; ME, p. 8) ; « Cela me concerne, dans le sens où je suis la cause de tant de mauvaises directions des critiques : et j'ai modifié soigneusement dans cette édition les passages à partir desquels je perçois avoir contribué à cette mésentente » (MOE, p. xii ; ME,

²¹ Cela peut occasionner des phrases de dix lignes. Survient alors parfois l'impression que Sidgwick est un philosophe allemand qui se serait traduit lui-même en anglais, car ses types de phrases sont nettement plus adaptés à l'allemand qu'à l'anglais.

p. 9) ; « (...) Mais je suis surpris par l'étendue avec laquelle mon opinion a rendu perplexes même ceux de mes critiques qui l'avaient comprise » (MOE, p. xii ; ME, p. 9) ; « Dans cette troisième édition j'ai encore fait de nombreuses modifications et introduit une quantité considérable de contenu nouveau » (MOE, p. xiii ; ME, p. 11) ; « Certains de ces changements et additions sont dus aux modifications de mes propres idées éthiques et psychologiques (...) » (MOE, p. xiii ; ME, p. 11) ; « Et, de loin, la plus grande part du nouveau contenu introduit fut écrite soit (1) pour dissiper les obscurités, ambiguïtés, et incohérences mineures dans l'exposé de mes idées que les critiques venant d'autres personnes, ou bien de ma propre réflexion, m'ont permis de découvrir ; soit (2) pour traiter, aussi complètement qu'il semblait souhaitable, certaines parties ou aspects du sujet que je n'ai pas pris complètement en considération ou que j'ai discuté trop légèrement dans mes éditions précédentes, et à propos desquels il m'apparaît maintenant important d'expliquer mes opinions (...) » (MOE, p. xiii-xiv ; ME, p. 10) ; « J'ajoute que toutes les modifications et additions importantes ont été publiées dans un format séparé, pour l'usage des acheteurs de ma seconde édition » (MOE, p. xiv ; ME, p. 10) ; « Les modifications essentielles dans cette quatrième édition sont les suivantes » (MOE, p. xiv ; ME, p. 11) ; « J'ai développé la discussion autour du libre arbitre au Livre I, chap. V § 3, afin d'aller au-devant des critiques de Mr. Fowler, dans ses *Principles of Morals*, et du Dr. Martineau, dans ses *Types of Ethical Theory* » (MOE, p. xiv ; ME, p. 11) ; « J'ai développé l'argument du Livre III, chap. XIV, afin d'aller au-devant²² des objections habilement recommandées par Mr. Rashdall dans *Mind* (avril 1885) » (MOE, p. xiv-xv ; ME, p. 11) ; « En conséquence, j'ai réécrit certaines parties de ces deux chapitres, dans l'espoir de rendre mes arguments plus clairs et plus convaincants (...) » (MOE, p. xv ; ME, p. 11).

Nous pourrions encore multiplier les phrases de ce genre en puisant dans le corpus des quatre Livres, car Sidgwick possède réellement un tic stylistique dès qu'il repère une critique, soit déjà faite par des « moralistes » comme il le dit, soit à venir. Il est capable de se défendre avant même d'avoir été attaqué, ce qui est plutôt singulier chez un auteur.

En résumé, « Sidgwick intended *The Methods of Ethics* to be a technical work. He aimed to treat 'ethical science' with 'the same disinterested curiosity to which chiefly we owe the great discoveries of physics', and he explicitly disavowed any desire to make the book edifying » (J. B. Schneewind, 1977 [1986], p. 191). On ne saurait mieux dire.

²² On remarque le redoublement de cette expression tout à fait typique du style de Sidgwick.

1.2.3 § 6. Éléments lexicaux

Après avoir abordé des aspects syntaxiques, grammaticaux, stylistiques, nous en venons aux aspects lexicaux. En anglais, il y a, à la fois, des termes d'origine latine et d'origine anglo-saxonne pour un même sens. Par exemple « liberty » (origine latine) et « freedom » (origine anglo-saxonne). Henry Sidgwick joue beaucoup sur ce registre. Cela lui permet de varier et d'enrichir son lexique, mais aussi d'instaurer de subtiles déclinaisons. Par exemple, nous avons achoppé, au début de notre traduction, sur le mot « desert ». La consonance française du mot nous déroutait. Puis, nous avons compris que « desert » peut aussi signifier « mérite ». Et « merit » est aussi dans le texte de Sidgwick. Mais, en lisant attentivement, on se rend compte que « desert » (d'origine anglo-saxonne) côtoie « merit » (d'origine latine). Du coup, les transferts de sens du latin à l'anglo-saxon, et inversement, sont multiples. Il faut rester très concentré en lisant l'ouvrage de Sidgwick pour ne pas passer à côté d'une idée ou d'une notion importante.

Il existe, d'autre part, des effets polysémiques sur tel ou tel élément lexical. L'anglais offre des effets de cette sorte²³, un des cas les plus connus étant le mot « law » qui peut signifier « loi » ou « droit », seul le contexte permettant de trancher pour l'un ou l'autre sens. Le cas le plus patent dans le texte est le mot « right », qui peut signifier « juste » ou « bon ». La limite qui sépare « juste » et « bon » est très mince. Ici, dans ce cas particulier, le contexte ne suffit pas toujours pour trancher. « Right » possède un large « champ sémantique » « et « en vient à désigner non seulement la conduite de l'homme vertueux, mais le bien, le critère moral d'une manière générale par contraste avec le mal moral, *wrong* » (C. Audard, 2004b, p. 1089). Et le problème se corse quand Sidgwick, respectant en cela une longue tradition philosophique, couple « right » avec « good » (voir notre chapitre 2, § 15 p. 61). Car, « le français ne distingue pas nettement le bien et le bon, l'impératif et l'attractif, alors que l'anglais a deux séries distinctes, *right* et *good*, qui correspondent assez clairement aux deux aspects du bien » (C. Audard, 2004b, p. 1088). La difficulté majeure consiste à savoir dans quel cas « right » signifie « juste » ou « bien/bon ». « Ainsi, le traducteur risquera toujours d'être confronté à des cas où

²³ Nous pouvons aussi évoquer les faux-amis.

l'opposition du *right* au *good* semblera être celle du bien au bien » (C. Audard, 2004b, p. 1088-1089)²⁴.

A cela s'ajoute un système de couplages : *right/good*, mais aussi *duty/ought*, *pleasure/pain* (voir notre chapitre 2, § 12, p. 55), *reasonable/rational*, *end/means*, *self-regarding/extra-regarding*. Il est tissé de nombreuses références explicites ou implicites à de grands systèmes philosophiques : ceux de Hume, Hobbes, Reid, etc. Sidgwick est non seulement nourri de ces systèmes depuis ses études universitaires, mais ses écrits montrent qu'il est aussi un excellent historien de la philosophie, à tel point d'ailleurs que son livre, *Outlines of the History of Ethics*, restera pendant longtemps une référence incontournable.

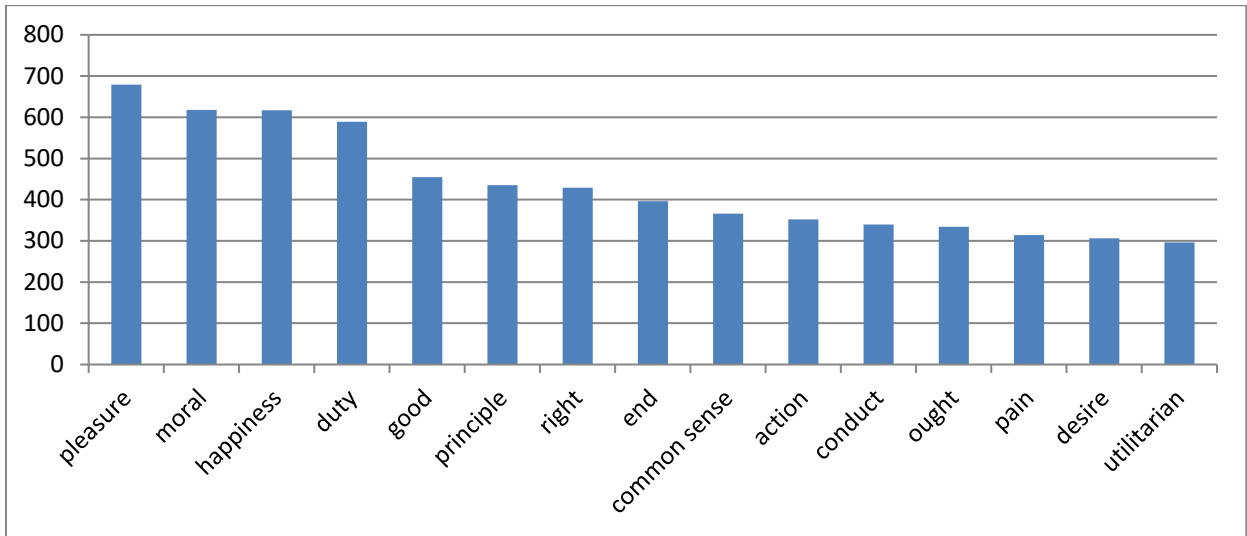
Enfin, nous pouvons rencontrer quelques « exotismes » lexicaux. Par exemple, le mot « intuitionnel ». Sidgwick n'emploie quasiment pas le mot « intuitionist » qui existe en anglais. Et l'expression « intuitionist method » est très fréquente dans le texte. L'équivalent en français, « intuitionnel », existe. Cependant, nous n'avons pas repris systématiquement « intuitionnel ». Ainsi, nous avons traduit « intuitionist method » par « méthode intuitionniste ». Mais, malheureusement, Sidgwick n'explique pas pourquoi il a choisi « intuitionnel » au lieu de « intuitionist ». Il est d'ailleurs en général assez avare en explication sur le choix de tel ou tel élément lexical. C'est au lecteur de déduire grâce au contexte et à la tradition intellectuelle, les raisons de ses choix.

1.3 III. Analyse statistique des concepts majeurs des *Méthodes*

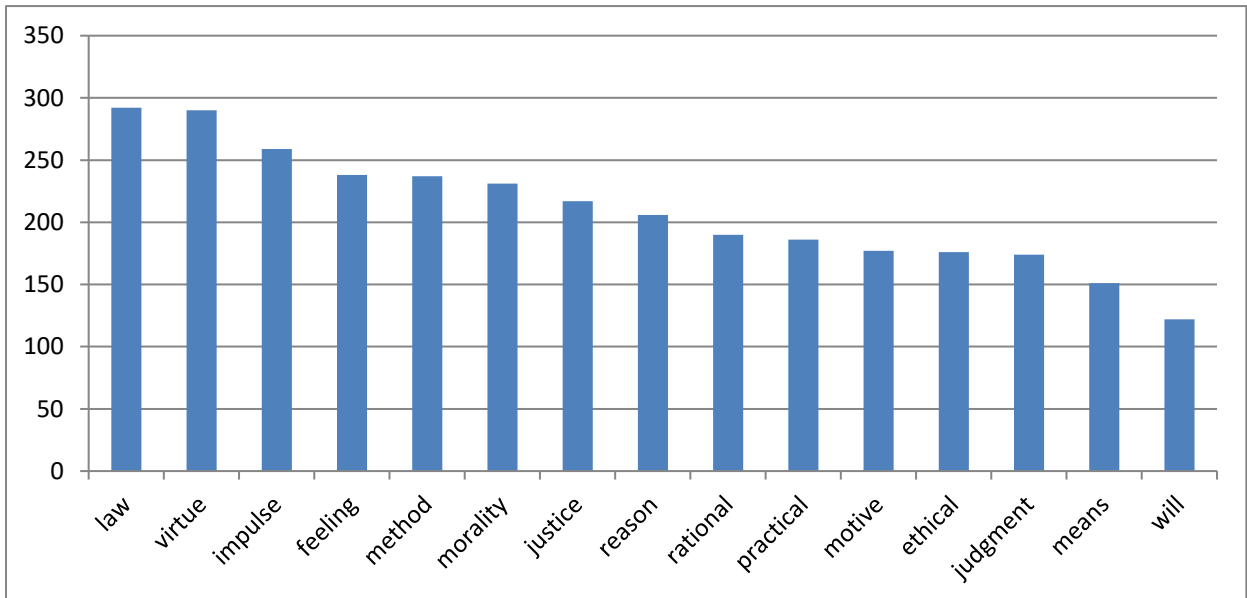
Nous abordons une partie qui révèle certaines particularités dans le traitement par des concepts majeurs présents. Les items sont classés par ordre décroissant (graphiques 1-5). Ce classement est repris (graphiques 6-10) avec, à chaque fois, la proportion des items dans les quatre Livres. Nous avons compté, à cet effet, le nombre de mots de la première préface des *Méthodes* jusqu'à la fin de l'annexe sur Kant et le libre arbitre, et le nombre d'occurrences de chaque item dans les mêmes limites. Les détails de ces comptes sont en annexes I et II.

²⁴ Les germanistes pourront comparer et analyser les différences, les déplacements d'accent, et les rapports entre les termes *richtig*, *gut*, *sollen*, et encore d'autres, grâce la traduction allemande due à Constantin Bauer, *Die Methoden der Ethik* (1909, Leipzig). Et Bauer a fourni un index très clair à la fin du deuxième volume.

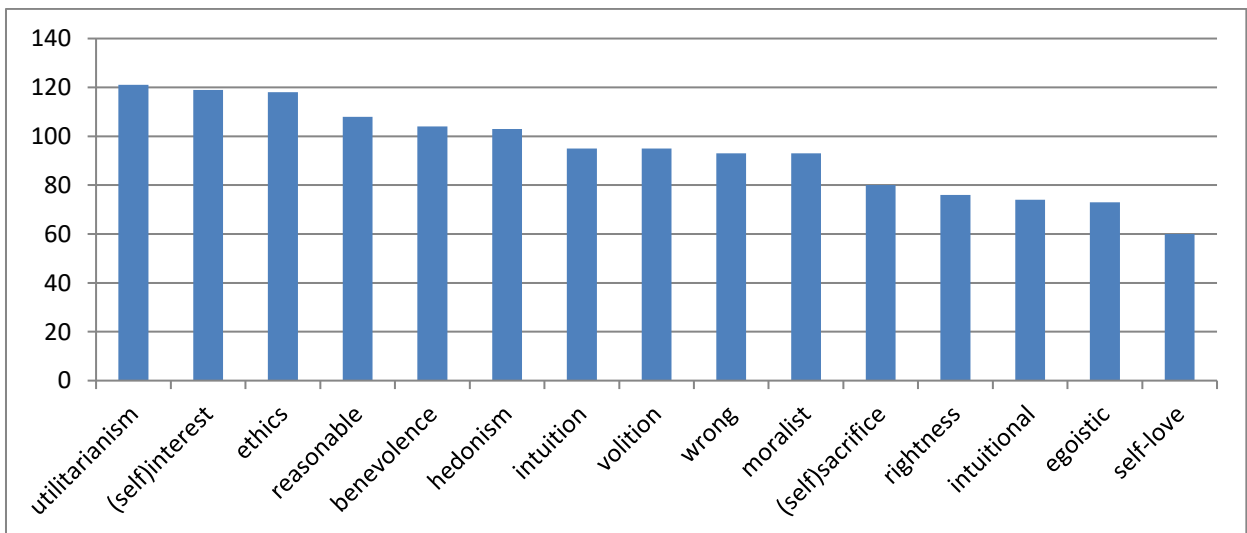
Graphique n°1



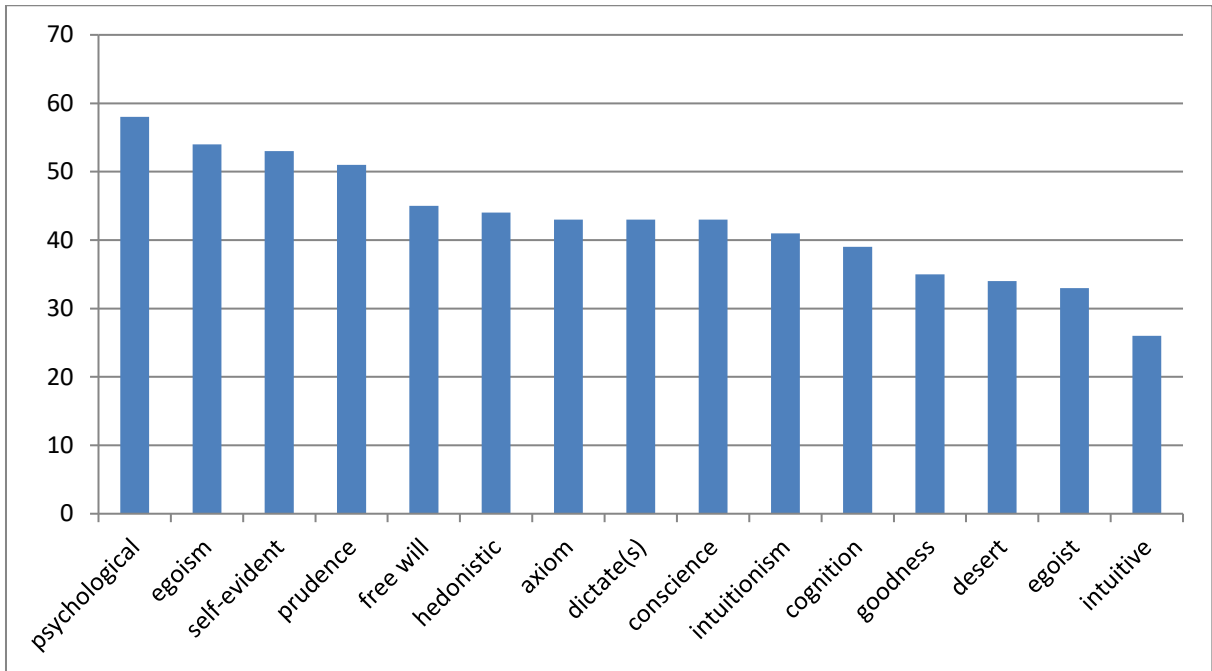
Graphique n°2



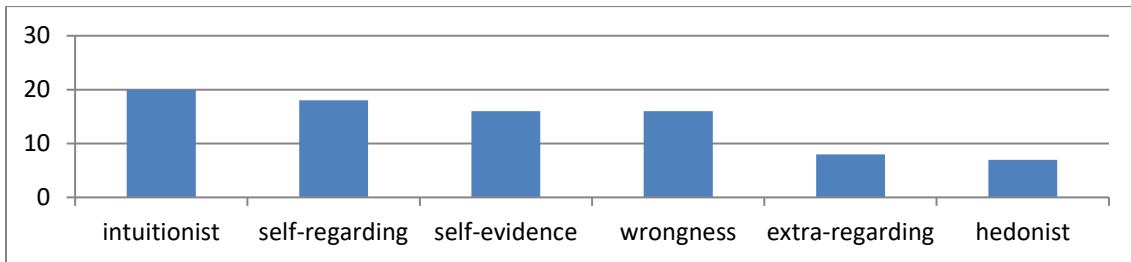
Graphique n°3



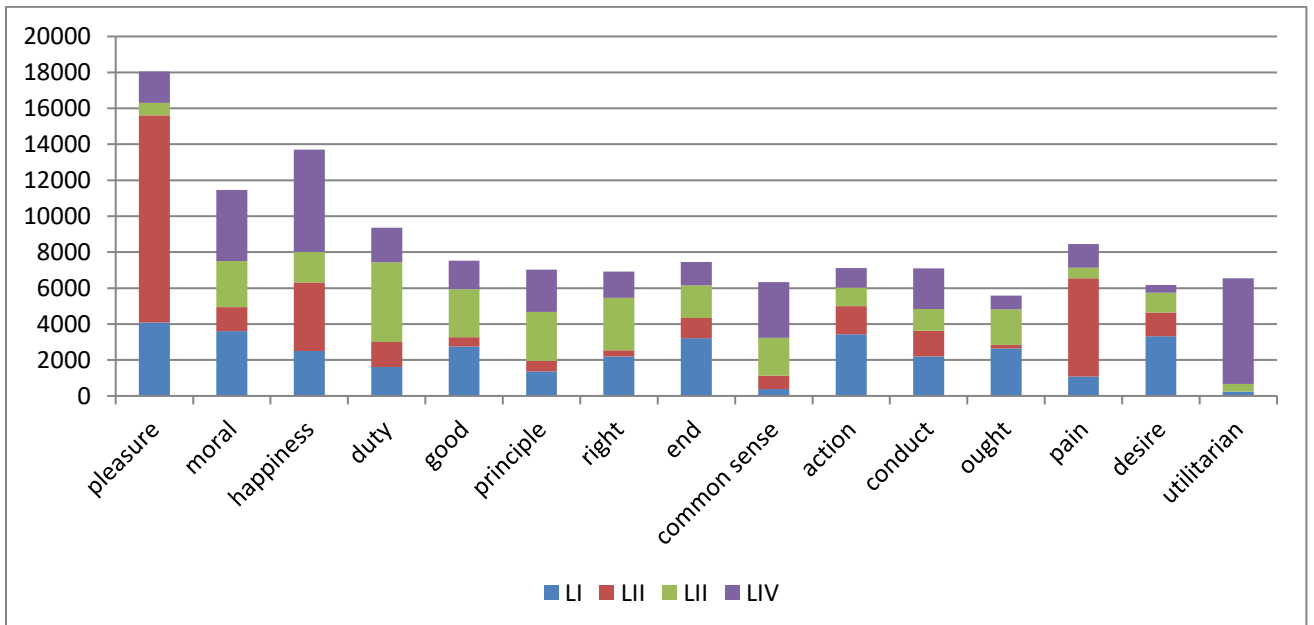
Graphique n°4



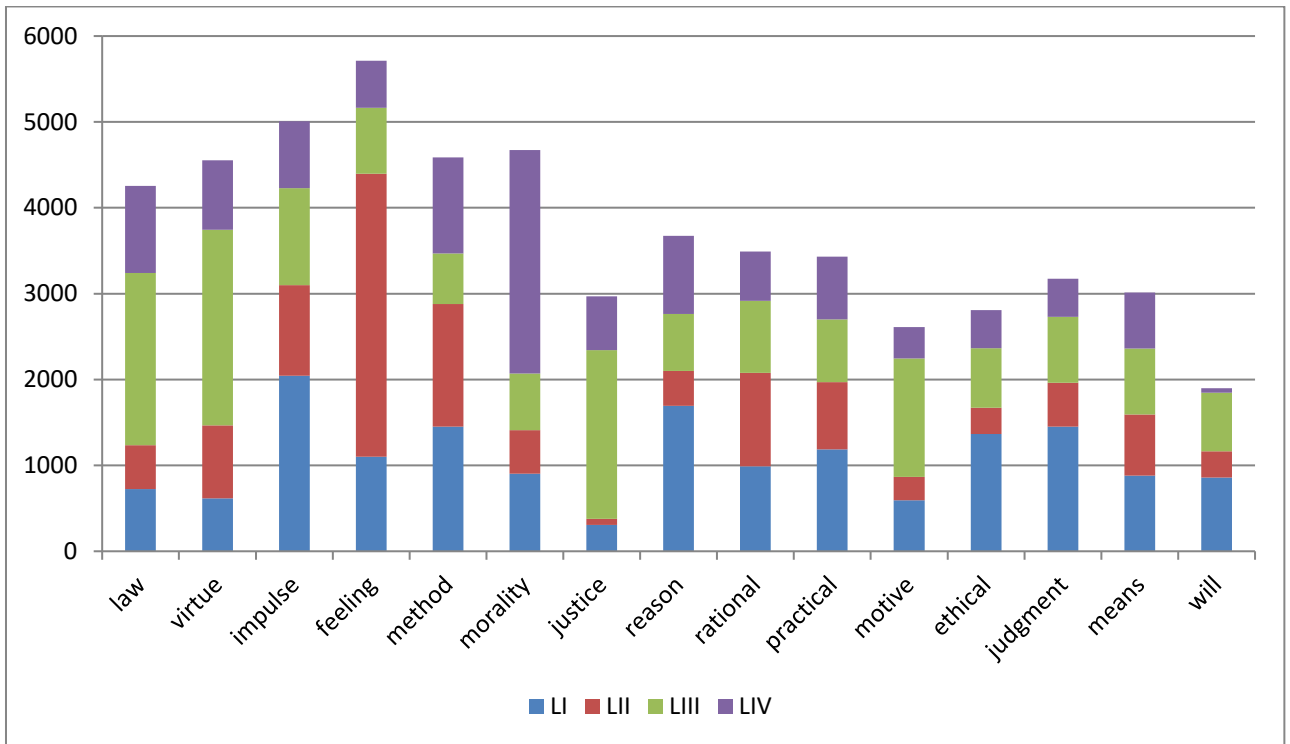
Graphique n°5



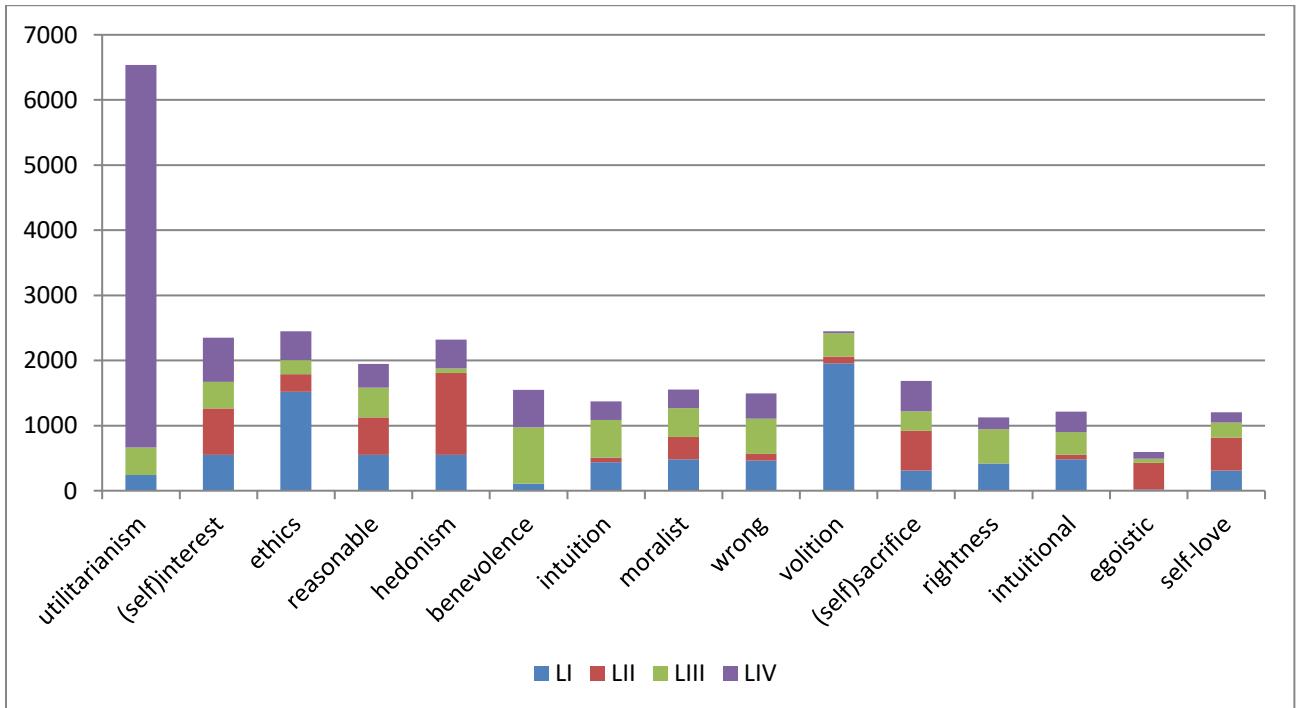
Graphique n°6



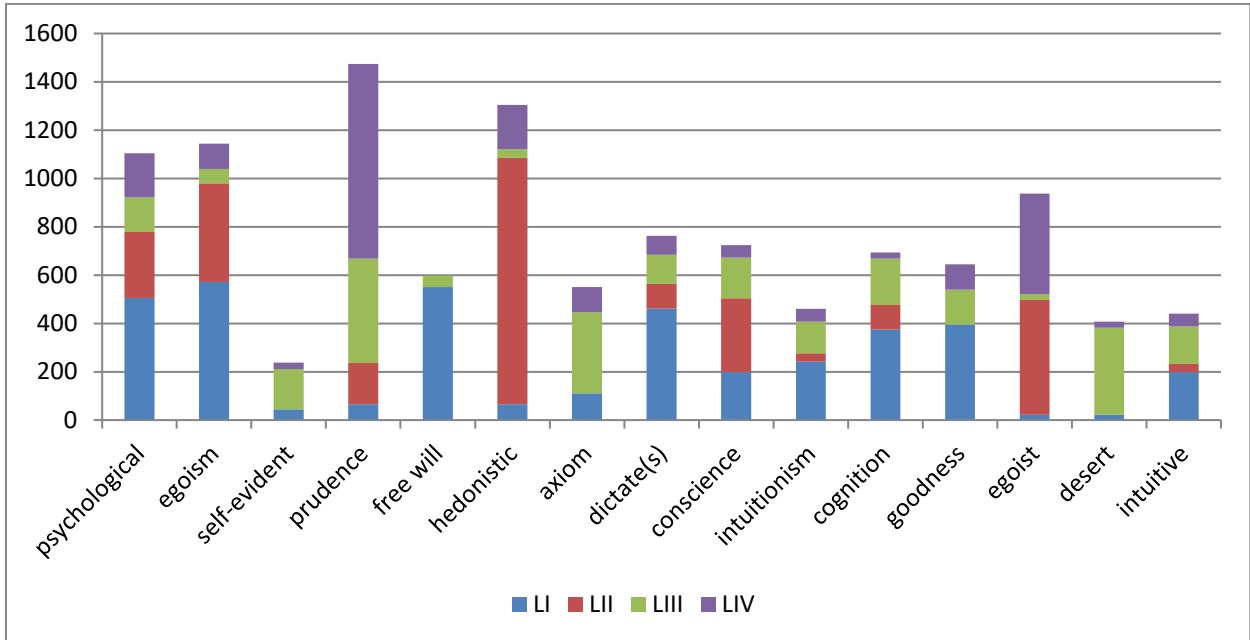
Graphique n°7



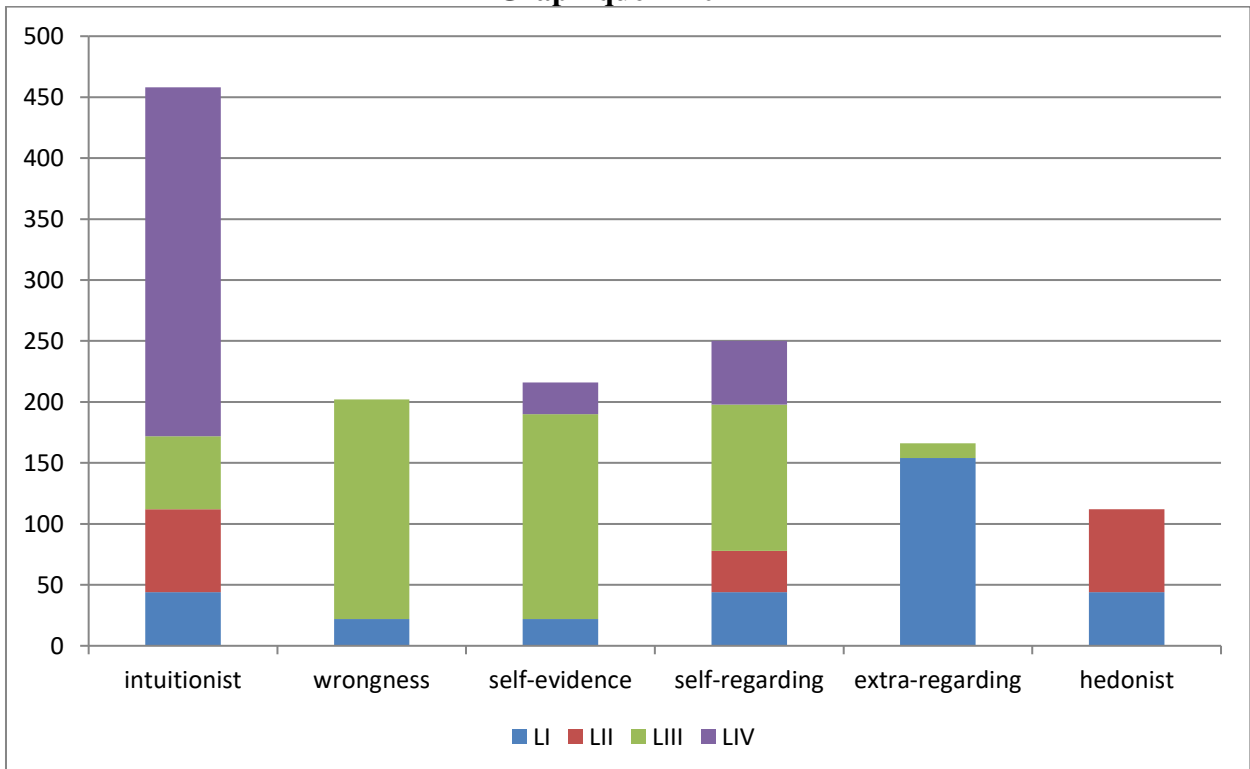
Graphique n°8



Graphique n°9



Graphique n°10



1.3.1 §7. Commentaires :

Remarquons d'abord sur le graphique n°1 que les premiers items sont « pleasure », « moral », « happiness » et « duty ». Nous sommes bien devant un eudémonisme, qui insiste sur les aspects moraux et sur la notion de devoir strict, l'item « ought » venant après « duty ». Les items « good » et « right » ont des scores sensiblement équivalents. Mais s'interpose l'item « principe ». Nous sommes donc en face une éthique principielle, qui pose des bases déontologistes, alors que l'utilitarisme est essentiellement conséquentialiste²⁵. Nous reviendrons sur ce point plus largement dans notre Chapitre 3, car nous retrouvons la même caractéristique du chez John Rawls. Notons un fait surprenant : « action » et « conduct²⁶ » font de très bons scores. Ils sont dans les dix premiers items. Sidgwick est un philosophe et un éthicien très préoccupé par l'agir à partir des fins que l'agent se donne à lui-même. En cela, il n'est pas du tout un philosophe retiré derrière ses concepts. Son éthique sert à la décision au moment d'agir. En ce sens, cette éthique s'incarne dans les théories du choix social. Notons aussi que « pain » vient bien après « pleasure » qui réalise le plus gros score. Sidgwick ne cherche pas en permanence à utiliser de façon heuristique le couple pleasure/pain. Il concentre ses efforts sur le concept de plaisir en lien avec la recherche du bonheur. De la même façon, « ought » vient après « duty ». Certes, « ought » est dans les quinze premiers, sur 66 items, ce qui n'est pas négligeable. Mais il semble que Sidgwick détache volontairement « duty » de « ought » dans sa réflexion sur la question « Que dois-je faire ? ». Ce qui dénote une influence manifestement kantienne.

Dans le graphique n°2, notons l'importance accordée à « law », « virtue », « impulse²⁷ » et « feeling ». Se mêle aux considérations éthiques de Sidgwick une réflexion sur la loi, le droit, la justice (« justice » est assez bien placé). Mais s'y mêle aussi un pan entier consacré la

²⁵ D'ailleurs, symptomatiquement, l'item « end » fait un excellent score et se retrouve en 8^{ème} position, juste après « principe » et « right », cf. graphique n°1 ; « end », bien entendu, au sens de « télos ».

²⁶ Que nous avons traduit par « comportement ». Ce terme nous semblait plus précis et plus approprié à la langue française que « conduite ».

²⁷ Nous avons longtemps hésité entre « impulsion » et « pulsion » comme traduction de « impulse », sachant que Sidgwick écrit au milieu du XIX^e siècle, avant même l'essor de la psychanalyse freudienne qui a rendu la pulsion (Trieb) « célèbre » dans le développement de la psychologie. Nous nous sommes finalement arrêtés sur « pulsion » car il y a tout un environnement textuel chez Sidgwick qui parle de « l'appétit », « l'instinct », et aussi des aspects « d'inconscience », de « satisfaction », de « soulagement », de « réduction » d'une tension. Il n'y a pas vraiment d'aspect mécanique ou automatique de réponse caractérisée à une impulsion, comme si Sidgwick se mouvait déjà dans les notions freudiennes. Il faudrait évidemment écrire une étude séparée à ce sujet pour être plus précis, mais nous assumons notre choix de traduction.

philosophie des vertus (Sidgwick répète à plusieurs reprises qu'il se sent proche d'Aristote) et à des hypothèses concernant le domaine psychologique avec « impulse » et « feeling », ce qui veut dire que Sidgwick est loin de prendre à la légère la sphère de la psychologie, notamment par rapport à « l'hédonisme psychologique ». Mais, comme pour indiquer que nous n'avons pas affaire à un traité de psychologie avec les *Méthodes de l'éthique*, « method » et « morality » arrive juste après les quatre items retenus. Remarquons également la présence de « practical » qui fait un assez bon score. Comme pour l'item « action », nous pouvons nous rendre compte, grâce cette analyse statistique, que le traité de Sidgwick est écrit en vue de la pratique et de l'action. A cet égard, Sidgwick est un philosophe qui ne sépare jamais la pensée de la vie, ce qui se concrétise dans l'existence de Sidgwick, par la lutte pour la reconnaissance des droits de la femme, notamment. Cet aspect est corroboré par l'item « conduct » placé juste après « action ». Nous pouvons voir dans le graphique n°2 que « reason » et « rational » ont un score plus élevé que « reasonable » (graphique n°3) et « conscience » (graphique n°4) ; Sidgwick conçoit la rationalité de façon primordiale. Enfin, ce qui saute aux yeux, et nous a beaucoup surpris en faisant nos statistiques, c'est que les items « intuition », « intuitionnal », « egoistic » (graphique n°3), « egoism », « hedonistic », « intuitionism », « egoist », « intuitive » (graphique n°4), « intuitionist » et « hedonist » réalisent des scores assez faibles, « hedonist » étant le dernier item de la liste décroissante. Seuls « utilitarian » (15^{ème} du graphique n°1) et « utilitarianism » (31^{ème} sur le graphique n°3) tirent leur épingle de jeu, pour ainsi dire. Sidgwick se concentre sur la défense de l'utilitarisme à travers les concepts de « pleasure », « moral », « happiness », « common sense », « duty/ought ». Certes, si on additionne les scores de « intuition », « intuitionnal », « intuitionism », « intuitionist », « intuitive », cela donne un niveau assez élevé. Mais l'ensemble est tout de même hétérogène. La pensée de Sidgwick est nettement plus ferme et homogène quand il s'agit de démontrer le bien-fondé de l'utilitarisme sur des bases rationnelles.

Jetons un coup d'œil pour finir sur les graphiques n°6 à n°10, sur lesquels les proportions de chaque Livre sont présentes sur chaque item.

Sur le graphique n°6, l'item « pleasure » se concentre largement sur le Livre II (hédonisme égoïste). Ensuite, il semble peu à peu s'effacer. Il y a donc une grande disparité dans l'utilisation de ce concept. « Pain » suit cette disparité, tandis que « happiness » est mieux réparti sur les quatre Livres. Par contre « utilitarian » est totalement inexistant sur le Livre II et presque omniprésent sur le Livre IV, la même chose pour « utilitarianism » (graphique n°8).

Pour défendre ces conceptions sur l'hédonisme égoïste, Sidgwick emploie très largement le concept de « pleasure/pain », de « feeling » (graphique n°7) et de « hedonistic » (graphique n°9). A contrario, pour le Livre II, « justice », « motive » (graphique n°8) et « good », « right », « ought », « principle » (graphique n°6) font des scores faibles. Comme si Sidgwick, pour défendre ses thèses sur l'hédonisme égoïste, ne faisait appel qu'au registre de la satisfaction et à pas à celui de l'équité et de l'éthique, — satisfaction qui échappe à la dimension principielle. Et curieusement, il dissocie complètement les concepts de « pleasure/pain », « feeling », « hedonistic » de « utilitarian » et « utilitarianism » qui font des scores nuls sur Livre II, mais des scores excellents sur le Livre IV. Il n'y a pas vraiment d'interactions, sur ce point, entre les Livres II et IV, alors que l'utilitarisme repose en partie sur la recherche hédoniste du plaisir et de l'évitement de la douleur. Fait encore plus surprenant, au Livre III, là où l'on s'attendrait à des scores excellents des items « intuition », « intuitional » etc., les meilleurs scores sont réalisés par « law », « virtue », « justice », « motive » (graphique n°7). Tandis que « morality » (graphique n°7), « prudence » (graphique n°9) et « intuitionist » (graphique n°10) font leurs meilleurs scores sur le Livre IV. Là où l'on postulerait une certaine harmonie, nous avons affaire, pour certains items, à des résultats irréguliers et surprenants. Il semble exister une concentration conceptuelle sur certains points précis. La pensée sidgwickienne évolue par pics et non en suivant des courbes régulières. Les irrégularités sont nombreuses. Cela se rajoute à la complexité du style de Sidgwick et à son traitement très personnel de la syntaxe, du lexique et de la grammaire. Et, enfin, cette analyse nous aura permis de voir un livre tout à fait différent de celui que nous lisons, comme si, grâce à ces statistiques, nous étions devant un livre dont nous n'aurions jamais soupçonné l'existence par un simple exercice de lecture.

CONCLUSION

Nous avons été conduits, dans ce premier chapitre, à mettre en valeur certains aspects, qui peuvent se révéler mineurs, eu égard aux développements qui vont suivre, puisque nous allons, dans les chapitres 2 et 3, discuter très largement des principales thèses de Sidgwick, en nous concentrant sur ses relations avec Mill et Kant, et John Rawls. Pour l'instant, nous en sommes surtout restés à un niveau strictement formel.

Nous pensions nécessaire de passer d'abord par ce stade, car une œuvre philosophique, si elle véhicule de nombreuses idées, est, de prime abord, faite de mots et de phrases, de syntaxe et de grammaire, bref de tout ce qui fait le style d'un auteur.

Dans ce chapitre 1, nous avons voulu à la fois fournir des indications sur notre méthodologie générale, sur nos difficultés de traduction, mais aussi sur une analyse très originale, car à notre connaissance, aucun commentateur de Sidgwick ne s'est livré à une analyse statistique comme la nôtre. Analyse où l'on s'aperçoit que Sidgwick est capable de nous surprendre bien plus qu'une lecture qui en resterait aux idées pourrait le faire. Il nous parle de justice, de loi et de droit dans le Livre consacré à l'intuitionnisme et dans le Livre sur l'utilitarisme le plaisir et la peine sont quasiment absents. Et quant à l'hédoniste, pourtant un des « personnages principaux » de l'enquête philosophique et éthique, il apparaît à peine. Et quant à un chef-d'œuvre philosophique destiné aux philosophes, les items « action », « conduct », « practical » font penser que les *Méthodes* s'adresse davantage aux membres de la Cité afin de les aider à prendre les justes décisions pratiques qui s'imposent. Ce chapitre nous a montré les difficultés de traduction auxquelles nous avons fait face, et celles-ci nous ont permis de comprendre la pensée de Sidgwick à l'intérieur de son livre, à l'intime de sa pensée, au plus près de ses phrases.

Chapitre 2

Concilier l'inconciliable

Sidgwick, Mill et Kant

INTRODUCTION

Henry Sidgwick occupe une place à part dans la communauté des philosophes et écrivains anglais qui se sont frottés à la philosophie allemande au XIX^e siècle. D'abord, parce qu'il lit couramment l'allemand, fait plutôt rare à son époque pour un Britannique. Cela le met en contact direct avec les grands penseurs d'origine germanique. Ensuite, parce que son attitude face à ces penseurs est loin d'être anecdotique ou simplement objet de dépaysement culturel. Il intègre complètement dans son œuvre philosophique la pensée d'outre-rhin.

A cet égard, la complexité de la pensée et la sinuosité des phrases longues et enchevêtrées, présentes dans les *Méthodes*, valent tout à fait celles de Hegel, en particulier dans la *Phénoménologie de l'Esprit*. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'une des rares traductions des *Méthodes de l'éthique* est une traduction allemande due à Constantin Bauer en 1909²⁸, c'est-

²⁸ Leipzig, Verlag von Dr. Werner Klinkhardt (cf. n° [4] et [5] de notre bibliographie). Nous remercions les bibliothécaires du Portique, de l'Université de Strasbourg, de leur aimable diligence concernant la découverte de cette traduction qui gisait depuis des années dans un vieux fonds de livres datant de la période allemande de l'Alsace. En outre, nous avons trace de cette traduction dans la langue de Goethe, dans un passage de *Henry Sidgwick, A Memoir* (à coup sûr la meilleure source pour connaître la vie de H. Sidgwick), c'est-à-dire : « The book [*The Methods of Ethics*] has had a good deal more than the *succès d'estime* he here claims for it. It is now in its sixth edition. It is read in America and Germany (where there has been more than one proposal to translate it), as well as England, and in 1898 it was translated into Japanese and widely sold in Japan » (E. M. Sidgwick, *A. Sidgwick*, 1906 [2017], p. 296). Marcus Singer, dans la bibliographie très détaillée à la fin de *Essays on Ethics and Method* (recueil d'articles de Sidgwick édité par Singer), indique que : « Schneewind reports a Japanese translation in 1898, and a German translation in 1909. I have been unable to examine the Japanese translation » (H. Sidgwick, 2000 [2001] p. 289). Il est vrai que si l'on ne maîtrise pas le japonais, il est très difficile de trouver cette traduction. Après plusieurs heures de recherche sur internet, nous sommes finalement tombés sur ce petit texte intitulé « APPENDIX: Studies on Sidgwick in Japan, by Mariko OKUNO » où il est notamment spécifié ceci : « Sidgwick's philosophy was introduced into Japan in Meiji Era (around 1890), and was studied by Rikizo Nakajima, Iwai Onishi, Shinichiro Nishi, Ryosen Tsunashima, among others. Kitaro Nishida is also known to have read Sidgwick's *Outlines of the History of Ethics*. In the meantime, Part Three of Sidgwick's *The Principles of Political Economy* was translated into Japanese in 1897 by Kinji Tajima and Kinshiro Tsuchiko, (Waseda University Press), and also the 5th edition of *The Methods of Ethics* in 1898 by Tomoharu Yamabe and Shuho Ota, under the supervision of Rikizo Nakajima, Dainippon-Tosho). Further, several articles on Sidgwick appeared » (consulté le 18.04.2020, sur le site : <http://www1.kcn.ne.jp/~h-uchii/sidg.bio.html> (les mots en gras sont de nous). A part trouver sur Wikimedia Commons (consulté le 18.04.2020) que Rikizo Nakajima, qui a « supervisé la traduction des *Methods* » était « un éthicien japonais (21.02.1858-21.12.1918) durant les ères Meiji et Taisho », nous n'avons malheureusement pas davantage avancé sur cette traduction en japonais. Notons cependant que, du vivant de Sidgwick, cette traduction était en cours, ce qui montre le succès entourant les *Méthodes de l'éthique*. A part ces traductions, nous n'avons pas pu déceler s'il y en avait dans d'autres langues.

à-dire très peu de temps après la mort de Sidgwick en 1900, ce qui laisse supposer que ce livre était connu en Allemagne beaucoup plus tôt qu'en France ou en d'autres pays²⁹.

Par ailleurs, il y a un philosophe allemand avec lequel Henry Sidgwick n'a cessé de dialoguer et de se confronter : Emmanuel Kant. Ceci n'est pas vraiment propre à Sidgwick. Il y a, en effet, un courant outre-manche porté par le poète S. Coleridge et systématisé par plusieurs penseurs, tels que F. Bradley, auteur des *Ethical Studies*, influencés par Kant, et aussi Hegel. Le courant « idéaliste » anglais est nettement moins connu que « l'empirisme » dans lequel on enferme trop souvent la philosophie anglaise. Sidgwick va puiser, par conséquent, à différents courants dont il est contemporain, tout en travaillant directement en allemand lorsqu'il cite et critique les philosophes d'origine germanique. On pourrait croire que ces directions divergentes affaiblissent un travail d'analyse rigoureux et profond. Pourtant, Sidgwick réussit à se frayer son propre chemin parmi des éléments hétéroclites. Ce n'est pas un moindre mérite, quand on sait la complexité des *Méthodes de l'éthique*.

La critique de l'utilitarisme défendu par Mill est absolument primordiale pour Sidgwick. Il cherche à endosser l'héritage que lui lègue Mill, tout en montrant les failles, ce qui passe par le rejet de « l'hédonisme psychologique ». Cela fait partie d'un vaste essai de concilier l'inconciliable. Mais, avant d'aborder les liens entre Mill et Sidgwick, nous analyserons les visées plurielles de la méthode intuitionniste. Nous concluons ce chapitre par la façon dont Sidgwick intègre la philosophie kantienne dans l'intuitionnisme, c'est-à-dire sa manière propre d'utiliser Kant.

²⁹ Nous retrouvons quand même des indices d'une certaine diffusion des idées de H. Sidgwick en France, à travers deux philosophes français, célèbres en leur temps, René Le Senne et Louis Lavelle. Le premier déclare, dans son *Traité de Morale générale* (1961) : « De là cet ensemble de représentations morales qui s'est systématisé dans un ouvrage comme les *Methods of Ethics* d'Henry SIDGWICK dont le grand succès est prouvé par le nombre des éditions. C'est un utilitarisme du bien général, mais à partir d'une analyse individualiste de la moralité, dans laquelle viennent se rencontrer l'objectivité de l'intérêt bien entendu et son pouvoir à nous affecter de plaisir (R. Le Senne, 1961, p. 402). Le second, Louis Lavelle, déclare dans son *Traité des Valeurs* : « On peut encore citer le nom de SIDGWICK comme un représentant particulièrement fidèle des différentes tendances de l'empirisme traditionnel. Ses idées ont connu beaucoup de succès en Angleterre. [...] Il y a chez Sidgwick une sorte d'association entre l'utilitarisme classique et un intuitionnisme qui est destiné à le fonder, mais dont on peut dire à la fois qu'il procède de Kant et qu'il annonce certaines tendances de la philosophie moderne » (L. Lavelle, 1951, p. 121).

1.4 I. Visées plurielles de la méthode intuitionniste

Nous abordons ici un premier aspect de cette « conciliation de l'inconciliable » que nous tentons d'analyser. Il s'agit de se baser sur la méthode intuitionniste, méthode centrale chez Sidgwick, au cœur de son traité. Nous sommes amenés à articuler plusieurs questions qui surgissent dans les *Méthodes*, auxquelles font écho d'autres réflexions de Sidgwick parsemées dans ses cours de philosophie publiés de façon posthume.

1.4.1 § 8. L'intuitionnisme philosophique propre à H. Sidgwick

« N'y a-t-il, alors, aucune possibilité d'atteindre, par un examen plus profond et distinctif de notre pensée morale commune, des axiomes éthiques vrais — des propositions intuitives de clarté vraie et de certitude ? Cette question nous conduit à l'examen de cette troisième phase de la méthode intuitive qui était appelée intuitionnisme philosophique. Car nous la concevons comme la visée d'un philosophe, comme telle, de faire un peu plus que définir et formuler les opinions morales communes de l'humanité » (MOE, III, XIII, § 1 ; ME, p. 359). La démarche de Sidgwick est ambitieuse. Il ne se contente pas d'en rester à l'examen élémentaire des règles utilitaristes. Il veut que l'analyse serrée des axiomes éthiques s'élève du sens commun pour atteindre la rigueur philosophique, à même de rendre compte précisément de ces règles. Sidgwick se bat contre les « tautologies » et autres « cercles ». Il réagit « contre une certaine classe de faux axiomes qui sont très aptes à s'offrir à l'esprit qui est sincèrement recherché en vue d'une synthèse philosophique des règles pratiques et de tromper le manque de vigilance avec un aspect tentant de claire évidence » (MOE, III, XIII, § 2 ; ME, p. 360). Des faux-semblants peuvent s'introduire dans l'intuitionnisme, et l'on finit par tourner en rond, avec les règles pratiques qui « sont des principes qui apparaissent certains et évidents par eux-mêmes parce qu'ils n'affirment pas plus que ce qu'il est juste de faire ce qui est — dans un certain domaine de la vie, selon certaines circonstances et conditions — juste d'être fait » (MOE, III, XIII, § 2 ; ME, p. 360). Ces tautologies ne sont pas l'apanage de l'homme du commun ou de l'opinion commune concernant des principes éthiques. « Une leçon importante que l'histoire de la philosophie morale apprend est que, dans cette région, même des intellects puissants sont passibles de donner leur accord dans les tautologies de cette sorte ; parfois élargis à des

raisonnements circulaires, parfois dissimulés dans les recoins d'une notion obscure, souvent en exposition si près de la surface que, quand, une fois qu'ils ont été exposés, il est difficile de comprendre comment ils pourraient toujours s'être présentés comme importants » (MOE, III, XIII, § 2 ; ME, p. 360).

Ici, il est nécessaire de mettre en exergue des réflexions importantes parues dans *Mind*³⁰, une des revues anglo-saxonnes les plus fameuses à l'époque de Sidgwick, au Vol. I de 1876, c'est-à-dire du vivant même de ce dernier, réflexions dues à Alexander Bain (« Mr. Sidgwick's *Methods of Ethics* ») et Henry Calderwood (« Mr. Sidgwick on Intuitionism »)³¹.

Alexander Bain écrit, p. 191-192, de son article :

He³² now passes to the inquiry whether there be any philosophic handling of intuitionism such as to elevate it to the position of a science. He goes back to the historical systems, as embodied in the moral philosophy of ancient and modern times. Starting in words the two cardinal virtues — Wisdom and Temperance — he finds them to be mere tautology. And even in approaching the great names of Plato and Aristotle, with all their valuable thought, he declares their method stricken with the same incurable defect. He exemplifies this in Aristotle's definition of the Good. Stoicism also is circular in its reasoning. The Stoical formula (Life according to Nature) is adopted by Butler, and in his hands it still bends into the old circle: "it is reasonable to live according to Nature, and it is natural to live according Reason³³". From the circular vice, he excepts only Clarke and Kant³⁴.

Il est crucial de comprendre que, dans sa conciliation de l'intuitionnisme et de l'utilitarisme, Sidgwick entend élaborer une éthique scientifique³⁵, dont les axiomes sont

³⁰ Le titre entier est : *Mind, a Quarterly Review of Psychology and Philosophy*.

³¹ Nous en avons trace dans la préface à la seconde édition des *Méthodes* : « C'est en partie le cas avec les changements considérables que j'ai faits dans les trois premiers chapitres du Livre III ; mais j'ai essayé aussi de parer aux objections fournies par le Professeur Calderwood contre le premier de ces chapitres » (MOE, p. x ; ME, p. 8).

³² Henry Sidgwick.

³³ « Qu'est-ce qui dirige alors la raison ? 'Vivre en accord avec la nature' est une réponse : et ainsi nous obtenons l'exposé circulaire de la doctrine éthique dans sa forme la plus simple. Parfois, cependant, nous disons que c'est la 'vie en accord avec la vertu' : qui nous conduit dans le cercle déjà noté dans la philosophie platonico-aristotélécienne (...) » (MOE, III, XIII, § 2 ; ME, p. 362), et plus loin, p. 363 des ME, « mais si la conscience est, après tout, la raison appliquée à la pratique alors l'argument de Butler semble lui-même céder au vieux cercle : 'il est raisonnable de vivre en accord avec la nature, et il est naturel de vivre en accord avec la raison' ».

³⁴ « And I think we may find it by following the two thinkers who in modern times have most earnestly maintained the strictly scientific character of ethical principles: viz. Clarke in England, and Kant in Germany » (H. Sidgwick, 1874a, p. 357, 1st ed.). Etrangement, ce passage a disparu dans la 7^{ème} édition des *Methods of Ethics*.

³⁵ Scientifique au sens hypothético-déductif du terme, sens que l'on rencontre dans les mathématiques, la physique et la science économique [« depuis deux décennies, la théorie économique formelle a considérablement élargi son champ. Naguère encore science de l'optimisation et de l'utilisation rationnelle des ressources, essentiellement préoccupée d'"efficacité", délibérément a-morale, et a-politique, elle traite aujourd'hui non seulement de la justice

comme les voûtes géométriques de ses équations morales. Cela élève nécessairement le niveau d'exigence de sa démarche. Dans les termes de Bain, Sidgwick se propose comme but et dessein de son œuvre d'édifier « the science of *Eudemonics* ; a science convertible into Ethics by adopting happiness as the end absolutely prescribed » (A. Bain, 1876, p. 179). En outre, Sidgwick est tributaire du positivisme ambiant au XIX^e siècle, en partie dû au fait que les philosophes anglais se sont intéressés de près à la pensée positiviste d'Auguste Comte. Comme le souligne J. B. Schneewind, « from the first edition through the last Sidgwick expresses his interest in what he calls 'the very important question whether *ethical science* can be constructed on an independent basis; or whether it is forced to borrow a fundamental and indispensable premiss from Theology or some similar source'³⁶ » (J. B. Schneewind, 1977 [1986], p. 204, nous soulignons). Ainsi, Henry Sidgwick, dans son enquête philosophique, est soucieux de poser les bases rigoureuses de la forme d'intuitionnisme qui s'articulera le mieux à l'hédonisme égoïste et à l'hédonisme universaliste, les deux autres méthodes qu'il a en vue.

Le « Professeur Calderwood », de son côté, est nettement plus critique que Bain, et l'on comprend que Sidgwick ait ressenti le besoin de répondre à son éminent collègue. « Mr. Sidgwick has, I humbly think, largely failed in the attempt to give a clear and fair representation of Intuitionism³⁷ (*sic*) » (H. Calderwood, 1876, p. 198). Pourquoi ? Calderwood se justifie

distributive, mais aussi des questions éthiques et politiques les plus variées. [...] Est-ce à dire que cette dernière ambitionne de se faire philosophie ? Oui, mais seulement dans la mesure où, à l'instar de la philosophie analytique avec laquelle elle a de profondes affinités, elle entend donner à certaines des questions philosophiques les plus anciennes un traitement profondément renouvelé, car "scientifique", selon une démarche *hypothético-déductive* fortement imprégnée de logique et de formalisme mathématique » (J-P. Dupuy, 1992, p. 47), nous soulignons)]. Nous pouvons rappeler ici un détail biographique : Henry Sidgwick, jeune, était aussi doué en lettres qu'en sciences. Ce fait est rappelé en détail dans la biographie composée par son épouse. « Of Sidgwick's progress at Rugby little need be said. He went rapidly up the school, taking various prizes ; and the chief thing in which he differed from the ordinary successful schoolboy was his unusually wide reading, his exceptional taste for poetry, and the fact that his talent for mathematics was quite as noticeable as his proficiency in the classical studies. After one year in the Sixth, being then seventeen and one month, he defeated all his seniors and took the first exhibition. There was some discussion as to whether he should nevertheless stay another year — as was often the custom for a young clever boy to do; but on the whole it was decided that he should go at once to Cambridge » (E. M. Sidgwick, A. Sidgwick, ed., 1906 [2017], p. 11). Sidgwick a donc lors des fameux « Tripos », des concours extrêmement sélectifs pour intégrer les meilleurs « Colleges » de Cambridge, réussi l'exploit de présenter les épreuves de mathématiques et de lettres classiques : « Sidgwick came back in October for the last term of study before the two fateful examinations. Every one knew that in the Classical Tripos he could not be lower than second in the first class ; and in mathematics he was sure of a Second Class (technically called Senior Optime), which was a necessary condition of competing for the Chancellor's Medal, the last classical distinction open to undergraduates. [...] In both contests he surpassed these expectations. In January he came out 33rd Wrangler (almost the same place as his father held thirty years before); and in the Classical Tripos he was first, and also won the first Chancellor's Medal » (E. M. Sidgwick, A. Sidgwick, ed., 1906 [2017], p. 27-28).

³⁶ « Car, par le résultat d'un tel examen, sera déterminée, comme nous le voyons maintenant, la question importante même de savoir si la science éthique peut être construite sur une base indépendante ; ou si l'on nous force à emprunter une prémisse fondamentale et indispensable de la théologie ou d'une autre source » (MOE, IV, Chapitre conclusif, § 5 ; ME, p. 473).

³⁷ Calderwood emploie le terme « intuitionism », au lieu de « intuitionism ».

ainsi, quelques pages plus loin : « Mr. Sidgwick does not afford his readers any clear indication of the nature of Intuition, but applies the term indiscriminately to a variety of mental exercises. [...] Mr. Sidgwick raises the question as to “the objects to which the moral intuition is primarily directed”, and in answering it turns attention upon points which have no special relation to Intuitionism » (H. Calderwood, 1876, p. 202-203)³⁸.

Nous retrouvons là un problème déjà soulevé à propos du style de Sidgwick. Il a tendance à ne pas définir, de façon extensible et intelligible, les concepts qu’il emploie. Il explique pourquoi il les utilise sans dire exactement ce qu’ils *sont* à ses yeux³⁹. Et Calderwood relève plusieurs anomalies troublantes : « Mr. Sidgwick does not restrict his use of the term to a definitely marked exercise of mind. He speaks of “Ethical *beliefs* that lay claim to intuitive certainty” (p. 187) ; he says that we “*judge* intuitively of the rightness and wrongness of actions” (p. 187) ; and speaks of “intuitive *judgments* which form the premisses of moral reasoning” (p. 189). [...] Intuitions have been named “primitive beliefs” and “primitive judgments”. Mr. Sidgwick can, therefore, find authority for the wide use of the term which he adopts. But exact criticism is incompatible with such indiscriminating use of “intuition” » (H. Calderwood, 1876, p. 201⁴⁰). Le couperet de Calderwood tombe et il est tranchant. Cependant, il faut aussi le reconnaître, Calderwood isole des expressions ou des passages qu’il prend soin d’interpoler pour souligner son argumentation, alors que, replacés dans leur contexte, ces passages font partie d’un ensemble dont il est difficile de séparer chaque morceau. Néanmoins, à la décharge de Calderwood, le style de Sidgwick, son usage très particulier de la ponctuation, de la syntaxe, de la grammaire et du lexique, font qu’une « critique exacte est incompatible avec un tel usage à tort et à travers de l’intuition », pour reprendre les termes de Calderwood. Le style de Sidgwick demande un effort si grand de concentration, un effort si intense, que l’on se laisse vite égarer. Et, à vrai dire, — l’effet qui répond à la cause ? — les commentateurs de Sidgwick

³⁸ De toutes les critiques que nous avons lues sur Sidgwick, celles de Calderwood sont certainement les plus sévères.

³⁹ « Mr. Sidgwick raises the question, — “Have we any Intuitions ?” and answers it in the affirmative, but with such restrictions as to involve the whole theory in obscurity » (H. Calderwood, 1876, p. 203).

⁴⁰ Calderwood utilise manifestement la première édition des *Methods*, puisque nous lisons effectivement, p. 187 : « The third is not a psychological question at all, but belongs to the Logic or Metaphysic of Ethics : and it seems more convenient to defer the discussion of it until we have carefully examined the ethical beliefs that lay claim to intuitive certainty. Meanwhile we may perhaps take for granted the psychological fact that we actually do judge intuitively of the rightness and wrongness of actions, whatever may be the historical explanation of such judgments and however much or little we ought to trust them (H. Sidgwick, 1874a, p. 187, 1st ed.). Et p. 189 de la première édition (1874a) : « The first question that arises when we try to get a clear idea of this method, is one that we have already discusses : viz. whether the intuitive judgments which form the premisses of moral reasoning are universal or individual ». Nous avons mis en gras les passages relevés par Calderwood.

ne sont pas toujours des plus clairs lorsqu'ils tentent d'expliquer ce qu'est « l'intuitionnisme philosophique » chez celui-ci.

Nous le voyons, la typologie sidgwickienne ne va pas de soi. Elle procède plus par élans, par sauts. Etant donné la « manie » de Sidgwick de s'auto-justifier en permanence, la progression dans le texte se fait par à-coup. Si Sidgwick veut démontrer en quoi l'intuitionnisme philosophique est le plus important des trois — les deux autres étant l'intuitionnisme de la perception et l'intuitionnisme dogmatique, mais, au beau milieu d'une phrase, s'il pense ne pas être assez honnête, ou s'il sent que ses arguments sont trop faibles, il commence alors un autre bout de phrase pour se justifier, puis, parce qu'il faut retomber sur ces pieds à un moment ou à un autre, il reprend le propos du début, avec ce sentiment parfois comique pour le lecteur, que, en fin de phrase, Sidgwick veut conclure le propos du début et aussi sa justification du milieu ! Il finit par conclure de nombreuses fois et sans jamais vraiment aboutir, alors qu'il n'est même pas arrivé à la moitié de son chapitre. D'où, là aussi de façon comique, la présence, tout d'un coup, d'un « en résumé » : on s'attend à ce que le chapitre s'arrête à peu près à ce niveau, sauf que Sidgwick prend encore dix pages pour expliquer une idée qui est apparue dans le paragraphe où il était censé « résumer » sa pensée ! Il est parfois trop en avance sur sa réflexion, parfois trop en retard. Et quand il sent qu'il doit absolument combler ce retard pour écrire enfin « en résumé », il mitraille littéralement ses phrases de « again », « at once », « further », « so that », « now », ce qui, évidemment ne fait qu'alourdir ses phrases. Ces allers et retours constants sont presque la marque de fabrique de Sidgwick. D'autre part, un trait de caractère spécifique à Sidgwick traduit cet état d'honnêteté intellectuelle très poussé, au point de devenir parfois scrupulosité tatillonne : « He held opinions firmly, though it is true that he had a greater capacity than seems to be generally possessed for maintaining an open mind, for keeping his judgment in suspense when the facts were doubtful and decisions involving practical results were not immediately required. He, moreover, *always had a vivid perception of the other side of a question*, and was eager to take into account what was valid in an opponent's position, so that in practical affairs he generally acted consciously on a balance of advantages, not on any overpowering conviction that the course he adopted must certainly be right ; there was no element of fanaticism in anything he did, and his temperament was not a sanguine one » (E. M. Sidgwick, A. Sidgwick, ed., 1906 [2017], p. 203, nous soulignons). Ainsi que le note A. Skelton, « Sidgwick is very scrupulous when examining the putative intuitions of rivals; however, he is much less than rigorous when it comes to demonstrating that his own intuitions satisfy the conditions for self-evidence » (A. Skelton, 2008, p. 204-205). Pour aini dire, il y

avait un peu trop de rhétorique dans sa dialectique, et sa scrupulosité tatillonne n'a pas aidé à alléger le poids de ses arguments⁴¹.

Esprit équilibré et nuancé, sensible à l'extrême, Henry Sidgwick ne pouvait sans doute pas supporter que l'on vienne briser cet équilibre, et il mettait tout en œuvre pour le rétablir⁴², ce qui l'a parfois desservi, et entaché sa gloire posthume. Sans vouloir trop forcer le trait, il faut s'armer d'autant de patience et de pugnacité quand on lit *Les Méthodes de l'éthique* que quand on lit *Ulysses* de James Joyce. Les fruits des efforts intellectuels consentis viennent peu à peu, presque imperceptiblement. Et ce n'est qu'à la fin de la lecture que l'œuvre commence à se dévoiler entièrement, pour ne plus finir d'habiter l'esprit du lecteur.

En conclusion, et en faisant le lien avec ce qui suit, « la systématisation complète de la morale fondée sur des concepts moraux simples et indéfinissables, évidents par eux-mêmes, nous conduit donc à la religion où bonheur et devoir moral trouvent enfin la solution à leur opposition. Cette articulation entre devoir et bonheur, pour laquelle Kant recourut au concept intermédiaire selon lequel l'homme de bien est "digne d'être heureux", a constitué pendant longtemps un redoutable problème pour les intuitionnistes de Cambridge qui avaient tous un même ennemi : l'hédonisme. Les uns, qui ont suivi Coleridge, finirent, comme Whewell, par sacrifier l'autonomie de l'éthique à la religion pour que bonheur et moralité pussent coïncider. D'autres, comme Sidgwick, estimèrent le problème insoluble » (L. K. Sosoe, 2006b, p. 339-340). L'objet des développements ultérieurs de notre étude est de montrer, au corps défendant de Sidgwick, que ce problème n'est pas si insoluble que cela. Car il existe des arguments valables, à l'intérieur même des *Méthodes de l'éthique*, qui invalident cette insolubilité supposée.

1.4.2 §9. *Dialectical method* : une démarche essentielle

⁴¹ « Il n'est pas aisé de savoir si Sidgwick a pris grand plaisir à réconcilier la moralité intuitionniste avec la moralité utilitariste. Comme d'habitude, sa réflexion libre et impartiale n'a résolu un problème que pour se heurter à une difficulté encore plus redoutable. Car le problème qui l'avait inquiété très tôt à propos de la conception de Mill, son incapacité à justifier la suprématie de la bienveillance utilitariste sur l'égoïsme, se révélait insurmontable » (B. Schultz, 2004, p. 1787).

⁴² « D'où le malaise qu'ont ressenti ceux qui, après lui, tentèrent de se livrer à un exposé tranché de ses thèses et de les rattacher de manière univoque à une tradition philosophique. Le livre dans son ensemble est sans doute précieux, mais aussi très fastidieux » (A. C. Zielinska, éd., 2013, p. 34).

Henry Sidgwick tente de donner un cadre scientifique et rigoureux, avec des démonstrations conduites de manière hypothético-déductives, à l'éthique qui, jusqu'à l'époque où Sidgwick écrit son ouvrage, restait une spéculation ouverte sur les préceptes de la conduite humaine. Sidgwick semble même dépasser Kant dans son exigence très élevée de rationalisme éthique⁴³, puisqu'il porte essentiellement sa réflexion sur une démarche purement procédurale appelée par lui « méthode », alors que son prédécesseur allemand déborde souvent sur des considérations théologiques ou anthropologiques.

Ne perdons pas de vue, toutefois, que Sidgwick projette son éthique sur un fond utilitariste décliné en trois méthodes. Ainsi, « de son propre aveu, Sidgwick entend se situer dans la ligne de pensée définie par John Stuart Mill. Mais, dès la préface de la première édition de ses *Methods of Ethics*, il affirme, conformément au titre donné à l'ouvrage, une intention méthodologique qui le distingue de nombre d'auteurs anglais (M. Meyer (dir.), 1994, p. 105). Et, bien que nous anticipions sur nos remarques concernant Mill, notons cette idée intéressante de John Skorupski, dans *English-Language Philosophy* : « There is, though, a difference of epistemological *mood* between Mill and Sidgwick. Sidgwick thought that rational ethics must rest on self-evident axioms — this talk of self-evident intuitions is a Cambridge trait which Moore and Russell would take much further, and not something of which Mill would have approved » (J. Skorupski, 1993 [2004], p. 68). A cet égard, et, étant donné que l'utilitarisme est une théorie morale « à géométrie variable »⁴⁴, l'éthique de Sidgwick n'évolue pas seulement sur une ligne horizontale où tout serait équivalent parce que du domaine de la raison pure, sans « frottements » venant de l'expérience⁴⁵ et capables de perturber la formation d'un jugement,

⁴³ « Une forme plus développée de ce rationalisme radical se trouve dans les travaux des intuitionnistes britanniques comme Ralph Cudworth (1617-1688) – le platonicien de Cambridge, et Samuel Clarke (1675-1729). Ces philosophes, indépendamment de leur effort pour décrire la faculté innée d'intuition (notamment morale), capable d'atteindre une connaissance rationnelle du monde, visent avant tout à établir les vérités morales, dont l'existence garantirait la possibilité même du bien et du mal » (A. C. Zielinska, éd., 2013, p. 15).

⁴⁴ « On pourrait dire en guise de boutade que parmi les grandes théories morales aujourd'hui disponibles, l'utilitarisme est la seule qui ait réponse à tout. Mais ce n'est pas parce qu'elle est la meilleure. C'est plutôt qu'elle est à géométrie variable » (J. J. C. Smart, B. Williams, 1993, p. I).

⁴⁵ En rapport avec cette idée, Ferdinand Alquié, en introduction à la *Critique de la raison pratique* d'Emmanuel Kant, remarque ceci : « L'analyse kantienne ne sera pas historique ou sociologique : elle ne recherchera pas les conditions d'apparition des faits moraux, mais les principes qu'ils impliquent. Elle ne sera pas non plus psychologique, la psychologie pouvant nous révéler la source de nos jugements, mais non leur fondement. Car, si un jugement, en tant qu'événement, a sa place dans l'ordre des phénomènes, il ne peut être légitimement fondé que par sa liaison avec l'ordre de la raison. C'est pour cela que Kant substitue à la notion d'homme le concept d'être raisonnable. Non qu'il s'agisse, comme chez Leibniz, d'atteindre, au nom d'un principe de continuité, des monades supérieures aux monades humaines : mais il faut saisir les nécessités rationnelles indépendamment de tout donné empirique, et séparer des mobiles sensibles ce qui procède de la raison pure » (E. Kant, 1788 [2016], p. XII).

mais elle évolue aussi verticalement, si bien que nous avons affaire à une « métaéthique⁴⁶ cognitiviste » (J. J. C. Smart, B. Williams, 1993, p. 10). De ce point de vue, Sidgwick est très en avance sur son temps, puisque son œuvre annonce les nombreux développements de la neuroscience. « La métaéthique en tant que discipline issue de la philosophie du langage, s'intéresse donc davantage à la méthodologie de l'éthique qu'à l'éthique elle-même » (A. C. Zielinska, éd., 2013, p. 11). Et c'est là que Sidgwick est vraiment très fort, car il parvient, par un saisissant reversement de perspective, à concevoir au sein d'une vaste et grandiose dialectique, un trait d'éthique profond et complexe, en même temps qu'il expose ses arguments sur la méthodologie de l'éthique, si bien que nous avons sous nos yeux des *méthodes de l'éthique* et une *éthique de la méthode* : là réside un des coups de génie du philosophe anglais, car son traité semble se réfléchir une infinité de fois sur lui-même, en même temps que le discours tenu par le philosophe de Cambridge vise la clarté, l'évidence, la cohérence, dans une quête éperdue de vérité, cette quête caractérisant principalement son éthique de la méthode. « Mais Sidgwick se démarque de ses prédécesseurs en ce sens que son épistémologie n'est ni naturaliste ni empiriste. Il évite le sophisme naturaliste en refusant une définition simple du bien par le bonheur ou le plaisir⁴⁷. Et surtout, il rejette l'égoïsme psychologique et

⁴⁶ « La métaéthique est apparue en réaction à des théories philosophiques complexes qui n'étaient pas toutes des théories morales et qui véhiculaient aussi de très lourds présupposés philosophiques. En effet, au XIX^e siècle, deux courants philosophiques principaux dominèrent les universités au Royaume-Uni : l'utilitarisme de John Stuart Mill et de Herbert Spencer d'un côté et l'idéalisme des hégéliens comme Thomas Green, Francis Bradley et Bernard Bosanquet de l'autre. Le premier courant cherchait à établir les principes de l'action, pendant que le second bâtissait des systèmes abstraits au prix d'une spéculation métaphysique fort élaborée (A. C. Zielinska, éd., 2013, p. 7).

⁴⁷ « Le sujet dont il nous faut traiter dans ce chapitre est de tous les principes éthiques celui qui est peut-être le plus célèbre et le plus largement affirmé – cette idée qu'il n'est d'autre bien que le plaisir. [...] En d'autres termes, si l'on a, d'une façon tellement générale, considéré que le plaisir est le seul bien, cela tient presque entièrement au fait que le plaisir a, semble-t-il, été d'une certaine manière inclus dans la *définition* du "bien" (*good*) – qu'il est désigné par le sens même de ce terme. S'il en est ainsi, alors la prédominance de l'hédonisme est due principalement à ce que j'ai appelé le sophisme naturaliste – l'incapacité à distinguer clairement cette qualité unique et indéfinissable qui est ce que nous entendons par le mot "bien" (G. E. Moore, 1903 [1998], p. 109). « Ce sophisme a été commis par Aristote, les Stoïciens, Spinoza, Rousseau, Bentham, Kant, Mill, Spencer et Green, tous auteurs que Moore va critiquer dans *Principia Ethica*. Si le bon est défini comme étant autre chose que lui-même, si, par exemple, avec les utilitaristes Bentham ou Mill, on dit que le bon, c'est le plaisir, ou si, avec d'autres philosophes, on le définit comme ce qui est désiré, on définit une position purement psychologique qui varie avec les définitions proposées, et on aboutit à ce résultat désastreux pour l'éthique qu'il n'y a plus d'objectivité des jugements moraux » (R. Daval, 1997, p. 36). « Et qu'il en est ainsi, renchérit George Moore, nous en trouvons des preuves très certaines dans ceci que le P^r Sidgwick est, de tous les auteurs hédonistes, le seul à avoir clairement reconnu que par "bien", nous entendons effectivement quelque chose d'inanalysable ; c'est du reste ce qui l'a amené à dire, avec une certaine insistance, et il est le seul dans ce cas, que, si l'hédonisme est vrai, ses prétentions à l'être doivent reposer sur sa seule évidence ; et qu'il nous faut poser l'énoncé : "le plaisir est le seul bien" comme étant seulement une *simple intuition*. Ce qui est apparu à Sidgwick comme une découverte nouvelle, c'est qu'il faut conserver la validité de ce qu'il appelle la "méthode" de l'intuitionnisme et la considérer véritablement comme le fondement de ce qu'il nomme les autres "méthodes" possibles que sont l'utilitarisme et l'égoïsme » (G. E. Moore, 1903 [1998], p. 109-110). Ces dernières remarques de Moore sur Sidgwick sont très éclairantes pour notre sujet.

l'associationnisme qui étaient les outils de la conception utilitariste de la motivation depuis Hume. Enfin, il rompt le lien qui existait depuis John Gay et Bentham entre une théorie morale descriptiviste et une théorie normative et qui faisait de l'utilitarisme une vue radicale sur la société et la vie politique. A partir de Sidgwick, l'utilitarisme devient indépendant aussi bien d'un projet métaphysique que politique ou social » (C. Audard, 2004a, p. 2006).

L'effort très soutenu, même s'il est parfois laborieux, produit par Henri Sidgwick, est d'élaborer une méthode dialectique capable d'introduire l'intuitionnisme philosophique dans l'hédonisme universaliste et l'hédonisme égoïste. Il s'écarte résolument du chemin tracé par Mill, et « de Mill » il parvient « à Kant », à l'encontre du processus chronologique dans l'histoire de la pensée. Selon Peter Singer, dans son article *Ethics* : « Mill's easily readable prose ensured a wide audience for his exposition of Utilitarianism, but as a philosopher he was markedly inferior to the last of the 19th – century Utilitarians, Henry Sidgwick (1838-1900). Sidgwick's *Methods of Ethics* (1874) is the most detailed and subtle work of Utilitarian ethics yet produced » (P. Singer, 1992, p. 506). Henry Sidgwick : philosophe utilitariste *et* intuitionniste (« Sidgwick was himself an intuitionist as far as the basis of ethics was concerned: he believed that the principle of Utilitarianism must ultimately be based on a self-evident axiom of rational benevolence » (P. Singer, 1992, p. 506) ; « But unlike Whewell, he was utilitarian (...) » (J. Skorupski, 1993 [2004], p. 68).

« In connexion with this I may observe that in my view Philosophy (...) uses primarily what I may call the Dialectical Method, *i.e.* the method of reflection on the thought which we all share, by the aid of the symbolism which we all share, language. [...] But so far as the Philosopher observes the relations of thought in his own individual mind, it is as a means to the end of ascertaining the relations of thought in a normal mind, free from the peculiarities and limitations of his own individual mind » (H. Sidgwick, 1902 [2012], p. 49-50). En quelque sorte, Sidgwick, en faisant l'épreuve de sa « Dialectical Method » dans son traité d'éthique, nous apprend à mettre en œuvre les relations qui régissent notre pensée, et à nous libérer des particularités et limites de notre esprit. Nous sommes conviés à ne pas nous limiter à un unique point de vue. Cela pourrait ressembler à une pâle copie de la dialectique hégélienne, alors que, en réalité, il s'agit d'un tout autre projet. « (...) *The Methods of Ethics*, though it is certainly a treatise in ethics, is not just about *ethics*. It is also about *method*, and hence about philosophy itself. [...] On Sidgwick's view, the ultimate aim of philosophy is to *coordinate* theoretical and practical philosophy and to *connect* 'fact and ideal in some rational and satisfactory manner'.

Accordingly, his aim is to *systematize*, coordinate, make consistent and *coherent*, *clarify* and *make precise*, the main data of the subject and bring it into line with a theory that would explain this data and in turn be supported and clarified by this process. [...] This is the method of the *The Methods of Ethics*, and is the method Sidgwick thinks is the most sensible and appropriate method of philosophy » (M. G. Singer, in H. Sidgwick, 2000 [2011], p. xxxiii, nous soulignons). L'éthique de la méthode se trouve ainsi, à travers la quête de la vérité, dans la cohérence, la clarté, la précision, la coordination, et la tentative de systématiser de la façon la plus honnête possible les principales données présentes dans la théorie utilitariste et éthique formulée par Sidgwick, et cela ne fait qu'éclaircir l'essai de conciliation entrepris. « What Sidgwick found to say in *The Methods of Ethics* about “the intuitinal method” is complicated » (A. Donagan, 1992 [2002], p. 124). C'est certain. Mais, les réseaux qui se croisent à la surface de l'ouvrage, et dans ses profondeurs, sont si nombreux que l'on est pris dans des mailles serrées et solides. Sidgwick a réussi ce que peu de penseurs ont été capables de faire. Ce n'est pas pour rien que J. B. Schneewind le compare à Aristote et Kant (cf. le début de notre Introduction générale).

1.4.3 § 10. Des principes⁴⁸ éthiques à un double hédonisme

« Ainsi, en dépit de ma première aversion envers l'éthique intuitionniste (*Intuitional ethics*), venant de mon étude de Whewell, et en dépit de mon attitude de disciple de Mill, j'étais forcé de reconnaître le besoin d'une intuition éthique fondamentale. La méthode utilitariste — que j'ai apprise de Mill — ne pouvait pas, à ce qu'il me semblait, être cohérente et harmonieuse sans cette intuition fondamentale. Dans cet état d'esprit, je parcourus une nouvelle fois l'éthique de Kant : auparavant je l'avais parcourue quelque peu superficiellement (*unintelligently*), sous l'influence du point de vue de Mill, quant à un “échec grotesque”. Je la parcours maintenant de façon plus réceptive et en étant impressionné par la vérité et l'importance de son principe fondamental : - *Agis selon un principe ou une maxime que tu peux vouloir comme une loi universelle* » (MOE, p. xviii-xix ; ME, p. 17-18). Henry Sidgwick s'exprime ainsi dans l'autobiographie que E. E. Constance Jones a eu la bonne idée de placer dans la préface à la sixième édition des *Méthodes de l'éthique*. Le besoin d'une « intuition fondamentale » est relié directement dans ce passage très dense à l'éthique de Kant. De manière globale, « Sidgwick discusses briefly a variety of kinds of principles, and methods linked to them in different ways

⁴⁸ « Un principe, dit Locke, est une règle ou une loi, en tout cas une proposition, quelque chose de *complexe*, qui repose sur une *connexion d'idées*, et on ne saurait confondre la règle ou la loi avec une conscience » (L. Jaffro (coord.), 2000, p. 21, nous soulignons).

and by different assumptions, but he is centrally concerned only with methods logically connected to ultimate principles⁴⁹ » (J. B. Schneewind, 1977 [1986], p. 197). Dès lors, il existe une étroite dépendance entre intuition, méthode, et principe. Tout est habilement connecté. Sidgwick utilise donc le concept d'intuition non comme un « en soi », mais comme une base de départ. Et comme l'écrit Sidgwick, les méthodes de l'hédonisme égoïste et de l'hédonisme universaliste sont traitées communément en tant que proches l'une de l'autre (« I am aware that these two latter methods are commonly treated as closely connected » ; cf. MOE, I, VI, § 3 ; ME, p. 114). « C'est là qu'intervient la lecture que Sidgwick fait de Kant. Pour Sidgwick, le point de vue moral ne peut être le point de vue de l'individu, c'est nécessairement, comme le dit Kant, le point de vue de l'universel (...). Or ce point de vue "de nulle part" ne pouvant être atteint dans l'expérience doit être l'objet d'une intuition éthique fondamentale. C'est en ce sens que Sidgwick se considère comme un "utilitariste intuitionniste". [...] Sidgwick va donc essayer, sur la base de cette intuition *a priori* des exigences de la raison, de reformuler les principes que la morale du sens commun nous a légués au cours de l'histoire et qu'il appelle les "méthodes de l'éthique", sous une forme systématique qui les mette au-dessus des aléas de l'expérience » (C. Audard (dir.), 1999b, p. 161). De là vient la connexion entre des principes éthiques et un double hédonisme. Sidgwick opère un saut qualitatif extrêmement important. Son « art » revient à connecter, à relier, des éléments dissemblables sous une « forme systématique ».

Sidgwick fournit, par conséquent, une approche entièrement neuve de l'éthique utilitariste. Il réussit un tour de force impressionnant, puisque, au milieu de considérations ayant trait à l'histoire des idées, il parvient à hisser l'éthique à un niveau jamais atteint. Il doit cependant, et il en est parfaitement conscient, affronter celui qui fut son mentor et qui va devenir son principal adversaire, J. S. Mill.

1.5 II. Critique de l'utilitarisme de John Stuart Mill

⁴⁹ Dans un contexte rawlsien, Emmanuel Picavet écrit : « Cette doctrine [l'intuitionnisme], associée notamment aux noms de Moore, Ross et Price, revient à penser qu'il existe une famille irréductible de principes premiers auxquels on doit attribuer du poids, et entre lesquels on doit déterminer un arbitrage que l'on estime juste. [...] La discussion de l'intuitionnisme permet de prendre conscience d'une certaine ambiguïté de la doctrine de Rawls à propos de l'intuition. Il n'est pas question pour l'auteur de renoncer à mobiliser des intuitions éthiques ou prudentielles : il s'agit seulement de réduire la dépendance par rapport à ces intuitions, que l'on n'a pas de raison de récuser en bloc comme dénuées de pertinence » (E. Picavet, 2001, p. 18-19)

Au préalable, nous indiquons que nous n'allons pas traiter, dans cette partie, de toute la philosophie et de toute l'économie politique de Mill. Nous nous concentrerons, plus modestement, sur trois ouvrages de celui-ci, — *L'Utilitarisme, De la liberté, La Nature*, en sachant que c'est surtout le premier des trois qui nous occupera le plus. Par conséquent, il y aura forcément des aspects de la philosophie et de l'économie politique de Mill qui nous échapperont, notre point de vue n'étant pas exhaustif.

Ce qui attire davantage l'attention du lecteur, quand il se penche sur *Les Méthodes de l'éthique*, c'est l'attaque ferme et solide de Sidgwick, à l'encontre de « l'hédonisme psychologique » qu'il décèle chez Mill. C'est pourquoi nous commencerons par ce point.

1.5.1 § 11. Rejet de l'hédonisme « psychologique⁵⁰ »

Stuart Mill décède en 1873 ; *The Methods of Ethics* paraît en 1874. Par conséquent, Mill n'a pas eu le loisir de dire le fond de sa pensée au sujet du livre de Sidgwick. Et c'est bien dommage pour l'histoire de la pensée, quand on sait l'influence majeure et durable de Mill sur la théorie éthico-économique que constitue l'utilitarisme. Cependant, grâce à la découverte d'un des meilleurs spécialistes de la philosophie sidgwickienne, Bart Schultz, *i.e.* « J. S. Mill, "Letter to Henry Sidgwick, 26 nov. 1867", *Sidgwick Papers*, Wren Library, Cambridge Univ., Add. Ms. c. 94.133 » (réf. in B. Schultz, 2004, p. 1790, — bibliographie) et « "Letter to John Stuart Mill, 28 July 1867", Hutzler Collection, Eisenhower Library, Johns Hopkins Univ. (nouvelle référence : l'existence de cette lettre était totalement inconnue jusqu'à sa découverte par Bart Schultz, juil. 1993) » (réf. *id.*, p. 1790), nous savons que Sidgwick et Mill ont eu le temps d'échanger quelques points de vue. Les références données par Schultz sont très techniques, nous n'avons pas dès lors poussé nos recherches pour obtenir cette lettre, d'autant plus Schultz en donne des passages pertinents. Cette lettre a été envoyée par Sidgwick à son illustre correspondant dans le cadre d'un pamphlet rédigé par ce premier, « The ethics of conformity

⁵⁰ « L'unité de la vision de Mill dépend de quelques principes psychologiques, parmi lesquels on peut compter le principe de dignité, celui d'individualité, et le désir croissant de vivre en union avec les autres. Mill établit un lien entre sa conception de l'utilité et les intérêts permanents des hommes comme êtres en progrès. [...] Que se passe-t-il si ces principes ne se vérifient pas, ou s'ils ne sont pas assez puissants par rapport à d'autres influences psychologiques ? Du point de vue du savoir du sens commun et de l'expérience ordinaire, les principes de Mill peuvent apparaître comme une vision excessivement optimiste de notre nature » (J. Rawls, 2001 [2008], p. 202-203).

and subscription », préfigurant « la critique de la moralité intuitionniste présentée dans les *Méthodes* » (B. Schultz, 2004, p. 1787).

Voilà les passages donnés (entre guillemets, et mis en gras par nous) par B. Schultz, avec ses propres commentaires, dans son article de 2004 :

Le pamphlet qu'il composa en 1867 fut l'occasion de son seul contact direct avec Mill, à qui il avait demandé par écrit son avis pour savoir comment résoudre le problème « **selon des principes de moralité objective, sociale ("utilitariste") : la majorité des personnes sans préjugés auxquelles j'ai soumis le sujet s'est contentée de dire qu'un homme doit agir selon sa conscience ; or il me paraît futile de renvoyer un individu à sa norme subjective, qui résulte de ses instincts et habitudes morales, sur cette question comme sur toute autre concernant le devoir social** ». De première importance est évidemment l'appel à « **la pure éthique, sans référence aucune à la vérité ou à la fausseté de quelque religion particulière** », qui préfigure le but des *Méthodes* (Sidgwick à Mill, 28 juil. 1867). Sidgwick envoya donc son pamphlet à Mill, lequel manifesta son admiration pour la casuistique de Sidgwick, tout en l'engageant à élargir son analyse au domaine plus vaste de la théorie éthique : « **« Quelles doivent être les exceptions (car il semble admis qu'il doit y avoir quelques exceptions, même si elles sont peu nombreuses) au devoir général de la vérité ? Cette grande question n'a jamais encore été traitée d'une façon à la fois rationnelle et complète, en partie parce que les hommes craignent de la poser, en partie parce que l'humanité n'a pas encore généralement admis que c'est l'effet des actions sur le bonheur humain qui les rend justes ou injustes. Je suggère que vous tourniez vos pensées vers ce sujet plus large** » (Mill à Sidgwick, 26 nov. 1867).

Manifestement, Mill présente un avis positif (il « manifesta son admiration pour la casuistique de Sidgwick »), mais, en creux, ses propos dénotent une sorte de pressentiment sur les forces et les faiblesses de la pensée de Sidgwick qui se profilent dans les *Méthodes*. La casuistique des *Méthodes* est très développée, et son importance, en matière de rhétorique, est augmentée par le style de l'auteur qui fouille dans les moindres recoins les objections, et les pare avec force détails et périphrases, au point de tomber parfois dans les travers d'une casuistique exagérée. Et, comme si Mill devinait cette faiblesse, il conseille à son jeune correspondant (en 1867, Sidgwick a 29 ans) d'élargir les pensées de celui-ci vers la « grande question », à traiter « d'une façon à la fois rationnelle et complète », sur les exceptions « au devoir général de la vérité ». Et, en quelque sorte, Sidgwick répond à ce vœu en composant *The Methods of Ethics*. Par conséquent, le jeune philosophe fait siennes les recommandations de son illustre aîné, mais il ne s'arrête pas là, puisque son livre constitue une réplique globale et raisonnée à la forme d'utilitarisme défendue par Mill. La mort de celui-ci nous prive de précieux échanges, peut-être une longue correspondance entre les deux penseurs, car il faut reconnaître

que Sidgwick met le doigt sur des points faibles de l'utilitarisme de Mill avec intelligence et subtilité. Nous aurions aimé savoir ce que le représentant le plus connu, et aussi le plus étudié avec Bentham sans doute, de « l'utilitarisme classique », comme dirait Rawls, aurait répliqué aux attaques de Sidgwick.

De quelle façon Sidgwick s'y prend-il ?

Relevons d'abord des passages significatifs des *Méthodes* qui seront d'un précieux secours pour comprendre de manière satisfaisante le philosophe de Cambridge dans ses analyses :

1. « De plus, de la doctrine psychologique de Bentham, que chaque être humain cherche toujours son plus grand bonheur apparent, il semble suivre qu'il est inutile de montrer à un homme la conduite qui conduirait au bonheur général, à moins que vous ne le convainquiez en même temps qu'elle conduirait à son propre bonheur. Partant, selon cette vue, les considérations égoïstes et universalistes doivent être combinées dans tout traitement pratique de la moralité : et ceci étant aussi, on devrait peut-être attendre que Bentham ou ses disciples iraient plus loin, et tenteraient de baser sur l'égoïsme qu'ils acceptent comme inévitable l'hédonisme universaliste qu'ils approuvent et inculquent. En conséquence nous constatons que J. S. Mill essaie d'établir une connexion logique entre les principes psychologiques et éthiques qu'il tient en commun avec Bentham, et de convaincre ses lecteurs que parce que chaque homme cherche naturellement son propre bonheur, il doit par conséquent chercher le bonheur d'autres gens » (MOE, I, VI, § 3 ; ME, p. 111-112).

2. « J'en conclus, par conséquent, qu'il n'existe pas de connexion nécessaire entre la proposition psychologique que le plaisir ou l'absence de peine pour moi-même est toujours la fin ultime et réelle de mon action, et la proposition éthique que mon plus grand bonheur personnel ou mon plaisir est pour moi la *juste* fin ultime » (MOE, I, IV, § 1 ; ME, p. 73).

3. « Ceci étant, l'hédonisme égoïste devient un idéal éthique possible auquel l'hédonisme psychologique semble se référer. Si l'on peut montrer que le but ultime de chacun de nous en agissant, est toujours seulement *un certain* plaisir (ou absence de peine) pour soi-même, la démonstration suggère certainement que chacun *doit* chercher son *plus grand* plaisir. Comme cela a été dit, aucune inférence concaincante n'est possible venant de la généralisation

psychologique du principe éthique : mais l'esprit a une tendance naturelle à passer d'une position à une autre (...) » (MOE, I, IV, § 1 ; ME, p. 74).

4. « Par conséquent, je constate que j'arrive, dans ma recherche des intuitions éthiques vraiment claires et certaines, au principe fondamental de l'utilitarisme. Je dois, cependant, admettre que les penseurs qui, en des époques récentes, ont enseigné ce dernier système, n'ont pas, pour la plupart, expressément essayé d'exhiber la vérité de leur premier principe au moyen d'une procédure en tant que telle, donnée ci-dessus. Néanmoins, quand j'examine la "preuve" du "principe d'utilité" présenté par le plus persuasif et probablement le plus influent parmi ceux qui exposent l'utilitarisme — John Stuart Mill — je ressens le besoin d'une certaine procédure pour compléter l'argument très clair et palpable » (MOE, III, XIII, § 5 ; ME, p. 370).

5. « Voir le traité de Mill sur l'utilitarisme (chap. III *passim*) : là où, cependant, l'argument n'est pas facile à suivre, d'après une confusion entre ces trois objets différents de recherche : (1) l'effet réel de la sympathie en incluant la conformité aux règles de l'éthique utilitariste, (2) l'effet dans cette direction qu'on doit avoir probablement à l'avenir, (3) la valeur des plaisirs sympathiques et des douleurs estimées par un Egoïste éclairé. La première et la troisième de ces questions, Mill ne les séparait pas clairement, en raison de sa doctrine psychologique que chaque plaisir propre d'un individu est le seul objet de ses désirs » (MOE, Concluding Chapter, § 2, Note 1 ; ME, p. 467).

6. « Mais je ne pouvais pas trouver d'opposition réelle entre l'intuitionnisme et l'utilitarisme... L'utilitarisme de Mill et Bentham me semblait requérir une base : cette base pouvait seulement être par une intuition fondamentale ; d'autre part le meilleur examen que je pouvais faire de la moralité du sens commun me montrait de principes ni clairs ni évidents par eux-mêmes à l'exception de ceux parfaitement en phase avec l'utilitarisme » (MOE, p. xxii-xxiii ; ME, p. 19).

On le sait, Mill est un adversaire acharné de l'intuitionnisme whewellien⁵¹. Sidgwick l'était aussi, un peu moins mais quand même, au début de sa formation intellectuelle. Mais, ce

⁵¹ « Pour les intuitionnistes comme William Whewell (1794-1866), l'adversaire de Mill, les principes moraux sont évidents et directement accessibles par l'intuition. Pour Mill, donc, les comportements moraux ne sont connaissables que par l'induction, grâce à l'observation de la psychologie humaine et ils s'expliquent par le mécanisme de l'association des idées et des sensations » ("Remarques générales", note 1 p. 23, in J. S. Mill, 1861b [2013]). « Nous avons vu, précise R. Blanché, Whewell revendiquer, contre l'empirisme, la part qui revient à

dernier ne peut se satisfaire de la position adoptée par Mill. Il constate une faille dans le raisonnement de son grand prédécesseur, faille que Moore systématisera, et en modifiera quelque peu le contenu, sous le nom de « sophisme naturaliste ».

En effet, « *psychological hedonism* is usually taken to be the view that human beings act only for the sake of pleasure » (R. Crisp, 1997 [2009], p. 88). Et Mill, par des arguments très étayés, « does seem to be committed to a rather technical, revised version of psychological hedonism, according to which human beings ultimately *desire* only pleasure. So any action prompted by desire will aim at pleasure » (R. Crisp, 1997 [2009], p. 88). Seulement voilà, un individu vient rompre cette belle harmonie hédoniste : l'égoïste. Si des sentiments égoïstes, qui vont intentionnellement à l'encontre de l'altruisme, pour défendre des intérêts privés, même malfaisants, si ces sentiments n'existaient pas, les arguments de Mill seraient absolument inattaquables. Mill est, bien entendu, parfaitement conscient des problèmes posés par l'égoïsme. Il sait très bien que « *psychological egoism* is usually understood as the purely descriptive view that human beings act only to further what they take to be their own good » (R. Crisp, 1997 [2009], p. 88) ; et Mill « does accept a version of psychological egoism limited to the scope of desire in the same way as his psychological hedonism. Humans *desire* not what is pleasurable, but only what is pleasurable *to them* » (*ibid.*, p. 88-89). Et Mill essaie de s'en sortir par une « différence de qualité entre des plaisirs » (J. S. Mill, 1861b [2013], p. 34)⁵². « Il est tout à fait compatible avec le principe d'utilité de reconnaître que certaines *espèces* de plaisirs sont plus désirables et plus précieuses que d'autres » (J. S. Mill, 1861b [2013], p. 34), Il existe des plaisirs plus « nobles » que d'autres. « Et s'il est possible de douter qu'un caractère noble soit toujours plus heureux que les autres en raison de sa noblesse, il n'en demeure pas moins qu'il rend les autres plus heureux et que le monde en général en tire des bénéfices

l'esprit dans l'œuvre de la connaissance (...). L'activité originale de l'esprit se manifeste d'abord dans son aptitude à saisir intuitivement, et sans avoir besoin d'une confirmation expérimentale, l'évidence de certains axiomes, découlant d'idées fondamentales qu'il tire de son propre fonds, et desquels, à leur tour, il peut déduire toute une chaîne de vérité nécessaires, comme la géométrie nous en fournit le parfait exemple » (R. Blanché, 1935, p. 167).
⁵² « Dans le chapitre II, Mill présente son analyse du *summum bonum* comme ce qui le distingue de Bentham. Est-il ou non, lui aussi, un hédoniste, c'est-à-dire quelqu'un qui fait du plaisir le bien suprême ? Mill reste hédoniste, mais, défenseur de la liberté individuelle, il refuse la relation causale directe entre les actions humaines et la recherche de la satisfaction que Bentham croyait pouvoir observer. Rien ne distinguerait l'homme de la bête alors que, pour lui, "mieux vaut être Socrate insatisfait qu'un pourceau heureux" ! C'est pourquoi il introduit l'idée d'une différence qualitative entre les plaisirs. L'expérience nous apprend à discriminer entre plaisirs nobles et bas dont nous seuls sommes les juges compétents. [...] L'idéal utilitariste est, cependant, le bonheur général et non le bonheur individuel et tout le problème, pour Mill, est de créer des motivations désintéressées chez un être naturellement orienté vers lui-même » ("Présentation", p. 13-14, in J. S. Mill, 1861b, [2013]). « (L'idéal benthamien est en quelque sorte à l'opposé de celui de Kant : on aimerait dire que c'est un "règne des moyens") » (P. Mongin, 1995, p. 379).

immenses » (*ibid.* p. 39-40). A ce stade, nous pouvons noter que Mill déploie des efforts gigantesques, et trouve des trésors d’ingéniosité, afin de démontrer rationnellement, et pas simplement de montrer factuellement, que l’utilitarisme est bel et bien une doctrine totalement altruiste, à des milliers de kilomètres de distance de l’image traditionnelle que l’on s’en fait, c’est-à-dire l’affirmation simpliste que « l’utilitarisme rend les hommes froids et incapables de sympathie ; qu’il glacerait leurs sentiments moraux à l’égard des individus ; qu’il les force à ne considérer, avec une sèche rigueur, que les conséquences des actions, sans prendre en compte dans leur évaluation morale les qualités dont ces actions émanent » (*ibid.*, p. 56), bref l’image d’un utilitarisme foncièrement égoïste, prêt à sacrifier ce qui nous paraît éthiquement juste de conserver, une doctrine qui serait l’archétype même de l’anti-humanisme ; Mill s’insurge contre de tels préjugés sur l’utilitarisme⁵³. Mais, le mal est fait en quelque sorte, et tout tourne autour de ce « personnage » problématique, — l’égoïste. Et le problème de s’accroître quand on en présente une version plus raffinée, c’est-à-dire l’égoïste *rationnel*, celui qui n’agit pas par instinct et n’est pas esclave de ces pulsions, celui qui *maximise sa fonction d’utilité*, le plus efficacement possible du point de vue économique, quitte à être un *free rider*.

De façon subtile, Henry Sidgwick remarque (cf. point n°3, ci-dessus), que « aucune inférence concaincante n’est possible venant de la généralisation psychologique du principe éthique : mais l’esprit a une tendance naturelle à passer d’une position à une autre ». Mill introduit dans son raisonnement une incohérence à peine perceptible tellement son argumentation est étayée et travaillée à la perfection, une incohérence liée à un souci d’inférence, car Mill opère parfois hâtivement des déductions dans sa défense de l’utilitarisme. Et l’histoire de la pensée a retenu, pour qualifier cette incohérence, le nom de « sophisme naturaliste », baptisé par le philosophe britannique G. E. Moore.

1.5.2 § 12. *Pleasure/Pain* : une dichotomie à déplacer

Henry Sidgwick rejette l’hédonisme psychologique de Mill, et pourtant son traité est rempli de considérations « psychologiques », en particulier à propos du plaisir et de la peine (traduit aussi par « douleur »). Le graphique n°1, page 28 (cf. notre chapitre 1), nous montre

⁵³ Autre préjugé de « ceux qui critiquent l’utilitarisme » : ils « glissent souvent des doctrines qui considèrent le plaisir (au sens large) comme le bien suprême, vers une critique de celles selon lesquelles le but de la vie serait le plaisir au *sens étroit*. Les utilitaristes ont toujours protesté contre cet amalgame » (“Petit lexique de mots de la philosophie morale anglaise”, in J. S. Mill, 1874 [2003], p. 152).

que l’item « pleasure » arrive en tête de tous les items que nous avons répertoriés (cf. annexe I). Mais, très curieusement, si l’on compare ce graphique avec le graphique n°6, page 29, on s’aperçoit que l’item « pleasure » n’est pas du tout réparti équitablement dans les *Méthodes*. Il est très fortement concentré sur le Livre II, consacré essentiellement à l’hédonisme égoïste.

Dès lors, pourrions-nous nous demander, comment parler du plaisir, une notion ayant une « coloration » nettement psychologique, sans retomber dans l’hédonisme psychologique, ce qui ruinerait immédiatement les efforts immenses que Sidgwick déploie pour se démarquer de Mill, et assoir sa méthode intuitionniste ?

Sidgwick déplace la dichotomie *pleasure/pain*. Il la transpose sur un autre terrain que l’hédonisme psychologique, ce qui est très fin de sa part. On pourrait dire un peu méchamment, toutefois, qu’il se contente de contourner le problème. Non, il va beaucoup plus loin. Il se sert de cette dichotomie pour insérer le thème de l’égoïsme *rationnel*, celui qui maximise efficacement sa fonction d’utilité. Cela n’a l’air de rien, mais, en fait, ce déplacement lui demande de démanteler entièrement la tradition utilitariste au sujet du plaisir. Chez Sidgwick, il n’y a pas de sanction psychologique qui viendrait limiter les effets négatifs de la recherche de plaisir. A partir d’une « déduction méthodologique » (H. Sidgwick, 2000 [2011], p. 30), le philosophe anglais établit un « processus rationnel », « that we are considering by which we are *logically* led to a conclusion which yet when reached we regard as a first principle » (H. Sidgwick, 2000 [2011], p. 30, nous soulignons). Il ne s’agit plus de placer le plaisir uniquement sur le terrain de l’hédonisme et du principe d’utilité, mais d’inclure la dichotomie *pleasure/pain* dans la recherche d’une fondation rationnelle de l’égoïsme, afin que la tendance égoïste à n’atteindre que la satisfaction du plaisir devienne, par le déplacement qu’opère Sidgwick, une « méthode », capable de nous orienter dans le dédale des sentiments et des motivations de l’individu.

1.5.3 § 13. Modalités d’une éthique réflexive et rationnelle

« Dans l’action morale, trois choses sont à considérer : les motifs qui inspirent l’action, les conséquences de l’action, et enfin l’action elle-même » (M. Malherbe, 2004, p. 940). Concernant Sidgwick, ces trois aspects fondamentaux se retrouvent dans son ouvrage, mais c’est certainement l’action en elle-même qui l’intéresse le plus, ce qui est corroboré par notre graphique n°1 (page 28), l’item « action » se plaçant à la 10^{ème} place sur 66, ce qui constitue un

excellent score, et montre clairement tout l'intérêt de Sidgwick pour ce concept stratégique. L'action est à la base de la moralité. Elle fixe les modalités du comportement rationnel, en tant que le sujet doué de raison agit dans un sens déterminé et constitutif de son appréciation des devoirs à réaliser, dans une répartition adéquate des biens et des services.

Or, « comment savoir qu'une action est juste ? Faut-il s'en remettre à la conscience ou la prudence ? Faut-il se fier à une faculté qui discerne notre devoir et qui nous enjoigne de l'accomplir ? Ou devons-nous poursuivre notre propre bien en considérant le futur aussi bien que le présent et en appréciant les uns par rapport aux autres les coûts et bénéfices ? Faut-il rapporter cette action à des principes moraux en eux-mêmes évidents ou à un critère extérieur permettant d'évaluer objectivement les bénéfices de cette action ? » (M. Canto-Sperber, 1994, p. 11-12). Ces questions sont cruciales, et chaque philosophe, chaque éthicien, se les pose. « Ces questions sont au cœur du débat qui opposa au milieu du XIX^e siècle le philosophe intuitionniste William Whewell, professeur de philosophie morale à Cambridge comme le sera George Edward Moore un siècle plus tard, et le philosophe de l'utilitarisme John Stuart Mill » (M. Canto-Sperber, 1994, p. 12). Mais déjà Aristote, pendant l'Antiquité grecque, pointait la « multiplicité d'actions » qui complexifient le débat. « Tout art et toute investigation, et pareillement toute action et tout choix tendent vers quelque bien, à ce qu'il semble. Aussi a-t-on déclaré avec raison que le Bien est ce à quoi toutes choses tendent. [...] Or, comme il y a multiplicité d'actions, d'arts et de sciences, leurs fins sont aussi multiples : ainsi l'art médical a pour fin la santé, l'art de construire des vaisseaux le navire, l'art stratégique la victoire, et l'art économique la richesse » (Aristote, 1990 [2012], p. 33-35). De fait, la dynamique instaurée par là assoit la cohérence du système, et nous pousse vers l'autonomie morale, capable de nous éclairer dans la multiplicité des actions et des fins qui les gouvernent.

A ce stade de la compréhension, il est nécessaire de remarquer que « la faculté du jugement moral est essentiellement la raison » (M. Canto-Sperber, 1994, p. 33). La rationalité qui touche le jugement moral s'étend dans les *Méthodes* à d'autres catégories comme les axiomes, les principes, et finalement « contamine » le discours entier à l'œuvre chez Sidgwick. C'est une rationalité systématique. « Sidgwick considérait en effet que le discours moral devait s'élaborer, à l'instar du discours scientifique, selon une démarche rationnelle » (id., p. 34). Chez Sidgwick, il y a, à tous les stades de son argumentation, « une volonté de théorisation scientifique de l'utilitarisme » (M. Meyer (dir.), 1994, p. 105). Peut-être chez aucun autre utilitariste nous constatons une telle entreprise dépendant à ce point des pouvoirs de la raison,

ce qui rapproche la doctrine sidgwickienne de la philosophie kantienne. « Donc, en joignant le sens de l'expérience à l'exigence de rectitude du raisonnement, Sidgwick conçoit l'éthique utilitariste comme une science des mœurs qui établit des rapports entre les tendances psychologiques des individus ou des groupes et leur environnement actuel ou à venir. Aussi requiert-elle des structures rationnelles intrinsèques grâce à quoi l'utilitarisme se trouve haussé au niveau d'une *éthique théorique* » (M. Meyer (dir.), 1994, p. 106). Théorique, mais aussi réflexive, rationnelle. Sidgwick élimine de son éthique les sanctions juridiques (Bentham), religieuses (Coleridge), psychologiques (Mill), métaphysiques (Bradley, Green). « S'il est vrai que Sidgwick donne une forme incisive aux schèmes hédonistes de la tradition utilitariste dominante de son époque, c'est qu'il entend accentuer la pente scientifique de la doctrine afin d'en affiner les deux composantes, essentielles à ses yeux, que sont en son sein la dimension pratique de la raison, et la vocation distributive de la justice » (M. Meyer (dir.), 1994, p. 105). Nous reparlerons de la justice dans notre Chapitre 3 sur Sidgwick et Rawls. Cette pente scientifique est omniprésente, et accentue la réflexivité des méthodes, en tant que procédures rationnelles définies comme telles par Sidgwick. Sans doute y a-t-il beaucoup de positivisme dans la pensée de Sidgwick, un positivisme un peu lourd et indigeste. Si le style de Sidgwick comporte des étendues conséquentes de rhétorique, au point de morfondre le lecteur, il faut dire aussi que son aspect positif, contrebalçant les défauts déjà cités, revient à stimuler l'importance de la dialectique de sorte que le discours philosophique de Sidgwick est lui-même un exemple achevé de débat contradictoire. Il ne cesse d'examiner le pour et le contre, comme l'avait fait avant lui, pendant la grande scolastique, Thomas d'Aquin et sa *Summa Theologica* (1266-1273). Ces modalités-là sont réellement fondamentales à comprendre. Elles structurent solidement les arcanes du système et en constituent les clés d'interprétation.

En conclusion, Mill rappelle à bon droit que « l'évidence des vérités mathématiques a ceci de singulier que tous les arguments sont du même côté. Il n'y a ni objection ni réponses aux objections. Mais sur tous sujets où la différence d'opinion est possible, la vérité dépend d'un équilibre à établir entre deux groupes d'arguments contradictoires » (J. S. Mill, 1859 [2017], p. 114-115). Nous pensons que Sidgwick a cherché par tous les moyens à ne pas céder catégoriquement à « l'évidence des vérités mathématiques », qu'il s'est efforcé, dans ses débats avec Mill, d'établir un équilibre entre deux groupes d'arguments contradictoires, les siens et ceux de son glorieux prédécesseur. Il a essayé d'être aussi impartial que possible. En revanche, demeure l'impression tenace qu'il manque constamment, pour que l'impartialité soit parfaite, la réponse de Mill à Sidgwick sur le rejet, par ce dernier, de l'hédonisme « psychologique » du

premier. Nous sommes néanmoins sûr que Mill a laissé comme un testament de sa pensée dans ce livre qui ressemble à un manifeste, *Utilitarianism*.

1.6 III. Vers un équilibre des méthodes

Henry Sidgwick, dans sa volonté de concilier l'inconciliable, peut parfois appuyer sur tel ou tel aspect trop fortement, ce qui crée de la disymétrie dans son argumentation. Cependant, il parvient à rétablir un équilibre dans sa méthode dialectique, en mettant en place des associations et des oppositions. Et s'il s'oppose à Mill sur certains points, il s'associe à Kant sur d'autres que nous allons développer.

1.6.1 § 14. Importance heuristique d'un certain rapport à Kant

Nous pouvons avancer que Henry Sidgwick, par ces visées épistémologiques et éthiques, se rapproche souvent de Kant.

Alors, comment Henry Sidgwick arrive-t-il à se mouvoir dans ce cadre si particulier ? La thèse de son ouvrage est de pouvoir articuler, de façon cohérente, trois « méthodes » : l'hédonisme égoïste, l'intuitionnisme, et l'hédonisme universaliste (ou utilitarisme). Malgré sa protestation de ne pas vouloir constituer un système, nous sommes bien en face d'une forme systématique dont Sidgwick veut montrer la validité, par une argumentation très serrée et minutieuse.

Là où se loge la philosophie kantienne, c'est dans l'intuitionnisme. Mais, assez subtilement, Sidgwick se dérobe à démontrer en quel sens il comprend la philosophie kantienne comme un intuitionnisme, pour se concentrer sur la construction de *son* intuitionnisme à partir de certains aspects de la philosophie kantienne. Il faut, en effet, bien saisir que Sidgwick n'a pas l'intention d'être le chantre du kantisme, et que sa lecture de Kant, bien que profonde et originale, reste parcellaire.

Nous pouvons rappeler que l'intuitionnisme est un courant philosophique majeur dans la philosophie britannique. William Whewell, Ralph Cudworth, Samuel Clarke, Richard Price, auxquels on peut rajouter Lord Shaftesbury et Francis Hutcheson : tous assimilent « avec plus

ou moins de nuances, la conscience morale à une sorte de raison intuitive, capable de saisir et de connaître les réalités morales » (M. Canto-Sperber, 1994, p. 13). Car, « les êtres humains possèdent une faculté, définie comme une conscience morale, qui les rend capables de discerner directement ce qui est moralement bien ou mal. Telle est l'idée fondamentale à laquelle souscrivent les tenants de l'intuitionnisme moral, même s'ils s'opposent radicalement entre eux selon la nature de la faculté à laquelle ils identifient cette conscience morale » (M. Canto-Sperber, 1994, p. 12).

« Ainsi non seulement les lois morales, y compris leurs principes, se distinguent essentiellement, dans toute connaissance pratique, de tout ce qui renferme quelque chose d'empirique, mais encore toute philosophie morale repose entièrement sur sa partie pure, et, appliquée à l'homme, elle ne fait pas le moindre emprunt à la connaissance de ce qu'il est (Anthropologie), mais elle lui donne, au contraire, en tant qu'il est un être raisonnable, des lois *a priori* » (E. Kant, 1785 [2015], p. 71-72). L'*a priori* kantien sert donc d'armature épistémologique au système sidgwickien. Pour Sidgwick *a priori* et *intuition* sont, semble-t-il, des termes équivalents⁵⁴. « C'est un système comme celui-ci qui semble être généralement voulu quand la moralité intuitive ou *a priori* est mentionnée, et qui nous occupera principalement au Livre III » (MOE, I, VIII, § 3 ; ME, p. 128). Dès lors, Sidgwick rejoint Kant et l'assimile en s'accordant sur le fait que l'éthique, pour être valide et opératoire, ne doit pas dépendre de conditions empiriques. D'où sa manière de s'opposer à Mill, en justifiant son point de vue par les analyses qu'il accepte de son grand prédécesseur germanique. En effet, Sidgwick a besoin, en plus de ses arguments propres, d'une autorité dans le monde intellectuel qui puisse consolider sa théorie. Qu'il se dirige vers Kant est original pour un penseur britannique de son époque, bien que Sidgwick intègre aussi l'idéalisme anglais de Coleridge⁵⁵ à Bradley.

⁵⁴ « Selon la doctrine intuitionniste, les principes de la morale sont évidents *a priori*, ils n'ont besoin de rien pour commander l'assentiment si ce n'est que la signification des termes employés soit comprise » (J. S. Mill, 1861b [2013], p. 23).

⁵⁵ Celui-ci étant reconnu généralement comme l'introducteur de la philosophie kantienne en Angleterre. « Le chemin que s'était frayé l'éthique kantienne vers la Grande-Bretagne a été rude, tortueux, ambigu, fait de malentendu de sorte. Il a été semé de bien d'embûches et fut excessivement long. [...] Pionnier de l'étude de la pensée allemande de son temps, plus particulièrement de celle de Kant dont il s'est fait l'apôtre, la réception faite par Coleridge du philosophe de Königsberg est aussi riche en éloges – de façon surprenante parfois en critiques – que pauvre en analyse » (L. K. Sosoe, 2017, p. 255-256).

Cela révèle aussi une idée sous-jacente dans les *Méthodes* : Sidgwick est opposé à Mill, et Mill est opposé à Kant⁵⁶, donc Sidgwick est tourné vers Kant. Toutefois, malgré l'aspect contraignant de ce syllogisme, Sidgwick ne fait jouer l'opposition entre Kant et Mill que jusqu'à un certain point.

Il ne suit pas Emmanuel Kant sur le chemin du Juste et du Bien, et il expose longuement ses arguments à ce sujet dans le chapitre 1 du Livre III intitulé « Intuitionnisme ». « Car si nous nous demandons si nous croyons qu'une personne semblable dans des circonstances semblables doit exécuter l'action considérée attentivement, la question dissipe souvent la fausse apparence de la rectitude que notre forte inclination a fournie pour cela. Nous voyons que nous ne devrions pas penser cela bon pour quelqu'un d'autre, et par conséquent cela ne peut pas être bon pour nous. En effet, ce test de la rectitude de nos volitions est aussi généralement effectif, que Kant semble avoir considéré que toutes les règles particulières du devoir peuvent être déduites de l'unique règle fondamentale "Agis comme si la maxime de ton action deviendrait par ta volonté une loi universelle de la nature"⁵⁷. Mais ceci me paraît une erreur analogue à ce qui est supposé être la logique formelle soutenant un critère complet de la vérité » (MOE, III, I, § 3 ; ME, p.

⁵⁶ « (...) je ne peux m'empêcher de renvoyer en guise d'illustration, à un traité systématique de l'un des plus illustres d'entre eux, la *Métaphysique des mœurs* de Kant. Cet auteur remarquable, dont le système de pensée restera longtemps l'un des événements marquants de l'histoire de la spéculation philosophique, pose effectivement, dans le traité en question, un principe premier universel qui s'énonce de la manière suivante : "Agis de telle sorte que la maxime de ton action puisse être adoptée comme une loi par tous les êtres rationnels". Mais quand il commence à déduire de ce précepte l'un quelconque des devoirs réels de la moralité, il échoue, de manière presque grotesque, à montrer qu'il puisse exister la moindre contradiction ou impossibilité logique (pour ne pas dire physique) à ce que tous les êtres rationnels adoptent des règles de conduite le plus outrageusement immorales » (J. S. Mill, p. 1861b [2013], p. 25-26).

⁵⁷ [Voir les *Fondements de la métaphysique des mœurs* (p. 269-273, Hartenstein ; trad. d'Abbott [1879] p. 54-61). Note de Sidgwick]. Kant dit ici premièrement que « l'impératif catégorique est donc unique, c'est celui-ci : *Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle*. Or, si de cet unique impératif tous les impératifs du devoir peuvent être dérivés comme de leur principe... nous pourrions au moins montrer ce que nous comprenons par [devoir] et ce que cette notion veut dire ». Il démontre ensuite l'application du principe en quatre cas, sélectionnés comme représentatifs des « nombreux devoirs réels » ; et il continue : « si maintenant nous faisons attention à nous-mêmes dans tous les cas où nous violons un devoir, nous trouverons que nous ne voulons pas en fait que notre maxime devienne une loi universelle, car cela nous est impossible »... : ensuite, résumant la conclusion de cette partie de son argument, il dit, « nous avons montré clairement et définitivement pour chaque application pratique la teneur de l'impératif catégorique que doit contenir le principe de tous les devoirs, s'il existe une telle chose du tout ». [Nous nous sommes basés sur la traduction de V. Delbos, revue par Alexis Philonenko, 2015, en l'adaptant au texte anglais fourni par H. Sidgwick. NdT]. Comme le souligne avec pertinence O. Höffe, « l'impératif catégorique permet à Kant d'ériger un critère suprême de jugement pour la moralité, et moyennant reformulation adéquate, un critère suprême pour toute la morale. Il convient de ne pas perdre de vue, à propos de sa fonction de critère, que ce que l'impératif catégorique propose n'est pas moralement neutre. Il n'indique pas impartialement en quoi consistent les obligations morales en laissant généreusement l'agent libre de choisir s'il veut ou non accepter de telles obligations. [...] C'est pourquoi la formulation de l'impératif catégorique commence par un "agis" inconditionnel. Ce n'est qu'en second lieu que l'impératif catégorique nous dit en quoi consiste l'acte moral, à savoir en maximes universalisables » (O. Höffe, 1993, p. 75-76).

219). Si Kant se penche davantage vers le Juste et la priorité du devoir sur l'intérêt⁵⁸, Sidgwick entend garder solidement le lien qui unit ces deux notions fondamentales, *right* et *good*, dans un équilibre parfois instable, mais toujours conduit avec rigueur et clarté.

1.6.2 § 15. *Right/Good* : une association paradigmatique

« C'est dans un chapitre souvent négligé (I.9) de *The Methods of Ethics* que Henry Sidgwick, le plus grand philosophe moral de la seconde moitié du XIX^e siècle, nous livre quelques-unes des réflexions les plus pénétrantes sur les fondements de l'éthique. La nature de la valeur morale prend deux formes différentes, dit-il, selon que l'on considère la notion de juste (*right*) ou la notion de bien (*good*) comme fondamentale » (C. Larmore, 1993, p. 45). On peut observer un jeu très subtil de la part de Sidgwick pour considérer, à la fois mais pas forcément au même moment, comme fondamentales les notions de *right* et de *good*, si bien qu'il est souvent difficile de s'y retrouver. Mais, si Sidgwick veut être un intuitionniste pluraliste et utilitariste, il est presque forcé d'emprunter des chemins (trop) sinueux, ce qui peut rebuter des potentiels traducteurs. D'ailleurs, la traduction du mot « right » recèle de nombreux subtilités, qui sont autant de pièges qui attendent le traducteur prêt à commettre un contre-sens.

'Good, on my view,' Sidgwick says elsewhere, 'is what it is reasonable to seek to keep, or aim at getting ; and Evil is what it is reasonable to seek to get rid of and avoid'. The notion of what it is reasonable to seek, or to aim at getting, helps to bring out the connection between the concept of 'good' and the concept of 'right' or 'what it is reasonable to do'. Judgements of right, we have seen, involve a definite precept to perform acts judged right, and imply that we have the ability to do them. Judgements of good, being comparative, do not entail a definite dictate, and imply nothing about our abilities. Sidgwick does not indicate that there are any other significant differences between the meanings of 'right' and 'good'. We need therefore only say that the right act is, on his view, the best act which it is possible for the agent to do, to make clear the way in which the same basic notion is involved in both concepts (J. B. Schneewind, 1977 [1986], p. 225).

On peut le constater par ces analyses, Sidgwick tente un grand écart entre *right* et *good*, à la limite du faisable du point de vue heuristique. Il n'est cependant pas isolé dans cette

⁵⁸ « Au début de la *Grundlegung*, Kant soutient que la seule chose qui soit inconditionnellement bonne est la bonne volonté, c'est-à-dire la disposition qui nous pousse à agir en accord avec le principe moral. Cette thèse revient à placer le juste au-dessus du bien, bien que Kant ne le dise pas explicitement à ce moment-là. Elle signifie que rien n'est moralement bien qui ne soit en accord avec le principe du juste, qui exprime ce que l'on doit faire » (C. Larmore, 1993, p. 52-53).

démarche. « On ne peut manquer d'être frappé en outre de l'importance exceptionnelle que les philosophes anglais contemporains ont attaché à la solution du problème posé par l'existence de ces deux couples de termes⁵⁹. Il est évident qu'il existe entre eux une relation telle que l'un implique l'autre, sans qu'il soit possible de conférer à l'un priorité sur l'autre » (P. Dubois, 1967, p. 116). Même si des auteurs « continentaux » comme Kant, et bien plus antérieurs, comme Platon et Aristote, ont eut tendance à accorder une priorité, Sidgwick, dans le sillage philosophique anglo-saxon auquel il appartient, et aussi parce qu'il cherche un équilibre, une conciliation, une résolution et un dépassement des contradictions dans une dialectique, ne sépare pas *right* de *good*. « Dès lors, les conclusions qui se présentent naturellement à l'esprit sont de toute évidence les suivantes. 1. On ne peut définir "good" indépendamment de "right" ; 2. On ne peut réduire l'un à l'autre ; 3. Les deux termes sont interdépendants et toutefois il existe entre eux une distinction. En dernière analyse, résoudre le problème qu'ils soulèvent revient, semble-t-il, à déterminer la nature de cette distinction » (P. Dubois, 1967, p. 116). Le danger est de faire un saut trop rapide de l'un à l'autre, et de les confondre dans une universalité des principes éthiques. Les distinguer sans les séparer, les unir sans les confondre, les associer sans les faire disparaître. Là où Sidgwick se montre habile « associateur », c'est qu'il perçoit l'association de *right* et de *good* comme paradigmatique. Ce ne sont pas simplement des « universaux », pour utiliser le langage de la scolastique, caractérisé par la convertibilité de l'un en l'autre à travers les lois de la logique et de la métaphysique. Il y a ainsi une dimension normative, et pas simplement descriptive et affirmative, dans l'association des deux termes. Et que ce soit l'un ou l'autre, c'est toujours en vue d'une fin qu'ils sont saisis rationnellement. Concilier *right* et *good* dans un même système revient, par conséquent, à déterminer la place qu'occupe la dualité intrinsèque à « l'harmonie des intérêts », d'un côté les intérêts privés comme ceux de l'égoïste rationnel, de l'autre les intérêts publics comme le bonheur général de l'humanité. Le personnel n'est finalement jamais loin de l'universel, et, de façon très caractéristique, Sidgwick rebaptise l'utilitarisme par « hédonisme *universaliste* ». L'équilibre des méthodes est certes fragile. Le fléau de la balance risque à tout moment de pencher d'un côté ou de l'autre, et Sidgwick est toujours menacé de mettre un poids du mauvais côté de la balance. Mais c'est le risque à prendre, et Sidgwick l'a pris courageusement, même s'il savait que ses critiques allaient toujours le contraindre à pencher d'un côté, par exemple Mill, ou de l'autre, par exemple Kant.

⁵⁹ *Good et bad, right et wrong.*

Chez Henri Sidgwick, tout est lié, relié, pris-ensemble, syn-thétisé, les niveaux explicatifs se répondant les uns les autres, les facettes de l'œuvre étant multiples. Celles-ci, au lieu d'être superposées de façon artificielle, s'inscrivent dans un pluralisme socio-économique et une méthodologie plurielle.

Et, comme le rappelle J. B. Schneewind, « the reader of the *Methods* has therefore two tasks. He needs, of course, to understand the argument of the book in its own right, not simply as a contribution toward the solution of problems in which we are interested at present. And to appreciate the achievement of the work, as well as to put himself in the best position to criticize it, he needs to see it its historical setting. In each of the tasks the reader of Sidgwick faces a difficulty » (J. B. Schneewind, 1977 [1986], p. 1). En réalité, le lecteur des *Méthodes* a encore d'autres tâches qui l'attendent, tellement les couches conceptuelles, associées aux couches rédactionnelles, engendrent des niveaux de lecture et d'interprétation divers et complexes.

Il y a néanmoins un pivot stable dans cette masse de concepts : le « point de vue de l'univers ». Ce point de vue s'exprime dans l'universalité de l'hédonisme conçu par Sidgwick. Domine ainsi une intelligibilité fortement englobante dans sa théorie. L'universalité peut aussi servir de miroir au pluralisme complexe développé par Sidgwick, et aussi par Rawls (cf. notre chapitre 3). Il s'agit, comme Sidgwick tente de nous l'apprendre dans sa « Dialectical Method », de nous libérer des limites et des particularités de notre esprit, afin d'accéder, par la réflexion philosophique, à une vue globale et synthétique de la réalité.

D'autre part, comme le note Monique Canto-Sperber, « on voit que la pensée morale de Sidgwick, influencée par certains aspects de la tradition intuitionniste, doit aussi beaucoup à la philosophie kantienne. Elle en reprend le critère d'universalisation et l'idée selon laquelle les "intuitions de la raison" sont, de façon essentielle, non particulières » (M. Canto-Sperber, 1994, p. 36). Pour reprendre une expression de W. K. Frankena, Sidgwick serait « a pluralistic deontological intuitionist » (W. K. Frankena, 1992 [2002], p. 179). Mais, contrairement à Clarke auquel Frankena applique cette expression, Sidgwick demeure utilitariste (ce détail peut paraître anodin, néanmoins l'utilitarisme défendu par Sidgwick est à la base de toutes les difficultés qu'il rencontre dans sa démarche). En tout cas, en tant qu'intuitionniste pluraliste, Sidgwick ne peut pas ne pas élargir son éthique à de multiples points de vue, lesquels se

concentrent dans le point de vue de l'univers. C'est une manière de s'inscrire résolument dans la tentative de concilier l'inconciliable. L'universel contient toutes les différences, et la complexité qui en résulte ramène à elle le jeu des contradictoires que l'esprit humain, par son intelligence et sa capacité à synthétiser, est capable d'agencer dans un tout harmonieux.

« Pour Sidgwick, le point de vue moral ne peut être le point de vue de l'individu, c'est nécessairement, comme le dit Kant, le point de vue de l'universel (...) » (C. Audard (dir.), 1999b, p. 161). A cet égard, nous nous trouvons aussi bien chez Sidgwick que chez Kant, en face d'un « newtonisme moral ». C'est un des meilleurs critiques de l'utilitarisme, Elie Halévy, qui développe cet aspect. « Ce qu'on appellera utilitarisme, le radicalisme philosophique, peut se définir tout entier un newtonianisme, ou, si l'on veut, un essai de newtonianisme appliqué aux choses de la politique et de la morale. Dans le newtonianisme moral deux principes tiennent la place du principe de l'attraction universelle. Ce sont le principe de l'association et le principe de l'utilité » (E. Halévy, 1995a, p. 14). Tout autant que les lois de la gravitation, les lois morales ont une portée universelle, et c'est d'ailleurs une des qualités que l'on reconnaît généralement à l'utilitarisme qui est tout autre chose qu'une forme larvée d'égoïsme⁶⁰.

⁶⁰ Au sujet des rapports entre économie et éthique quand vient la question de l'égoïsme, Henry Sidgwick fait une remarque intéressante, dans l'un de ses articles (« The Scope and Method of Economic Science », 1885) : « Hence, when the most recent German school of economists — variously known as the 'historical', 'ethical', or 'social' school — claims to have moralised political economy by throwing over the assumption of egoism, which they regard as characteristic of 'Smithianism', they usually appear to the English economist to confound what is with what ought to be. The assumption that egoism ought to be universal — that the universal prevalence of self-interest leads necessarily to be the best possible economic order — has never been made by leading English writers ; and it is an assumption with which they generally conceive themselves in no way concerned — in that part, at least, of the science with deals with distribution. It is the actual prevalence of self-interest in ordinary exchanges of products and services which constitutes their fundamental assumption » (H. Sidgwick, 1904, p. 182-183). Nous constatons que les philosophes et économistes anglais se font une idée de l'égoïsme qui n'entre pas forcément dans le cadre du bien et du mal et qui, pourtant, fait l'objet de longues analyses pour intégrer l'égoïsme « économique » dans une perspective hédoniste et éthique.

CONCLUSION

La grande force de Henry Sidgwick est qu'il ne s'arrête pas à une seule méthode. Dans une sorte de dialectique tripartite, un « canon à trois voix », il agence, selon une géométrie morale, les méthodes capables de lui assurer les fondations de son éthique. D'où la grande complexité de la forme systématique qu'il assigne à ses recherches. Il ne sépare pas ces trois méthodes, et, il ne les confond pas non plus. Chacune a son rôle à jouer.

La méthode intuitionniste encadre son rejet de l'hédonisme psychologique de Mill, et son intégration de la philosophie kantienne, laquelle est étroitement associée au point de vue de l'univers qui sert de « pivot » à la dialectique de Sidgwick.

Il n'est pas toujours facile de démêler les fils qui se tissent autour de cette trajectoire non rectiligne. Nous avons cherché à reprendre notre analyse lexicale du premier chapitre, à travers l'analyse de *pleasure/pain* et *right/good*, afin de rester au-dedans de l'œuvre, comme dans les profondeurs d'un océan. Cela nous a permis de mieux comprendre les idées de Sidgwick qui s'expriment dans ses rapports avec Mill, Kant, et la tradition philosophique britannique, dont, bien sûr, la tradition intuitionniste, menée par différents penseurs importants auxquels Sidgwick restera attachés toute sa vie.

Chapitre 3

Un pluralisme complexe

Sidgwick et Rawls

INTRODUCTION

« Pour fixer nos idées, revenons quelque cent ans en arrière, à l'époque d'Henry Sidgwick dont *The Methods of Ethics* (1874) est, selon moi, une œuvre exceptionnelle dans la théorie morale moderne » (J. Rawls, 2000 [1993], p. 128). Le philosophe américain qui a écrit ces lignes souvent ne tarit pas d'éloges à propos de Sidgwick, à tel point d'ailleurs que l'on doit à Rawls la redécouverte de l'œuvre du philosophe de Cambridge.

Si John Rawls a lu très attentivement Sidgwick, c'est à la fois en raison de son admiration devant une œuvre « exceptionnelle », mais aussi à cause du contenu que Rawls y trouve, et qui l'inspirera profondément pour la composition de *Théorie de la justice*⁶¹.

Nous nous efforcerons de rester dans les limites des *Méthodes de l'éthique* et de *Théorie de la justice*. Mais il nous arrivera de faire quelques sauts dans d'autres œuvres, sans jamais nous éloigner de ces deux livres majeurs qui se font face. Cela nous donnera un appui sûr pour aborder le « pluralisme complexe » que nous définirons et qui renforcera notre fil rouge sur la conciliation de l'inconciliable. Celle-ci, Rawls a aussi, à sa manière et dans le contexte culturel qui est le sien, essayé de la mettre en place et d'y trouver des éléments pertinents pour sa théorie. Cependant, les éthiques sacrificielles de Rawls et Sidgwick mettent au jour le profond fossé qui sépare les deux penseurs. Et, après avoir longuement analysé les causes et les conséquences de ce fossé, de cette distance, nous nous interrogerons sur les limites du pluralisme complexe⁶².

⁶¹ Habituellement abrégé *TJ*.

⁶² Complexe au sens d'« ensemble d'éléments divers, le plus souvent abstraits, qui, par suite de leur interdépendance, constituent un tout plus ou moins cohérent » (page consultée le 18.07.202 sur le site : <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=2005453365>; - le trésor de la langue française informatisé).

1.7 I. John Rawls et Henry Sidgwick dans le champ de l'économie politique⁶³

Le titre que nous donnons à cette section est assez large, mais il ouvre néanmoins la perspective de notre étude, jusqu'ici axée sur des considérations éthiques, à la dimension économique, telle qu'elle se présente aux deux philosophes historiquement et intellectuellement.

1.7.1 § 17. La redécouverte de H. Sidgwick : entre admiration et critique

Nous avons mis en Annexe I la liste des occurrences de H. Sidgwick dans *TJ* (cf. l'Index extrêmement fourni à la fin du livre de J. Rawls). Il y a les occurrences présentes dans le corps du texte, et dans les notes de bas de page. Nous avons seulement omis les cas où Rawls mentionne seulement les titres d'ouvrages.

⁶³ « Vue comme une science, l'économie politique étudie les lois de la production, de l'accumulation et de la distribution des richesses, considérées sous le rapport de l'esprit humain ; on retrouve là une variante de la définition des classiques. Vue comme art, l'économie politique peut se définir de deux manières : *restrictivement*, comme l'art de réaliser au mieux la production et l'accumulation de la richesse, ou *globalement* comme l'art de réaliser au mieux le bonheur humain par un arrangement convenable de la production, de l'accumulation et de la distribution de la richesse » (P. Mongin, 2018, p. 156). « There is some dispute as to which is the most fundamental conception of Political Economy. Some Writers hold that it is Value ; while the received view in England is that it is Wealth. In some respects this latter notion, as being more concrete and complex, is better adapted to illustrate both the difficulties and the instructiveness of the process of Definition » (H. Sidgwick, 1879 [1997], p. 311). « Plus préoccupante est l'incapacité foncière de la philosophie de notre pays à se saisir de l'économie comme réalité sociale et discipline de pensée. Cet ostracisme, ce mépris trouvent probablement leur origine dans un système d'équations implicites, tenues pour vérités premières : l'économie, dans un premier sens du mot, c'est la part triviale de la condition humaine ; dans le second, ce n'est pas une pensée, c'est un calcul — *pace* Hobbes, — et qui plus est, un calcul sordide qui confond la Raison avec la logique des intérêts égoïstes. [...] Or, il y a des affinités électives entre l'utilitarisme et l'économie politique » (J-P. Dupuy, 1995, p. 333). « Peut-être se rend-on mal compte aujourd'hui qu'aux environs de l'an 1800, c'est la France, et non l'Angleterre, qui possède une école d'économistes : c'est en France que se constitue l'économie politique, entendue comme la science des lois de la distribution des richesses » (E. Halévy, 1995b, p. 147). « It has been already observed, in the introductory portion of this work, that the "principles of Political Economy" are still most commonly understood, even in England, and in spite of many protests to the contrary, to be *practical* principles — rules of conduct public or private. This being so, it seems to me that confusion of thought on the subject is likely to be most effectually prevented, not by confining the Theory of Political Economy to economic *science* in the strictest science — the study, whether by a positive or a hypothetical treatment, of the actually existing production and distribution of valuable commodities — but by marking and maintaining as clearly as possible the distinction between the points of view of the Science and the Art respectively, and the methods of reasoning appropriate to each » (H. Sidgwick, 1897 [2011], p. 395). Cette dernière réflexion, tirée des *Principles of Political Economy* de Sidgwick, illustre les nombreux débats nés autour de la définition de l'économie, ce que corroborent les quatre citations qui précèdent. Observons que l'art et la science sont deux pôles en tension, et c'est au sein de cette tension que Rawls et Sidgwick situeront leur attitude face à l'économie politique.

Nous sommes en mesure, à partir de là, de faire quatre remarques :

- 1. Manifestement, Rawls a une excellente connaissance de l'œuvre sidgwickienne, et il ne se contente pas de citer des passages du livre d'Henry Sidgwick, *The Methods of Ethics*. Il argumente parfois longuement sur les conceptions de son confrère.
- 2. Contrairement à ce qu'on présupposerait spontanément, les remarques de Rawls sur Sidgwick ne sont pas uniquement localisées au début de *Théorie de la justice*, où Rawls explique en détail les raisons pour lesquelles il combat l'utilitarisme classique. Le nom de Sidgwick se retrouve dans les trois grandes parties de *Théorie de la justice* (1. Théorie, 2. Institutions, 3. Fins).
- 3. Aussi, il saute aux yeux que Rawls considère son prédécesseur anglais avec beaucoup d'intérêt, de curiosité, et certaines de ses remarques sont plutôt positives, ce qui se confirme en lisant l'avant-propos du philosophe américain dans la 7^{ème} édition de *The Methods of Ethics*, paru en 1981 chez Hackett Publishing Company.
- 4. En même temps, les relations Rawls-Sidgwick sont ambiguës. Il y a ainsi un rapport de connivence et de méfiance de telle sorte qu'on ne sait pas sur quel axe il se situe exactement, quand il aborde l'œuvre de son aîné.

D'autre part, « pour Henry Sidgwick, comme pour John Rawls qui en est de ce point de vue méthodologique le fidèle successeur, aucune philosophie morale n'aurait d'intérêt si elle ne donnait la réponse, à la suite d'une critique des théories et des croyances morales les plus répandues, à la question de la validité et de l'objectivité de nos jugements moraux. Elle ne saurait se contenter de dire que les critères y sont affaire de préférences subjectives » (C. Audard, 1988, p. 161). Ce propos situe avec pertinence les similitudes entre les deux philosophes. C. Audard rappelle aussi qu'en France, l'éthique a été souvent considérée « comme le champ de bataille des passions et des intérêts aussi bien individuels que sociaux d'où toute notion d'objectivité et de vérité serait exclue » (C. Audard, 1988, p. 161). Pour revenir à John Rawls, nous pouvons quand même nous poser la question de savoir jusqu'à quel stade va sa fidélité à l'égard de Sidgwick. Un siècle quasiment sépare la première édition de *The Methods of Ethics* (1874) et *A Theory of Justice* (1971). Entre les deux, une quantité astronomique de recherches en philosophie morale, science politique, économie, sociologie, et, aussi, deux guerres mondiales qui ont radicalement changé la face du monde moderne, si bien que le milieu où vit Sidgwick a peu de rapports avec celui de Rawls. Il ne faut pas oublier que, dans l'Angleterre de la reine Victoria, un enfant travaillait douze heures par jour, et quand un

certain Dickens, avec d'autres philanthropes anglais de l'époque, s'est battu pour réduire le temps de travail de l'enfant à dix heures par jour, c'est tout juste si on ne lui reprochait pas d'introduire la paresse chez ces jeunes travailleurs !

Otfried Höffe décrit très bien l'écart épistémologique entre les deux penseurs : « *A Theory of Justice* de John Rawls se situe dans cette tradition d'une relativisation de l'utilitarisme dans une perspective de justice. Mais, tandis que Sidgwick la développe intuitivement, Rawls en propose une élaboration systématique. Ce faisant, Rawls se sert des moyens d'argumentation les plus modernes, tels que la théorie du jeu et de la décision ; ce qui lui vaut une reconnaissance multidisciplinaire. Par ailleurs, Rawls dépasse Sidgwick du fait qu'il ne comprend pas la justice seulement comme un correctif de l'utilitarisme, mais en fait la contre-position directe. Dans la controverse anglo-américaine, la théorie de la justice de Rawls a la signification d'un changement de paradigme, qui chez Rawls se place sous le signe de Kant » (O. Höffe, 1988, p. 55-56).

Indéniablement, Rawls se sent familier de la pensée sidgwickienne, comme nous l'avons montré dans notre précédent paragraphe, avec les renvois à Sidgwick dans *Théorie de la justice*. Selon nous, Rawls se sépare vraiment de Sidgwick à la fin de *Théorie de la justice*, quand celui-là aborde la question de l'hédonisme. L'égoïsme est une des racines de l'hédonisme, compris comme la mise en perspective de l'autonomie morale du sujet. Cela suppose que le sujet se comporte rationnellement en toutes circonstances.

L'intuitionnisme chez Sidgwick n'est, en tout état de cause, pas la seule notion importante qu'il rattache, comme la moralité du sens commun si importante pour lui, dans les mailles de son formalisme éthique. Rawls le souligne : « Il tient pour acquis que la réflexion philosophique doit conduire à des révisions de nos jugements bien pesés et, quoiqu'il y ait des éléments d'intuitionnisme épistémologique dans sa doctrine, il ne leur donne pas beaucoup de poids s'ils ne sont pas appuyés par des considérations systématiques »⁶⁴. Et Rawls précise son propos, quelques pages avant, par cette remarque : « l'utilitarisme classique, lui, essaie, bien entendu, d'éviter tout recours à l'intuition. C'est une conception basée sur un seul principe, avec un seul critère ultime ; c'est par référence au principe d'utilité que s'établit, en théorie en

⁶⁴ *TJ*, p. 83, note 6 de l'introduction.

tout cas, l'ajustement des pondérations »⁶⁵. La tentative audacieuse d'Henry Sidgwick est de démontrer philosophiquement, par le recours à la raison et l'observation empirique des faits, que le principe utilitariste est le seul qui puisse assumer le rôle d'ajuster les pondérations⁶⁶, mais aussi qu'une intuition fondamentale doit être en mesure d'assoir ce rôle sur une axiomatique du principe d'utilité. *De facto*, ces différents aspects colorent d'une manière toute particulière et toute personnelle l'hédonisme sidgwickien.

Selon John Rawls, ce qui compte pour l'hédoniste, « c'est que le maximum de plaisir fournisse une idée claire du bien. Nous connaissons, selon lui, la seule chose dont la recherche donne une forme rationnelle à notre vie. C'est largement pour ces raisons que Sidgwick pense que le plaisir doit être la seule fin rationnelle qui guide la délibération »⁶⁷. Et là Rawls n'est plus du tout un fidèle successeur de Sidgwick. Il refuse catégoriquement l'argumentation du philosophe anglais. Quelques pages avant d'arriver à la fin de son livre, Rawls enfonce le clou. Pour lui, « il apparaît évident que l'hédonisme ne définit pas de fin dominante raisonnable »⁶⁸. Dès que le plaisir est conçu, il n'est plus plausible qu'il faille le prendre comme le seul but rationnel, et Rawls d'ajouter immédiatement : « Préférer par-dessus tout une certaine propriété du sentiment ou de la sensation est sûrement aussi déséquilibré et inhumain que le désir excessif de maximiser son pouvoir sur les autres ou sa richesse matérielle »⁶⁹. Le constructivisme rawlsien est doté d'une exigence rationnelle, valable jusqu'à une certaine limite que Sidgwick a franchie. Le penseur américain refuse d'aller aussi loin que son illustre prédécesseur, car l'hédonisme utilitariste des uns peut faire le malheur des autres, sous couvert d'altruisme, ce qui constitue une aporie majeure.

Nous élargissons désormais notre point de vue, en orientant nos réflexions au champ de l'économie politique, malgré les divergences d'opinions quant à la définition de l'économie (cf. notre note 63, p. 69), dans lequel viennent œuvrer, chacun à leur façon, Henry Sidgwick et John Rawls, sachant que « in spite of all these achievements, Rawls insists on numerous limitations in Sidgwick's doctrine », mais que « this show how, in spite of deep disagreements, Sidgwick remains an important and stimulating interlocutor for Rawls » (C. Audard, 2015, p. 774-775, pour les deux réf.).

⁶⁵ *TJ*, p. 67, note 5 de l'introduction.

⁶⁶ *TJ*, p. 67, note 5.

⁶⁷ *TJ*, p. 598, note 14.

⁶⁸ *TJ*, p. 598, note 15.

⁶⁹ *TJ*, p. 598-599, note 15.

1.7.2 § 18. Débats sur la dialectique du rationnel et du raisonnable

« Le Rationnel et le Raisonnable : Distinction proposée à partir de 1980 pour répondre aux critiques de Hart et pour amorcer le tournant “kantien”. Le Rationnel représente la recherche, pour chacun, de la satisfaction des intérêts et renvoie au bien. Le Raisonnable représente les contraintes des termes équitables de la coopération sociale et renvoie au Juste. “Le Raisonnable présuppose et conditionne le Rationnel” (1980) » (“Glossaire” établi par C. Audard, p. 364, in J. Rawls, 1993 [2000]). Les débats ont été âpres à ce sujet⁷⁰. Car, à travers, nous apercevons, depuis au moins Platon et Aristote, les nombreuses et épineuses questions sur le Bien et le Juste. Ici, il n’est pas nécessaire de refaire toute l’histoire de la philosophie. Bornons-nous à trois remarques utiles à notre commentaire.

Première remarque : Rawls a été plus ou moins fluctuant sur ce couple conceptuel. Le « second » Rawls y insiste davantage selon les modalités de son « constructivisme », inspiré par Kant. Du côté de son grand prédécesseur, il n’y a pas un « premier » Sidgwick et un « second ». Cela ne veut pas dire que celui-ci ne prend pas en compte les objections qu’on lui adresse. Mais, de manière générale, Sidgwick suivra toute sa vie la même pente et sa pensée est d’une étonnante cohérence jusqu’à sa mort. Entre *TJ*, *Justice et démocratie*, et *Libéralisme politique*, des variations brouillent le message lancé par Rawls. Comme s’il avait surestimé le Juste dans *TJ* et, par la suite, sous les critiques notamment de philosophes communautaristes, avait essayé de corriger le tir en incluant l’importance du Bien par l’activation du raisonnable dans son discours philosophique. Il y a, donc, du côté de Sidgwick plutôt homogénéité, et du côté de Rawls, plutôt hétérogénéité, sur cette démarche.

⁷⁰ Cf. *Choix rationnel et vie publique* d’Emmanuel Picavet : « Qu’est-ce que le “raisonnable” ? Tout incline à le définir d’abord comme ce qui satisfait une personne raisonnable, car il paraît difficile d’identifier le raisonnable indépendamment de toute caractérisation du point de vue approprié. Mais est “rationnel”, justement, ce qui s’impose de soi-même, sans contestation possible, à une personne raisonnable. Le “rationnel” serait ainsi ce qu’il y a de plus évident, de plus irrésistible au sein de ce qui est raisonnable. Le rationnel doit être adopté sans réticence, en vertu d’un accord immédiat avec la conscience d’un être raisonnable. [...] L’histoire récente de la pensée politique tend à détacher le “raisonnable” de toute idée de norme universelle transcendant les clivages culturels et la distance historique. L’évolution de la doctrine de John Rawls est à cet égard représentative. Le “sens commun” intemporel dont l’auteur cherchait à dévoiler les principes dans sa *Théorie de la justice* était présenté, dans cet ouvrage, comme le critérium d’une philosophie universelle de la justice. Il n’y avait pas lieu, alors, de distinguer radicalement le raisonnable du rationnel, l’un et l’autre désignant ce qui est conforme à la raison. Dans ses conférences de 1980, au contraire, J. Rawls semblait attribuer à son analyse de la coopération sociale équitable une valeur plus relative, accordée à une ambition “raisonnable” plutôt que “rationnelle”, et exprimant seulement des exigences accordées à une certaine tradition démocratique (qui n’est pas celle de tous les peuples) » (E. Picavet, 1996, p. 453-455).

Deuxième remarque : « la critique la plus célèbre de l'utilitarisme est celle présentée par John Rawls (...). A l'utilitarisme, il oppose une conception "déontologique", égale liberté, égalité des chances, équité à l'égard des plus désavantagés, doivent avoir la priorité sur toute autre considération de bien-être général » (C. Audard, 1999c, p. 191). Or, Sidgwick, même s'il émet des critiques, restera toujours utilitariste, certes sur une base intuitionniste, mais il ne reniera jamais l'école de pensée dans laquelle il a évolué. Du coup, cela impacte le couple rationnel-raisonnable. Sidgwick s'en empare comme d'un marqueur de sa conjugaison de l'hédonisme et de la rationalité. Rawls durcit nettement les termes. De fait, il a tendance à figer le débat, alors que Sidgwick conserve une certaine fluidité.

Troisième remarque : le rapport à Kant n'est pas le même chez l'un et l'autre. Rawls renforce son point de vue à partir de *Justice et démocratie* sur rationnel/raisonnable, car il est à un tournant « kantien » de sa pensée, là où il impose son « constructivisme ». Mais il faut avouer que Rawls a une perception nettement plus précise et globale que Sidgwick de la pensée de Kant. « Un des traits essentiels du constructivisme moral de Kant, c'est que les impératifs catégoriques spécifiques qui nous donnent le contenu des devoirs de justice et des devoirs de vertu sont définis par une procédure de construction (la procédure IC) dont la forme et la structure reflètent les deux facultés de notre raison pratique ainsi que notre statut de personnes morales libres et égales entre elles. Comme nous allons le voir, Kant considère cette conception de la personne en tant que tout à la fois raisonnable, rationnelle, libre et égale comme étant implicite dans notre conscience morale ordinaire. C'est le fait de la raison » (J. Rawls, 2000 [2008], p. 235). Sidgwick se positionne davantage en spectateur averti de la philosophie kantienne qu'en interlocuteur actif, comme le montre John Rawls. L'un est dans le public, l'autre sur la scène.

Enfin, Rawls met en avant la personne, alors que Sidgwick a une sensibilité nettement moins « personnaliste », ce que remarque en creux Rawls. « Un autre trait essentiel de la doctrine de Kant, c'est que sa conception relativement complexe de la personne joue un rôle central dans la définition du contenu de sa philosophie morale. En revanche, l'intuitionnisme rationnel peut se contenter d'une conception assez sommaire de la personne en tant que simple sujet de connaissance, et ce parce que le contenu des principes premiers nous est déjà donné. Par conséquent, les personnes ont seulement besoin d'être capables de connaître ces principes et d'être affectées par cette connaissance » (J. Rawls, 2000 [2008], p. 235). Cependant, si les

deux penseurs divergent sur ces points, ils s'accordent sur d'autres. C'est ce que nous allons aborder.

1.7.3 § 19. Combattre le monisme philosophique de l'utilitarisme classique

Nous pouvons avancer sans trop de crainte, à la suite de cette enquête, que John Rawls et Henry Sidgwick sont tous les deux des penseurs pluralistes⁷¹. « Comme je l'ai dit, le libéralisme politique prend pour acquis non seulement le pluralisme, mais également le fait du pluralisme raisonnable ; et de plus, il suppose que, parmi les nombreuses doctrines compréhensives raisonnables qui existent, certaines sont religieuses. Il définit donc en conséquence sa conception du raisonnable. [...] Etant donné ce fait de la culture démocratique qu'est le pluralisme raisonnable, le but du libéralisme politique est de découvrir les conditions de possibilité d'une base publique raisonnable de justification pour les questions politiques fondamentales » (J. Rawls, 1993 [2012], p. 6-7). Le couple heuristique rationnel/raisonnable évolue et progresse encore dans le dernier grand livre de John Rawls, *Libéralisme politique*. Mais son expression de « fait du pluralisme » aurait sans doute intéressé Henry Sidgwick.

Le monisme⁷² en lui-même n'est pas mauvais. Se dresse toutefois le risque de l'univocité de la pensée qui rejette tout ce qui n'entre pas dans les cadres d'une conception précise. Une pensée qui s'impose par rejet, au lieu de dialoguer et de faire jouer des opinions opposées. Ce serait comme un tribunal sans avocats ni débats contradictoires, et malheureusement ce genre de tribunal a existé dans l'histoire, donnant lieu aux tragédies que l'on connaît durant le XX^e siècle. Comme le remarque Lukas Sosoe, « Sidgwick fut notamment connu comme un penseur politique lu et recommandé jusque dans les années 1920 dans les facultés de sciences politiques pour avoir défendu contre les utilitaristes radicaux et les

⁷¹ « Pour beaucoup, le péché originel de l'utilitarisme est de faire l'impasse sur la pluralité humaine, en étendant au problème de la bonne société les principes du choix rationnel valables pour un individu unique. Rawls ne peut que reprendre cette critique à son compte, lui qui entend, comme d'ailleurs Nozick, prendre au sérieux le caractère pluriel et distinct des individus. La pluralité des personnes est le trait le plus essentiel qui caractérise le sujet moral, c'est le premier postulat de l'anthropologie philosophique qui sous-tend la *Théorie de la justice* » (J-P. Dupuy, 1992, p. 109-110).

⁷² « Tout système philosophique qui considère l'ensemble des choses comme réductible à l'unité : soit au point de vue de leur substance, soit au point de vue des lois (ou logiques, ou physiques), par lesquelles elles sont régies, soit enfin au point de vue moral` (LAL. 1960) » (page consultée le 18.07.2020 sur le site : [http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=2322975285](http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=2322975285;) ; d'après le trésor de la langue française informatisé).

socialistes le slogan “moins d’Etat”⁷³ — ce qui lui vaut de conserver une place dans l’histoire du libéralisme politique » (L. K. Sosoe, 2006a, p. 170). Alors que les tenants d’un monisme délétère emploieraient le slogan « plus d’Etat », Sidgwick va donner des impulsions instructives pour infléchir le libéralisme de son temps, « des infléchissements largement partagés par le pragmatisme américain, notamment par Dewey et surtout James, qui, grand lecteur et ami de Sidgwick, l’invita en 1899 à l’université de Harvard pour donner des cours de philosophie morale et politique. Sidgwick va d’ailleurs écrire un livre important, *The Elements of Politics* (1891) » (L. K. Sosoe, 2006a, p. 170). Sidgwick, tout comme Rawls, combat le monisme utilitariste qui fait du principe d’utilité l’unique critère de la moralité du sens commun. Le problème des monismes, quels qu’ils soient, est qu’ils finissent par instaurer une police de l’intellect⁷⁴. Si le philosophe de Cambridge part effectivement, en bon utilitariste, du principe d’utilité, il s’échappe de cette critériologie un peu trop étouffante à l’aide de sa tripartition des méthodes.

« La philosophie est pour Sidgwick, tout comme la science, affaire de connaissance. Mais alors que la science traite d’un ensemble d’éléments de connaissance reliés de manière systématique, la philosophie ne saurait évidemment embrasser toute la matière d’aucune science. Elle s’intéresse par contre aux notions les plus importantes, aux principes fondamentaux, à la méthode, aux conclusions principales de chaque science, en vue de les coordonner pour présenter une vision globale, harmonieuse et cohérente de toutes les données de connaissance » (E. Griffin-Collart, 1990, p. 34). La philosophie est pluralité. Elle dialogue sans se fermer complètement et définitivement sur l’impossible pensée unique qui contiendrait par un seul élan, une seule voix, l’essence de la vérité. « Aristote lui fournissait un modèle à suivre. A l’aide de comparaisons minutieuses, il avait en effet établi une “moralité du sens commun de la Grèce” parfaitement cohérente. Sidgwick se proposa de faire de même pour “la moralité du sens commun de l’Angleterre ici et maintenant”. Il ne prétend donc nullement dégager une morale universelle, ni légiférer sur ce que doit être la morale idéale » (E. Griffin-Collart, 1990, p. 34). Sa pensée est un prisme qui diffracte divers modes de la lumière intellectuelle. Cette pensée se conjugue constamment au pluriel.

⁷³ Cf. la thèse de doctorat d’Hortense Geninet, *La politique chez Henry Sidgwick* (2012), sous la direction de René Daval.

⁷⁴ Au Moyen Age, Abélard avait écrit un *Sic et Non* (Oui et Non), qui formule la capacité pour l’esprit humain de sortir des arguties monistes, par l’infléchissement d’un « pas de... sans », qui instaure la procédure dialectique du raisonnement, à même d’établir un jugement objectif sur la réalité. Abélard sera féroce combattue par l’Eglise catholique, notamment par la voix, très écoutée à l’époque, de Saint Bernard de Clairvaux.

Et comme l'écrit John Rawls, « intuitionism holds that in our judgments of social justice we must eventually reach a plurality of first principles in regard to which we can only say that it seems to us more correct to balance them this way rather than that » (J. Rawls, 1971a [1999], p. 34). Cette pluralité des principes premiers est le meilleur rempart contre le monisme utilitariste. Et « l'équilibre », consubstantiel à la pensée de Sidgwick, rejoint, et annonce même, l'équilibre spécifique à Rawls⁷⁵.

L. Sosoe fait, par ailleurs, cette remarque intéressante : « Par rapport à F. Nietzsche, l'entreprise de Sidgwick se comprend non pas comme une critique négative et démasquante de la morale, mais comme une critique épistémologique de différentes théories éthiques⁷⁶. Alors que la tentative nietzschéenne se présente essentiellement comme un jugement négatif destiné à découvrir les sources profondes de la moralité, à faire, en un mot, la "généalogie" de la morale pour mieux la discréditer, Sidgwick ne porte aucun jugement substantiel. Prenant les procédures par lesquelles chaque théorie morale parvient à établir un critère de la moralité, il les analyse, les pousse jusqu'au bout de leur logique pour mieux rendre raison de leur cohérence » (L. K. Sosoe, 1990, p. 75). Au lieu d'une *généalogie de la morale* se substitue une *méthode de l'éthique* qui se réfléchit dans une *éthique de la méthode*. Nous pouvons définir cette perspective duale comme « structure de justification » (cf. D. Phillips, 2011, p. 59). En effet, ontologie et épistémologie ne sont jamais séparées chez Sidgwick, en sorte que dialoguent en permanence une éthique et une méta-éthique, une structure et une super-structure. La rationalité a raison d'elle-même. Comme dans une partie d'échecs, où les règles donnent accès au jeu et permettent d'y jouer, et permettent aussi de justifier telle combinaison ou tel coup dans une position donnée, comme de damer le pion non pas en choisissant la Dame, mais le Fou, le Cavalier ou la Tour, ce qui est tout à fait possible. Personnellement, nous avons étudié un problème d'échecs pendant plusieurs mois sans trouver la solution. Nous bougions les pièces dans tous les sens, encore et encore, et la solution passait par la « promotion » d'un pion sur la rangée adverse. Et nous nous escrimions à la promouvoir en choisissant la Dame, ce qui est le choix habituel, cette pièce étant la plus forte et la plus mobile. Toute la difficulté du problème (les problémistes ont souvent de l'humour) consistait à promouvoir le pion avec une autre pièce.

⁷⁵ Rawls recommandait « la méthode qui tente d'atteindre ce qu'il appelle *l'équilibre réfléchi* entre la théorie et l'intuition » (B. Williams, 1985 [1990], p. 111).

⁷⁶ Et le philosophe anglais Bernard Williams remarque : « La pensée critique, elle-même utilitariste, peut parvenir à la conclusion de Sidgwick pour lequel on ne maximise pas l'utilité en pensant constamment comme un utilitariste » (B. Williams, 1985 [1990], p. 119).

Ici, il fallait choisir le Cavalier, et tout de suite le problème était résolu ! La justification de ce coup vient du dedans, des règles même du jeu. La justification est validée par une structure de justification qui fait corps avec elle, puisqu'il n'y a pas d'interférences externes qui s'opposeraient à cela, sauf en des cas très particuliers, comme les matchs Karpov-Kasparov où des considérations politiques venaient s'ajouter aux parties des deux joueurs.

Entre l'ontologie et l'épistémologie, il y a une logique inhérente très palpable chez Sidgwick. Et, pour reprendre l'argumentation de Moore, « toutes les éthiques, en effet, à l'exception de celles de Platon et de Sidgwick ont commis cette erreur qui consiste à définir le « bon » à partir d'une réalité *autre que lui-même*, qu'elle soit physique ou supra physique. [...] Si le bon est défini comme étant *autre chose que lui-même*, le plaisir ou ce qui est désiré, on tombe dans une position purement psychologique qui varie avec les définitions proposées, et on aboutit à ce résultat désastreux pour l'éthique qu'il n'y a plus d'objectivité des jugements moraux » (A. Caillé et al. (dir.), 2007, p. 308 ; nous soulignons). « So Reason⁷⁷ plays an essential part in ethical cognition » (C. D. Broad, 1944, p. 146). Et il est parfois fascinant d'observer des miroirs qui se réfléchissent à l'infini.

1.8 II. La réciprocité des consciences individuelles

L'expression « réciprocité des consciences » nous vient du philosophe et théologien d'obédience personaliste, Maurice Nédoncelle (1905-1976)⁷⁸. Nous y voyons là une expression qui colle bien à notre problématique, et qui s'ajuste aux systèmes respectifs de Rawls et Sidgwick.

1.8.1 § 20. Morphologie des éthiques sacrificielles propres à Rawls et Sidgwick

Dans cette partie, nous citerons souvent le nom de Jean-Pierre Dupuy, car c'est l'un des grands spécialistes des éthiques sacrificielles, en particulier rawlsienne. Nous laisserons cependant de côté l'apport de René Girard dans les arguments de Dupuy.

⁷⁷ « “On ne peut proposer aucune règle morale dont un homme ne demanderait pas la Raison”, disait Locke (...) » (B. Williams, 1985 [1990], p. 124).

⁷⁸ Il en fait même le titre d'un de ses livres : M. Nédoncelle, *La réciprocité des consciences*, Paris, Aubier-Montaigne, 1942.

« Il semblerait que, selon le point de vue commun du ‘bien’, il y ait des occasions dans lesquelles un sacrifice de l’individu de son propre bien en général, selon la conception la plus rationnelle qu’il puisse former, réaliserait apparemment le plus grand bien pour d’autres. Si, en effet, un tel sacrifice est toujours vraiment demandé, et si, le cas échéant, il est véritablement raisonnable pour l’individu de sacrifier son propre bien en général, figurent parmi les questions les plus profondes de l’éthique (...) » (MOE, I, IX, § 3 ; ME, p. 133, note 1). C’est dire si Sidgwick attache de l’importance à la notion de sacrifice. Elle forme le point névralgique du dualisme de la raison pratique⁷⁹, la relation entre l’intérêt et le devoir. Dans son autobiographie intellectuelle, Sidgwick s’explique ainsi : « Je percevais par conséquent que le choix moral d’un bonheur général ou le consentement à l’intérêt personnel ultime devint pratiquement nécessaire. Mais sur quel fondement ? » (MOE, p. xviii ; ME, p. 14). Sidgwick fournit un élément de réponse, dont l’élargissement à l’ensemble des *Méthodes de l’éthique* forme une justification du sacrifice de soi en vue du bonheur général. Voici cet élément : « Je mis de côté la phrase de Mill qu’un tel sacrifice fût “héroïque”⁸⁰ : ce n’était pas “bien” selon moi, à moins que je ne fusse disposé à y consentir. Je posais à côté de lui dans mon esprit le dilemme : — soit c’est pour mon propre bonheur, soit ce ne l’est pas. Si ce ne l’est pas, pourquoi [devrais-je m’y tenir ?]. Il n’était pas en usage de dire que si j’étais un héros moral, je devais avoir formé une habitude d’actions volontaires bénéfiques à d’autres qui demeureraient pleines de force, même, selon mon propre plaisir, à une autre échelle. Je savais que, de toute façon, je n’étais pas cette sorte de héros moral qui agit ainsi sans raison ; selon une habitude *aveugle*. Ni ne souhaitait même être cette sorte de héros : car il me semblait que cette sorte de héros, bien qu’admirable, n’était certainement pas un philosophe. Je devais *voir*, d’une façon ou d’une autre, en quoi il était juste pour moi de sacrifier mon bonheur pour le bien de l’ensemble dont je faisais partie » (MOE, p. xviii ; ME, p. 14). Et Sidgwick conclut par une phrase qui sonne comme une justification programmatique : « Ainsi, en dépit de ma première aversion envers l’éthique intuitionniste, venant de mon étude de Whewell, et en dépit de mon attitude de disciple de Mill, j’étais forcé de reconnaître le besoin d’une intuition éthique fondamentale » (MOE, p. xviii ;

⁷⁹ « Sidgwick, following Butler, thinks that the dictates of disinterested benevolence and enlightened self-interest coincide to a great extent. Nonetheless, the coincidence of the two methods is imperfect, and they justify actions in terms of different properties of those actions. The incompatibility of the two methods, each of which Sidgwick takes to be self-evident, is what produces the dualism of practical reason » (D. O. Brink, 1992 [2002], p. 202).

⁸⁰ « Ce que l’utilitarisme prescrit, c’est un véritable sacrifice – un sacrifice *absolu* du bonheur, disait John Stuart Mill –, un sacrifice de nature totalement désintéressée et qui exige que soit abandonné tout calcul égoïste chez le sujet moral qui se considère comme partie du tout, dont aucun intérêt particulier, pas même le sien, n’est préférable à celui de tout autre » (M. Terestchenko, 2005, p. 251)

ME, p. 14). Et, d'un point de vue historique, Stephen Darwall, auteur d'un excellent livre⁸¹, rappelle : « In holding that human agents have two independent and incommensurable sources of rational motivation, Hutcheson begins a tradition in British ethical thought that leads to Sidgwick's "dualism of practical reason"⁸². Sidgwick, of course, came to view the dualism as a problem. If it is just as rational to seek one's own greatest good as it is to seek the greatest good of all, what can possibly assure us that these equally rational ends do not conflict? What basis can we have for thinking that practical reasons are not in irresolvable conflict, and the moral agent hopelessly divided against himself? » (S. Darwall, 1995 [2003], p. 235). Et, selon William K. Frankena : « As for Shaftesbury – in what way, according to Sidgwick, is dualism "implicitly" present in his account of the obligation to virtue? Well, for Shaftesbury, not only are there genuinely altruistic feelings in human nature – Sidgwick says Shaftesbury was the first moralist to make this the cardinal point in his system – there is also in us a "reflective" or moral sense, not under the name of reason, that approves and disapproves of conduct and character on a non-egoistic basis and also moves us, at least to some extent, to act accordingly » (W. K. Frankena, 1992 [2002], p. 180).

Nous le voyons : d'une part, d'un point de vue historique, le dualisme de la raison pratique qui nous interpelle de façon radicale au sujet des conditions de possibilité d'une éthique sacrificielle. Ce dualisme a une longue histoire au sein de la philosophie britannique. Les uns, comme Shaftesbury, sont plutôt optimistes quant à la puissance ordinatrice du sens moral, capable de décider, d'approuver et de désapprouver, alors que les sentiments altruistes dans la nature humaine nous obligent à exercer des vertus. D'autres, au compte duquel nous pouvons mettre Sidgwick, sont nettement plus pessimistes. Parmi les « pessimistes », le plus grand, et certainement le plus génial, est Hobbes, suivi de près par Mandeville. Mais Sidgwick semble avoir été peu réceptif à ces deux penseurs. Indéniablement, Sidgwick met la barre très haut, tant du côté formel que du côté matériel.

⁸¹ *The British moralists and the internal 'ought' : 1640-1740* (Cambridge University Press).

⁸² Stephen Darwall signale en note (n°47) de la page 235 de son livre, que Sidgwick « cite lui-même Butler comme la source de son idée » (nous traduisons Darwall). Et voici la référence fournie : H. Sidgwick, *Outlines of the History of Ethics*, p. 197-198 (cf. le n° [7] de notre bibliographie) : « Butler's express statement of the duality of the regulative principles in human nature constitutes an important step in ethical speculation; since it brings into clear view the most fundamental difference between the ethical thought of modern England and that of the Old Greco-Roman World. [...] This dualism, as has been noticed, appears confusedly in Clarke's account of "reasonable" conduct, and implicitly in Shaftesbury's account of the obligation of Virtue; but its clear recognition by Butler is perhaps most nearly anticipated in Wollaston's *Religion of Nature Delineated* (1722) ». Ces *Outlines* de Henry Sidgwick sont absolument passionnants à lire, car notre auteur parvient, dans un style alerte, à mêler à des détails très érudits des réflexions d'une grande limpidité, de façon synthétique et compréhensible, ce qui prouve aussi que Sidgwick était tout à fait capable d'écrire clairement et avec concision.

L'amour de soi, concept très « *butlerien* », ne nous invite pas à nous replier sur des intérêts égoïstes, mais, au contraire, à nous ouvrir à des causes si nobles que la bienveillance rationnelle qui nous habite tous, ne peut pas ne pas nous dire, par la voix de la conscience, et les préceptes de la raison, de nous sacrifier. Si je vois un enfant se noyer dans la mer, et que si j'ai dix mille dollars dans ma poche en grosses coupures, ma bienveillance rationnelle me jette à l'eau, pour ainsi dire, quand bien même mes billets de dollars seraient complètement mouillés et donc inutilisables.

En général, les éthiciens anglo-saxons sont très friands de ces exemples, — ils ont peut-être une façon moins « dissertation philosophique » que sur le continent européen — et nous pouvons encore donner un autre exemple typique, bien que caricatural :

— Je suis employé à la SNCF et je répare, seul, des rails endommagés sur une voie de trains à grand vitesse. A quelques mètres de moi, il y a un embranchement de deux voies. Soudain, je vois un TGV à vive allure qui arrive vers moi. Je suis en train d'enclencher l'aiguillage pour qu'il prenne la voie de gauche où il y a un grand et long virage, mais je m'aperçois, soudain, qu'une grosse pierre bloque cette voie de gauche. Il me reste dix secondes pour me décider : soit j'enclenche l'aiguillage et le TGV prendra la voie de gauche, mais avec cette grosse pierre, il risque très certainement de dérailler et de faire de nombreux morts et blessés ; soit je n'enclenche pas l'aiguillage, le TGV ne prendra pas la voie de gauche, ne heurtera pas la pierre, mais foncera directement sur moi. Alors le dilemme⁸³ moral est simple : soit je considère que la vie de centaines de passagers vaut plus que la mienne, moi qui travaille à la SNCF depuis l'adolescence, SNCF où déjà travaillaient mon père et mon grand-père, celui-ci ayant reçu une décoration des mains du Président de la République pour avoir sauvé des voyageurs d'un incendie dans la Gare du Nord, ce dont il était très fier ; soit je considère que ma vie et ma santé passent avant tout, parce que j'ai des enfants, j'ai des projets de Tour du

⁸³ « Un dilemme n'est pas un conflit entre une bonne chose d'un côté et une mauvaise chose de l'autre, auquel cas l'unique problème consisterait à s'assurer que la première l'emporte. Il s'agit plutôt d'un conflit entre plusieurs choses bonnes en elles-mêmes, dont chacune mérite notre considération, mais qui s'opposent mutuellement. Nous ne pouvons donc espérer résoudre un véritable dilemme en choisissant d'ignorer totalement un aspect du cas qui nous occupe en faveur de l'autre. Un dilemme social, tout comme un dilemme personnel, prend la forme de ce que le philosophe et pédagogue américain John Dewey a appelé une "lutte avec soi-même" » (A. Sen, 1999 [2003], p. 88).

monde, je me suis acheté une belle voiture, ma femme a hérité d'un hôtel à Nice, et le capital que j'ai investi dans un fonds privé est sur le point de produire des bénéfices, etc.

Dans le premier cas, je peux agir par devoir, et sacrifier ma vie. Dans le second cas, je peux agir par intérêt, et sacrifier la vie de passagers du train. Et, malgré le peu d'informations que j'ai, et malgré donc ma rationalité limitée, d'autant plus qu'il ne me reste que dix secondes pour me décider, je peux aussi espérer que le train déraile mais ne fasse aucune victime (la chance, le hasard, le destin...), ce qui me laisserait aussi la vie sauve.

Les livres d'éthique américains sont souvent remplis de ce genre d'histoires, parfois même sur le ton de l'humour. Ces exemples sont évidemment des mises en situation très vivantes, car l'éthique n'est pas faite que de théories et de concepts. On comprend aussi pourquoi le dualisme de la raison pratique a fini par désespérer Henry Sidgwick : il n'y a pas de compromis possible entre le devoir et l'intérêt. Soit on agit par devoir, soit on agit par intérêt, mais on ne peut pas faire les deux en même temps. Ou alors on peut le faire, en étant un Utilitariste kantien et intuitionniste, — ce personnage « idéal » que Sidgwick a, toute sa vie, au risque du désespoir, tenté d'incarner, et d'en trouver les justifications éthiques, ainsi qu'« un fondement *purement rationnel* à nos jugements moraux » (J.-P. Dupuy, 1999, p. 43 ; nous soulignons).

Concernant l'éthique sacrificielle de John Rawls, elle est très différente, en fait, de celle de Sidgwick. Cela tient en ce que Rawls transfère sur l'intuitionnisme « rationnel » des points de vue généraux de l'ensemble de sa théorie.

« Rawls, lui aussi, en un sens, pense qu'une société juste est une société raisonnable, gouvernée par des principes que l'on peut fonder en raison. Sidgwick et Rawls sont des libéraux, mais ils se situent à l'opposé de l'indifférentisme libéral. Ils ont retenu de Kant que la raison, qui est également en chaque être, quels que soient sa condition sociale, ses intérêts ou ses capacités, est capable de créer un espace de communication, un espace commun de garantir l'objectivité du ciment social. Or, la raison de Sidgwick⁸⁴ est opposée à la raison de Rawls,

⁸⁴ « La raison de Sidgwick relève de ce que Rawls nomme l'«intuitionnisme rationnel», auquel il oppose sa propre conception des fondements raisonnables de la morale, le «constructivisme kantien». L'intuitionnisme rationnel se donne des concepts éthiques de base qui sont inanalysables en termes relevant d'un autre ordre : la morale se fonde

puisque la première conclut à la rationalité du sacrifice et que la seconde le rejette. C'est leur affrontement dramatique que la *Théorie de la justice* met en scène » (J.-P. Dupuy, 1999, p. 43). Pourtant, Sidgwick était sensible à la justice, notamment la justice sociale. En des temps, à l'époque de la reine Victoria, où la condition féminine est loin d'avoir acquis les droits et les protections d'aujourd'hui (dans le district londonien de *Whitechapel*, où Jack l'Eventreur commettaient ses crimes, des nombreuses prostituées étaient considérées comme du bétail), Henry Sidgwick va se battre de toutes ses forces pour la cause des femmes, et il ira jusqu'à fonder avec son épouse Eleanor, une Université pour femmes, à Newnham⁸⁵. Et si on lui avait demandé de sacrifier son œuvre pour se consacrer à défendre les droits des femmes, il aurait été peut-être non irréaliste qu'il acceptât, selon nous. Sidgwick n'était pas homme à reculer devant les difficultés quand elles concernaient la justice sociale et l'équité. D'ailleurs les contemporains qui l'ont côtoyé sont presque unanimes à dire que c'était une personne d'une grande faculté d'amitié, toujours prête à se mettre à la portée de son interlocuteur, et faisant vraiment preuve d'un *open mind*.

Pour revenir à Rawls, selon lui, « chaque personne possède une inviolabilité fondée sur la justice qui, même au nom du bien-être de l'ensemble de la société, ne peut être transgressée. Pour cette raison, la justice interdit que la perte de liberté de certains puisse être justifiée par l'obtention, par d'autres, d'un plus grand bien. Elle n'admet pas que les sacrifices imposés à un petit nombre puissent être compensés par l'augmentation des avantages dont jouit le plus grand nombre. C'est pourquoi, dans une société juste, l'égalité des droits civiques et des libertés pour tous est considérée comme définitive ; les droits garantis par la justice ne sont pas sujets à un marchandage politique ni aux calculs des intérêts sociaux » (J. Rawls, 1971a, p. 29-30). N'étant pas utilitariste, Rawls ne peut pas être d'accord sur le fait que « le principe d'utilité, pris comme

sur la morale, et non pas sur quelque chose qui lui est étranger, comme la nature ou la psychologie. Il est à la recherche de premiers principes qui se présentent comme vérités évidentes, allant de soi. L'ordre moral relève de l'ordre éternel des choses, il est donc antérieur à, et indépendant de la conception de la personne. La raison a accès à cet ordre par intuition. Dans une perspective kantienne, note Rawls, cette conception fait encore la part trop belle à l'hétéronomie. Certes, ses premiers principes sont indépendants de l'ordre naturel et, étant saisis par l'intuition rationnelle, ils peuvent être considérés comme synthétiques *a priori*. En ce sens, ils sont protégés de l'hétéronomie de la nature contrairement à la morale de Hume ou à celle de Smith qui reposent sur un naturalisme psychologique. Mais l'autonomie au sens de Kant requiert davantage. La procédure de sélection des premiers principes peut bien relever du synthétique *a priori*, mais elle doit se fonder sur une conception du sujet moral comme personne libre et égale, tout à la fois rationnel et raisonnable. Tel n'est pas le cas de l'intuitionnisme rationnel » (J.-P. Dupuy, 1999, p. 43-44). Nous avons cité ce passage, car il résume en des termes clairs et synthétiques les positions respectives de Sidgwick et Rawls (notamment dans leur rapport respectif à Kant).

⁸⁵ « Ultimately, Sidgwick was to the end an educational reformer — or rather, a reformer who always came back to education as the crucial issue for historical progress, in ethics, economics, politics, and other areas. His practical ethics, often only indirectly utilitarian, mostly concerned finding common ground despite foundational ethical differences, and that common ground was the cultivation of humanity » (B. Schultz, 2013, p. 560).

impératif éthique, risque donc de déboucher sur une logique sacrificielle » (J.-P. Dupuy, 1995, p. 339). Si Henry Sidgwick a vécu dans le victorianisme anglais, John Rawls a vécu, et a surtout grandi, dans une société américaine où les Noirs n'avaient pas les mêmes droits que les Blancs. Rawls a vécu les années soixante aux Etats-Unis, et c'est peu de dire combien il a dû être touché par cette injustice profonde et totalement inégale que les Afro-américains vivaient quotidiennement. La biographie d'un philosophe n'explique pas toute son œuvre, loin de là, mais elle permet parfois de mieux comprendre telle ou telle idée, car, après tout, les philosophes sont des êtres humains comme les autres.

« Quoi qu'il en soit, on ne saurait comprendre l'ouvrage de Rawls, *Théorie de la justice*, si on n'y voit pas une puissante machine de guerre dressée contre cette doctrine morale et politique dominante dans le monde anglo-saxon : l'utilitarisme. Rawls ne fait d'ailleurs pas mystère de son intention : "Mon objectif, explique-t-il dès les premières lignes, est d'élaborer une théorie de la justice qui soit une solution de rechange à ces doctrines – l'utilitarisme et l'intuitionnisme – qui ont dominé depuis longtemps notre tradition philosophiques". Non moins promptement, nous sommes avertis de ce qui, pour Rawls, constitue la plus grande faiblesse de l'utilitarisme et requiert que l'on bâtisse une théorie "supérieure" à cette tradition dominante. Il s'agit de la question du sacrifice, précisément (...) » (J.-P. Dupuy, 1992, p. 108-109).

C'est certain, les *logiques sacrificielles* ne sont pas du tout identiques chez Rawls et Sidgwick. Chacun est plus ou moins tributaire des vicissitudes de son époque, et surtout de son positionnement face à l'utilitarisme. L'utilitariste, au nom du plus grand bonheur pour le plus grand nombre, peut exercer une logique sacrificielle qui contredit ses principes altruistes. Si, dans un service de réanimation surchargé, il y a neuf patients de moins de vingt ans et un patient de quatre-vingt quinze ans, et qu'ils ont tous la même pathologie, l'utilitariste peut envisager de sacrifier le patient très âgé, au nom de l'espérance de vie nettement plus grande des autres patients jeunes. Mais comment légitimer ce sacrifice ? Le peut-on ? « Car tout le problème est justement de savoir si l'on peut légitimer en raison le sacrifice au bien commun. Le sacrifice et le bien commun, le tout social et son lot de victimes, se légitiment l'un l'autre, se définissent l'un l'autre, se prouvent l'un l'autre. S'ils n'existent pas, ni l'un ni l'autre n'existent : voilà tout l'enseignement de Nozick. S'ils existent, ils existent ensemble : voilà tout l'apport de Sidgwick. Deux cercles qui s'affrontent au nom de la Raison dont chacun se dit le détenteur, deux univers fermés sur eux-mêmes qui chacun prétendent à la vérité : une vraie guerre de religion. C'est sur ce fond, et sur ce fond seulement, que l'on peut comprendre la tentative grandiose de John

Rawls. Il lui faut montrer qu'il existe une raison supérieure à la raison utilitariste, une raison au regard de laquelle le principe sacrificiel soit inacceptable » (J.-P. Dupuy, 1992, p. 124). « Mais c'est dire aussi que la société est un vaste marché où chacun est estimé en fonction de l'intensité du désir que l'on a pour fruit de son activité, de la conformité de son comportement et de son produit au prix que l'on veut bien consentir pour l'achat de son service et de son bien » (C. Laval, 2007 [2017], p. 184). Si la notion de sacrifice existe au niveau macroéconomique, c'est qu'il existe un déséquilibre dans la société, déséquilibre dû aux inégalités sociales et institutionnelles, et dû aux logiques impersonnelles des prix du marché qui élèvent certaines valeurs et en abaissent d'autres, selon un arbitraire qui nous échappe, soit parce qu'il n'appartient qu'au corps politique, soit parce qu'il répond à des lois de l'économie auxquelles le tout-venant n'a pas accès. « Il faut que l'homme soit mesurable pour qu'il puisse mesurer les choses » (C. Laval, 2007 [2017], p. 163).

Pour conclure cette section, nous nous appuyerons sur une des formules sidgwickiennes les plus connues et les plus évocatrices, déjà évoquée au chapitre précédent : le « point de vue de l'univers ». Ainsi, il note : « Et ici encore, juste comme dans le premier cas, en considérant la relation des parties intégrantes pour le tout et pour les uns les autres, j'obtiens le principe évident par lui-même que le bien d'un individu n'a pas plus d'importance du point de vue (si je peux le dire ainsi) de l'univers, que le bien d'un autre ; à moins que, autrement dit, il y ait des raisons spéciales de croire que plus de bien doit être réalisé probablement dans un cas comme dans l'autre. Et il est évident pour moi que comme être rationnel je suis obligé de viser au bien généralement, — pour autant que c'est atteignable par mes efforts » (MOE, III, XIII, § 3 ; ME, p. 366-367). « Mais même si nous nous limitons aux êtres humains, l'étendue du bonheur aux sujets n'est pourtant pas tout à fait déterminée. En premier lieu, on peut se demander, jusqu'où devons-nous considérer les intérêts de la génération postérieure quand ils semblent en conflit avec ceux des êtres humains existants ? Il semble clair, cependant, que le temps par rapport auquel un homme existe ne peut affecter la valeur de son propre bonheur à partir d'un point de vue universel ; et que les intérêts de la génération postérieure doivent concerner un Utilitariste tout autant que ceux de la génération contemporaine, sauf dans la mesure où les effets de ses actions sur la génération postérieure — et même l'existence des êtres humains étant affectée — doivent être nécessairement plus incertains » (MOE, IV, I, § 2 ; ME, p. 392-393). « Quand, cependant, l'Egoïste présente, implicitement ou explicitement, la proposition que son bonheur ou plaisir est bon, pas seulement *pour lui* mais d'après le point de vue de l'univers, — par exemple, en disant que 'la nature le désigne pour rechercher son propre bonheur', — il devient

alors pertinent pour lui d'indiquer que *son* bonheur ne peut pas être une partie plus importante du bien, pris universellement, que le bonheur égal d'une autre personne » (MOE, IV, II ; ME, p. 398). « Dans tous les cas, par conséquent, il devient pratiquement important de se demander si quelque mode de répartition d'une quantité donnée de bonheur est meilleur qu'un autre. Or la formule utilitariste ne semble fournir aucune réponse à cette question : au moins devons-nous compléter le principe de rechercher le plus grand bonheur dans l'ensemble par un principe de distribution juste de ce bonheur. Le principe que la plupart des utilitaristes ont, soit tacitement, soit expressément, adopté est celui de pure égalité — fourni tel quel dans la formule de Bentham, “tout le monde compte pour un, et personne pour plus qu'un”. Et ce principe semble être le seul qui ne nécessite pas une justification spéciale ; car, comme nous le voyions, il doit être raisonnable de traiter chaque homme de la même façon qu'un autre, s'il n'y a pas de raison apparente de le traiter différemment » (MOE, IV, I, § 2 ; ME, p. 394-395).

Nous avons juxtaposé ces phrases de Sidgwick de telle manière qu'elles se répondent les unes les autres, et, en outre, dans le but de montrer que l'éthique sacrificielle de Sidgwick est beaucoup équilibrée que les précédentes remarques ne le laissent accroire. Nous sommes loin d'un « univers fermé sur lui-même » qui « prétend à la vérité », nous sommes loin d'une « guerre de religion », pour reprendre les termes de Dupuy ci-dessus. Nous sommes plutôt invités à élargir sans cesse notre avis sur le devoir et l'intérêt. Nous sommes conviés à nous placer du point de vue de l'univers, à ne pas nous concentrer sur notre ego, car le « moi est haïssable », à ne pas cesser de chercher à être un homme universel devant qui les « silences infinis de l'espace », non seulement n'effraient pas, mais lui suggèrent d'accepter l'égoïsme, tant que celui-ci ouvre à plus grand que lui, à des dimensions extra-personnelles.

1.8.2 § 21. Une méthodologie plurielle et un pluralisme socio-économique

Comme nous l'avions souligné au § 19, Henry Sidgwick et John Rawls sont tous deux des penseurs pluralistes. Leur pluralisme est à la fois formel (méthodologique) et matériel (socio-économique), et l'un est encadré en l'autre, dans une articulation qui porte sur les principes premiers de l'utilitarisme, principes fondés en raison chez Sidgwick, et sur les concepts fondamentaux de la théorie de la justice, fondés sur un constructivisme de type kantien chez Rawls.

D'après Thomas Nagel, « l'objectivité est le problème central de l'éthique. Pas simplement en théorie, mais dans la vie. C'est le problème de décider de quelle façon, s'il y en a une, l'idée d'objectivité peut être appliquée à des questions pratiques, des questions portant sur ce qu'il faut faire ou vouloir » (T. Nagel, 1986 [1993], p. 166). Le pluralisme, par ces deux faces, formelle et matérielle, permet d'atteindre une certaine objectivité par le jeu des contradictoires d'où émerge une aide à la décision. « Le fait d'admettre une diversité d'éléments motivationnels dans les origines de la moralité engendre un système qui reflète les divisions du moi. Il ne réduit pas, et n'élimine pas ces divisions » (T. Nagel, 1986 [1993], p. 227). Ces divisions peuvent constituer un sérieux problème d'écoute et d'entente mutuelle. John Rawls souligne que les doctrines en compétition, si elles sont compréhensives, doivent amener à un consensus par recoupement. C'est un fait : « Les doctrines religieuses et philosophiques présentent comme un tout les conceptions du monde et de la vie que nous menons les uns avec les autres, séparément et collectivement. Nos points de vue — qu'ils soient propres aux individus ou aux associations qu'ils forment —, nos affinités intellectuelles et nos liens affectifs sont trop divers, surtout dans une société libre, pour permettre à ces doctrines de servir de socle à un accord politique raisonné et durable » (J. Rawls, 1993 [2012], p. 87). Mais : « Le fait du pluralisme raisonnable n'est pas une condition infortunée de la vie humaine, comme nous pourrions le dire du pluralisme en général qui permet des doctrines non seulement irrationnelles, mais encore insensées et agressives » (J. Rawls, 1993 [2002], p. 183). Alors l'important est que : « le problème de la stabilité ne consiste pas à amener ceux qui rejettent une conception à l'accepter ou à agir en fonction d'elle, en utilisant, si nécessaire, des sanctions efficaces, comme si la tâche consistait à trouver des moyens d'imposer cette conception à d'autres dès que nous sommes nous-mêmes convaincus qu'elle est valide. Au contraire, la théorie de la justice comme équité n'est raisonnable qu'à la condition d'obtenir l'adhésion des citoyens de la bonne manière, c'est-à-dire en s'adressant à la raison de chacun, comme cela se trouve expliqué au sein de sa propre structure » (J. Rawls, 1999 [2002], p. 184). Par conséquent : « Une caractéristique fondamentale d'une société politique bien ordonnée est qu'il y règne une entente publique non seulement sur les types de revendications qu'il est normal que les citoyens expriment lorsque des questions de justice sont soulevées, et également sur la façon dont de telles revendications doivent être défendues. Cette entente est nécessaire afin d'arriver à un accord sur la façon dont les diverses revendications doivent être évaluées, et leur importance relative déterminée. La satisfaction de ces revendications justifiées est publiquement reconnue comme avantageuse et comme améliorant la situation des citoyens en ce qui concerne la justice politique » (J. Rawls, 1993 [2000], p. 293). Nous avons eu une bonne illustration de ces différents aspects soulignés

par Rawls dans la crise sanitaire du Coronavirus. « Ce qui est raisonnable pour les individus ne peut pas être déterminé seulement au niveau de la raison pratique individuelle, mais dépend également du jugement porté sur le résultat global obtenu lorsque les principes que les individus doivent prendre en compte sont respectés » (T. Nagel, 1991 [1994], p. 45). Ainsi, le principe du confinement généralisé à toute la population, tant que la Covid-19 n'aura pas chuté en termes d'hospitalisation de personnes infectées et de morts, illustre le fait que ce principe ayant été pris en compte, le jugement porte sur le résultat global obtenu, concernant la possibilité d'un déconfinement, même si les autorités publiques sanitaires, sociales, médicales, et politiques, ont fait appel à la raison des citoyens pour endiguer la pandémie à travers un confinement strict et obligatoire. De fait, « l'éthique ne repose pas uniquement sur des valeurs impersonnelles comme celles qui se rattachent au plaisir et à la douleur » (T. Nagel, 1986 [1993], p. 106). « C'est, par-dessus tout, dans la manière de mener sa vie qu'il faut prendre au sérieux la rivalité entre le point de vue de l'intérieur et le point de vue de l'extérieur (T. Nagel, 1986 [1993], p. 106). Effectivement, l'éthique concerne des théories, des valeurs (impersonnelles ou pas), des normes, des fonctions, mais elle ne serait rien si elle n'était pas en prise avec la manière de mener sa vie⁸⁶, comme dit Thomas Nagel. Et celui-ci rajoute dans *The Possibility of Altruism* : « Rational principles are canons for the criticism, justification, and self-determination of thought and action. When they govern people's actions, it is because people apply the principles to themselves, taking into consideration their present circumstances and what the principles indicate to be an appropriate outcome » (T. Nagel, 1970 [1975], p. 22). Il n'y a pas que la raison pratique qui soit capable de guider le comportement rationnel des agents. La pluralité des principes émet un son indéniable par tout un chacun, un son émettant un signal de coercition apte à rendre audible l'application de ces principes par les individus à eux-mêmes dans la « détermination de leurs actions » (cf. T. Nagel, *ibid.*, p. 22 : « Kant observed that rational motivation is unique among systems of causation because any explanation of action in terms of the theory refers essentially to the application of its principles by individuals to themselves in the determination of their actions »). Un retour réflexif de l'individu sur lui-même lui permet de se conduire avec rectitude dans le pluralisme socio-économique.

D'autre part, par son ouverture d'esprit et par le souci constant d'atteindre le point de vue de l'univers, Sidgwick, et c'est en cela que *Les Méthodes de l'éthique* est un livre si

⁸⁶ « Hegel a admirablement critiqué la moralité kantienne "abstraite", en l'opposant à la notion de la *Sittlichkeit*, une existence éthique concrètement déterminée, exprimée dans les coutumes locales, une forme de vie qui avait un sens particulier pour les gens qui la vivaient » (B. Williams, 1985 [1990], p. 115).

protéiforme, ne se paie pas de formules philosophiques adressées à des philosophes. Il s'adresse également à l'homme de la Cité⁸⁷. Il lui propose trois instruments, les « méthodes », faisant l'épreuve de « l'éthicité » telle que Hegel la conçoit⁸⁸, grâce auxquelles il pourra agir civilement dans et par les institutions. « D. G. Ritchie⁸⁹, the idealist most disposed to reconciling idealism and utilitarianism, notoriously teased Sidgwick for having rendered utilitarianism 'tame and sleek', like a British Hegel finding everywhere the rational in the real » (B. Schultz, 2014, p. 478). Cette remarque est tout à fait juste, et Henry Sidgwick, *Hegel britannique*, aurait pu souscrire à ce passage des *Principes de la philosophie du droit*, de son illustre confrère allemand : « Poser quelque chose comme *universel*, c'est-à-dire le porter à la conscience en tant qu'universel, c'est on le sait bien, *penser* (...) ; en ramenant ainsi le contenu à sa forme la plus simple, la pensée lui donne sa *déterminité* ultime (G. W. F. Hegel, 1821 [2016], p. 376). En outre, « le fait que l'élément-éthique est le *système* de ces déterminations de l'idée constitue la *rationalité* de cet élément. Il est de cette manière la liberté ou la volonté qui est en et pour soi, en tant qu'élément-objectif, cercle de la nécessité dont les moments sont les *puissances éthiques* qui gouvernent la vie des individus et ont en ceux-ci, en tant qu'ils sont leurs accidents, leur représentation, leur figure apparaissante et leur effectivité » (G. W. F. Hegel, 1821 [2016], p. 316). D'autre part, concernant l'auteur de *Théorie de la justice*, « we believe that the care Rawls takes always more to strengthen the realism of theory should have led him to integrate progressively in his thought a *specific economic and material dimension* » (R. Ege, H. Igersheim, 2010, p. 1019). Sidgwick, de son côté, a renforcé le réalisme de sa théorie en augmentant les puissances éthiques « qui gouvernent la vie des individus », par l'adoption de ses axiomes rationnels, l'élément-éthique de son système. « Tout ce qui est rationnel, *il faut* qu'il soit » (« conviction martelée par Hegel, selon Heine, dans ses entretiens privés », cf. "Présentation" de Jean-François Kervégan, in G. W. F. Hegel, 1821 [2016], p. 49). Nous pouvons présumer que John Rawls et Henry Sidgwick ont respecté cette injonction hégélienne dans les formulations de leur pluralisme complexe.

⁸⁷ « Les remarques de Moore prolongent les analyses de Henry Sidgwick (1838-1900) dans *The Methods of Ethics* (1^{ère} éd. 1874, 7^e éd. 1907) au sujet de l'insertion du réseau des règles morales ordinaires dans le *processus complexe d'adaptation* de l'espèce humaine (et des sociétés humaines particulières) à leur environnement. Il s'agissait chez Sidgwick d'une ligne d'argumentation secondaire, destinée à conforter la thèse (défendue plus solidement par ailleurs) de la convergence globale entre l'utilitarisme et la moralité ordinaire » (E. Picavet, 2005, p. 337). La moralité ordinaire, celle de l'homme de la Cité, est un thème central chez Sidgwick.

⁸⁸ « L'éthicité est l'*idée de la liberté* en tant que Bien vivant qui a dans la conscience de soi son savoir, son vouloir et, grâce à l'agir de celle-ci, son effectivité, de même que la conscience de soi a, à même l'être éthique, son assise qui est en et pour soi et sa fin motrice, – [l'éthicité est] le *concept de la liberté devenu monde présent-là et nature de la conscience de soi* » (G. F. W. Hegel, 1821 [2016], p. 315).

⁸⁹ David George Ritchie (1853-1903), philosophe écossais.

1.8.3 § 22. La multiplicité des points de vue : trop de facettes pour une éthique ?

Pour forger l'expression « pluralisme complexe », nous reconnaissons notre dette envers le grand philosophe américain Michael Walzer, dans *Sphères de Justice, Une défense du pluralisme et de l'égalité*. « La thèse que je voudrais défendre est celle-ci, écrit M. Walzer : il nous faut mettre l'accent sur la réduction de la prédominance, et non pas, ou pas au premier chef, sur la nécessité de briser un monopole ou de le contraindre. Il nous faut réfléchir à ce que pourraient vouloir dire la restriction du domaine à l'intérieur duquel on peut convertir des biens particuliers, et la défense de l'autonomie des sphères. [...] Imaginez à présent une société dans laquelle différents biens sociaux sont l'objet d'une monopolisation – ce qui se produit et se produira en fait toujours, sauf en cas d'intervention continue de l'Etat – mais dans laquelle on ne peut en général convertir aucun bien particulier. Chemin faisant, j'essaierai de définir les limites précises qu'on doit assigner à la convertibilité des biens, mais pour le moment une description générale suffira. On aura affaire à une société égalitaire complexe » (M. Walzer, 1983 [1997], p. 41-42⁹⁰). Pour être totalement impartial, il faudrait étudier longuement Walzer afin de comprendre ce qu'il entend exactement par « pluralisme » et « sphères de justice », surtout par rapport à Rawls, puisque Walzer est souvent reconnu comme un adversaire de Rawls, et appartenant, un peu malgré lui, au groupe des philosophes « communautaristes ». Contentons-nous de remarquer que Walzer marque la complexité de différents domaines, pas simplement à un niveau formel, mais aussi à un niveau social, économique et politique. Et cette complexité montre l'exigence très élevée de la pensée quand il s'agit d'avoir un point de vue global sur des phénomènes observables et vérifiables en macroéconomie et en microéconomie. Se pose alors la question de savoir si la multiplicité des points de vue, symptôme d'une saine dialectique, n'engendre pas trop de facettes pour une éthique. Par exemple, et de façon quelque peu triviale, si, autour d'un cas d'euthanasie d'un patient en mort cérébrale, nous mettons cinq personnes du corps médical, les débats seront nombreux et pourtant un accord pourra émerger à un moment donné ; si l'on rajoute dix personnes du corps de la santé publique, des institutions politiques, de l'économie de la santé, il y aura une cacophonie de points de vue, et pourtant, à force de demander que les uns et les autres s'écoutent, un accord pourra émerger, certes difficilement. Si l'on rajoute encore dix personnes de comités d'éthique, d'associations de personnes pro-euthanasie et d'associations anti-euthanasie, de journalistes, de lobbyistes, il sera

⁹⁰ Phrases écrites dans le Chapitre 1 (« L'Égalité complexe ») de *Sphères de Justice*.

quasiment impossible de parvenir à un accord. Cet exemple est poussé à l'extrême, de façon schématique, avec de nombreux raccourcis. Mais, il illustre le fait qu'une certaine unicité est nécessaire à la validation épistémique de l'éthique. « La diversité humaine constitue l'une de ces difficultés qui limitent à la fois la validité des comparaisons par les revenus réels et les tentatives d'en tirer des conclusions quant aux avantages respectifs des individus » (A. Sen, 1999a [2003], p. 99). Cette diversité, l'éthique utilitariste a du mal à en rendre compte, de même que, d'une certaine manière, la théorie rawlsienne de la justice. « Dans la mesure où notre propos consiste à définir la possibilité réelle pour un individu, de poursuivre ses objectifs (ainsi que le recommande John Rawls) alors il est important de prendre en compte non seulement les biens premiers détenus par les individus, mais aussi les caractéristiques personnelles qui commandent la conversion des biens premiers en facultés personnelles de favoriser ses fins » (A. Sen, 1999a [2003], p. 105). Le pluralisme méthodologique de Sidgwick pare les objections de Sen, en ce sens que les méthodes balayent, comme le ferait le radar d'une tour de contrôle, tous les aspects personnels et extra-personnels en vue des fins de l'éthique. La force du rythme ternaire du système sidgwickien vient du fait que, au moment où l'on s'engage dans une voie trop interne (l'Egoïste rivé sur ses intérêts privés), on est guidé vers une voie externe (l'Intuitionniste réceptif à la juste répartition des biens).

« La justice distributive est une grande idée. Elle soumet à la réflexion philosophique l'ensemble du domaine des biens. Rien ne peut être omis ; aucun trait de notre vie ordinaire n'échappe à l'examen. La société humaine est une communauté distributive. Elle n'est pas que cela, mais elle l'est dans une large mesure : nous nous rassemblons pour partager, diviser et échanger » (M. Walzer, 1997 [2003], p. 23). De fait, aucune éthique, aucune théorie, aucune doctrine, si puissantes soient-elles, ne sont opérationnelles si elles ne prennent pas en compte les rapports économiques et sociaux réels. « Nous nous rassemblons aussi pour fabriquer les choses qui sont partagées, divisées et échangées : mais la fabrication même – le labeur lui-même – est distribué parmi nous dans une répartition du travail » (*ibid.*, p. 23). Ce réel, tant Sidgwick que Rawls ont tenté de l'approcher et de s'y ajuster, de fonder en raison leurs arguments afin que ne soient pas vains les meilleurs moyens d'établir une justice distributive accessible à tous, et ils savaient que « ma place dans l'économie, mon statut dans l'ordre politique, ma réputation parmi mes pairs, mes possessions matérielles : tout cela me vient d'autres hommes et femmes. On peut dire que j'ai ce que j'ai à bon droit ou pas, justement ou injustement ; mais l'étendue des répartitions et le nombre des participants ne rendent pas ces jugements faciles » (*ibid.*, p. 23). Le mérite de Sidgwick et Rawls, penseurs de la pluralité, aura

été de ne pas s'isoler du mouvement et du rythme de l'activité économique, d'avoir été toujours sensibles à l'injustice et l'inégalité.

En outre, « certaines traditions considèrent comme un problème la multiplicité des catégories d'information qui ont une pertinence en éthique. Dans l'utilitarisme, tous les biens sont ramenés à une grandeur descriptive homogène (comme est censée être l'utilité), l'évaluation éthique s'opérant simplement par transformation monotone de cette grandeur. Bien entendu, dans la mesure où l'évaluation éthique est supposée prendre, en fin de compte, la forme d'une mise en ordre complète et transitive, assortie d'une éventuelle représentation numérique, je suppose qu'il ne serait nullement étrange, d'un point de vue *formel*, de conceptualiser la qualité d'un état comme une valeur éthique homogène » (A. Sen, 1991 [2012], p. 58). Sidgwick a cherché à ne pas détacher le formel du matériel. Éthique et économie tiennent sur la ligne de crête des trois méthodes. Même s'il y a une monotonie dans sa démarche, même si l'ennui peut gagner son lecteur, même si son style torturé par le scrupule et les objections peut agacer, il n'en reste pas moins que sa tentative est tout aussi grandiose que celle de Rawls.

« La question du pluralisme et de la diversité des biens ainsi que ses conséquences pour l'éthique rationnelle méritent assurément une certaine attention, parce que ces problèmes méta-éthiques sont à la fois flous et visiblement très importants pour l'économie du bien-être » (A. Sen, 1991 [2012], p. 59). Sidgwick, à travers sa recherche d'axiomes évidents par eux-mêmes, dans son arithmétique morale, s'est efforcé de rendre moins flous les problèmes méta-éthiques. Nous avons peu parlé du *Welfarisme* chez Sidgwick. D'abord, parce que, historiquement, il se situe très en amont de l'économie du bien-être, — il faudra attendre la génération suivante, celle des Marshall, Pigou, pour établir des concepts précis à ce sujet. Ensuite, parce que, du point de vue des mentalités, Sidgwick est tributaire d'une époque plus réceptive à « la lutte des classes » et à la pauvreté et le dénuement omniprésents dans les grandes villes comme dans les zones rurales. Et même si Sidgwick peut être considéré comme un précurseur important de l'économie du bien-être, il est surtout et avant tout préoccupé par une question essentielle formulée par Amartya Sen : « dans quel sens et à quel point un comportement égoïste permettrait-il de réaliser le bien général ? » (1991 [2012], p. 59).

CONCLUSION

John Maynard Keynes écrivait dans une lettre du 27 mars 1906, adressée à B. W. Swithinbank, « I wonder what he [Sidgwick] would have thought of us; and I wonder what we think of him. And then his conscience – incredible. There is no doubt about his moral goodness » (cité dans K. Tribe, 2017, p. 907). Ces propos, malgré leur aspect lacunaire, mettent en relief le lien positif que Sidgwick entretenait en général avec ses proches, ses amis, ses étudiants, ou des étrangers, et indéniablement sa « bonté morale » a imprimé la tonalité d'ensemble de son œuvre intellectuelle. Partout nous rencontrons la même attention aux choses et aux gens, le même respect infini pour les avis contraires au sien, la même sollicitude envers ceux qui n'avaient pas la chance de vivre à Cambridge, le même entrain face aux tâches immenses qui attendaient les penseurs de l'époque.

D'autre part, concernant le philosophe américain, comme le remarque Rima Hawi, « la justice sociale étant au carrefour de plusieurs disciplines, Rawls ne limite pas ses lectures au champ philosophique. Pour l'auteur, la grandeur de l'utilitarisme s'explique par le fait que tous les “grands” utilitaristes – “d'avant 1900” et “à l'exception de Ricardo” – sont des philosophes et des économistes ; la séparation de la philosophie et de l'économie est, selon l'auteur, désavantageuse pour les deux disciplines. Dès sa fin de thèse [1950], Rawls suit les cours de Baumol et multiplie les lectures des textes économiques en regroupant certaines de leurs idées » (R. Hawi, 2016, p. 30). Indéniablement, Rawls a dû trouver chez Sidgwick toutes les qualités du philosophe-économiste. Plus profondément, « Rawls prend comme référence à l'utilitarisme, la théorie de Sidgwick, dont la formulation lui semble être la plus claire et la plus accessible. Il positionnera ainsi sa théorie par rapport à celle de cet auteur, mais il s'en inspirera également du point de vue de la méthodologie » (R. Hawi, 2016, p. 50). Nous avons essayé de le montrer dans cette partie sur le pluralisme complexe. « La méthodologie est dite rationnelle, il s'agit de choisir, parmi une liste de différentes conceptions morales, la conception la plus susceptible d'aboutir à des convictions raisonnées quant à ce qui doit être fait ; la sélection devant se faire par l'accord entre les individus à partir d'une position neutre et aussi impartiale que possible » (*ibid.*, p. 50). Cette neutralité est partagée par Sidgwick. Mais il faut avouer que

la relation de Rawls à son illustre prédécesseur est ambivalente sur bien des points que nous ne détaillerons pas ici à nouveau. Rappelons néanmoins que « la question qui préoccupait Sidgwick est celle de la justification de l'obligation morale qui prend la forme de l'interrogation qui suit : pourquoi dois-je sacrifier mon bonheur personnel à celui du plus grand nombre ? Ou en d'autres termes, est-il rationnel pour moi de rechercher le bonheur du plus grand nombre ? » (*ibid.*, p. 64). Nous avons vu les divergences profondes entre les éthiques sacrificielles de Sidgwick et de Rawls. Nous avons également remarqué les différences de traitement du couple rationnel-raisonnable. Nous avons aussi noté le rapport différent à Kant chez l'un et chez l'autre, et Rima Hawi a raison de noter : « Pour Rawls, l'approche de Sidgwick aboutit à un échec car elle ne considère pas la doctrine de Kant comme une méthode de l'éthique qu'il faut comparer aux autres. Sidgwick renoue certes avec Kant mais selon Rawls, il réduit la doctrine kantienne à un principe formel d'équité qui demande de traiter des cas semblables de manière semblable. *Théorie de la justice* s'imprègnera de ce principe mais au contraire, donnera tout son sens à la doctrine kantienne, puisque Rawls y affirme clairement : "La théorie que je propose est de nature profondément kantienne" (Rawls, 1987a, préface de 1971) » (id. p. 66).

Peut-être aussi, les deux penseurs ont-ils manqué un concept important dans la tradition anglo-saxonne et qui aurait pu infléchir leur théorie vers davantage d'explicitation des motivations humaines à l'œuvre dans les schémas éthico-économiques que l'un et l'autre bâtissent, à savoir le concept de *sympathy*. En français, c'est à la fois la compassion et la sympathie, mais l'anglais véhicule encore plus de notions sous-jacentes. Sidgwick et Rawls auraient pu puiser davantage dans un des plus grands livres de la philosophie morale écrit par un des plus grands économistes, à savoir la *Théorie des sentiments moraux* d'Adam Smith. Les Presses Universitaires de France en ont donné une excellente traduction, due à trois chercheurs (M. Bizou, C. Gautier, J.-F. Pradeau). La *sympathy* smithienne aurait eu comme effet bénéfique d'être un concept unificateur, faisant le pont entre pluralisme formel et pluralisme matériel, car le défaut des pensées pluralistes est de perdre de vue le consensus et de créer à la fin encore plus de division et de chaos qu'au départ de la discussion. Le concept unificateur de *sympathy* aurait fait figure de ciment entre les parties, si bien que « approuver les opinions d'autrui c'est les adopter, et les adopter c'est les approuver. Si les arguments qui vous convainquent me convainquent également, je dois nécessairement approuver votre conviction ; et s'ils n'y parviennent pas, je dois nécessairement la désapprouver. Je ne peux pas concevoir que je puisse faire l'un sans l'autre. Donc chacun reconnaît qu'approuver ou désapprouver les opinions d'autrui ne signifie pas autre chose qu'observer leur accord ou leur désaccord avec les siennes.

Or, il en est de même en ce qui concerne notre approbation ou notre désapprobation pour les sentiments ou les passions des autres » (A. Smith, 1999 [2016], p. 38). Nonobstant ce constat, « sa⁹¹ méthode, c'est toujours la méthode de Newton, dont nous avons déjà vu l'application à la psychologie et à la morale : parvenir, par voie de généralisation, à certaines vérités simples, en partant desquelles il sera possible de reconstruire, synthétiquement, le monde de l'expérience » (E. Halévy, 1995c, p. 126). Ce qui a fait défaut, en fin de compte, mais cette hypothèse reste à vérifier, chez Sidgwick et Rawls, c'est qu'à force de pousser au bout de leur logique les théories en compétition, ils ont omis la voie de la généralisation grâce à laquelle ils auraient reconstruit le monde de l'expérience, ce qui les a conduits parfois à se perdre dans des détails où le diable les attendait.

⁹¹ Celle de Smith.

CONCLUSION GÉNÉRALE

« De tous les grands penseurs utilitaristes du XIX^e siècle, Henry Sidgwick est le seul dont l'œuvre a souffert d'être tombée presque dans l'oubli. Et ce dédain est la marque d'une véritable injustice, car *The Methods of Ethics*, dont le titre est plus familier que le contenu est un grand livre. Mais un grand livre d'un genre un peu singulier, et qui parut déconcertant à ses contemporains autant qu'il doit le paraître aujourd'hui encore aux lecteurs continentaux, surtout s'ils sont français » (M. Terestchenko, 2004, p. 101-102). Ce constat contient une part de vérité, car il est indubitable que le livre de Sidgwick a été injustement écarté de la postérité, tant du côté de la philosophie que du côté de l'éthique proprement dite. Cela tient à son contenu, à sa complexité, à son anglais délicat à s'approprier, mais aussi au fait qu'aucun traducteur français n'a pu ou n'a voulu entreprendre la traduction des *Méthodes*, et si l'entreprise avait été amorcée par certains, elle n'a visiblement pas été menée à son terme. Nous espérons avoir comblé cette lacune.

En outre, ce que Sidgwick tente de faire, concilier les inconciliables, intuitionnisme et utilitarisme, égoïsme et utilitarisme, est marqué d'une exigence tellement élevée, d'un effort intellectuel si intense, d'une volonté presque absolue de forger un système opératoire tant pour le philosophe que pour le « plain man », « l'homme du commun », que la lecture doit satisfaire une concentration continue, et une soif de comprendre immense.

En même temps, et comme en général pour toute œuvre très ardue, et, en particulier, une œuvre philosophique, avec ce que cela comporte de vocabulaire technique, un bénéfice retiré est qualitativement important, si l'on s'est donné la peine de lire Sidgwick jusqu'à la fin, et de le comprendre dans les moindres détails.

Pourtant, nous avons aussi le sentiment que beaucoup reste faire, en ce qui concerne *Les Méthodes de l'éthique*, et, par ailleurs, l'œuvre de Henry Sidgwick en général. Ainsi, on pourrait

creuser davantage les nombreux liens qui unissent Sidgwick et les théoriciens de l'évolution comme Herbert Spencer, ou les idéalistes anglais comme F. Bradley et T. H. Green. Tout comme Sidgwick est un utilitariste à part, il est un idéaliste peu orthodoxe, et Bradley, même s'il reconnaissait l'importance de l'œuvre, était assez dubitatif par rapport à Sidgwick. Car la pensée de Sidgwick ne se laisse jamais enfermer dans un système préconçu par d'autres. On ne peut guère lui apposer d'étiquette. Sidgwick s'est installé dans un *point de vue de nulle part* (« the view of nowhere », titre d'un livre de Thomas Nagel), ce qui a peut-être favorisé son « oubli », la pensée ayant besoin de repères palpables pour se guider. Et il est vraiment dommage que John Stuart Mill soit mort trop, en 1873, c'est-à-dire un an avant la sortie des *Méthodes*. Il aurait été, en effet, extrêmement intéressant de connaître son avis à ce sujet, lui qui avait écrit *L'Utilitarisme* presque comme s'il s'agissait d'une mission, non seulement auprès de ses confrères, mais aussi auprès du public. Mill voulait rectifier nombre d'erreurs sur l'utilitarisme. Et, à cette volonté apologétique, s'est associé un texte d'une grande valeur intellectuelle, très clairement écrit, et qui, malgré sa brièveté, offre un des exposés les plus complets qu'il ait été donné de lire sur l'utilitarisme. Il aurait été intéressant de savoir si Mill considérait Sidgwick comme utilitariste. La mort du premier nous empêche de le savoir précisément.

Nous ne pouvons, néanmoins, terminer ce commentaire, sans revenir sur l'aspect peut-être le plus célèbre des *Méthodes de l'éthique*, à savoir un aveu d'échec présent tout à la fin du livre. Il est rare, en effet, qu'un auteur, après avoir composé une œuvre aussi dense, aussi technique, aussi percutante, termine par des phrases d'un grand pessimisme. Comme si l'auteur sabordait son propre travail. Nous allons voir qu'il faut fortement nuancer ce point de vue.

Rozenn Martinoia a écrit un important article sur H. Sidgwick, intitulé « “Une triste fin pour un si grand travail⁹²” ? La révision de l'utilitarisme par Henry Sidgwick »⁹³. Nous commençons par suivre cet article, afin de mieux éclaircir notre propos et préciser notre pensée.

Elle débute en remarquant que « particulièrement absent de la littérature contemporaine en histoire de la pensée économique, au moins en langue française, Henry Sidgwick (1838-1900) fut pourtant un acteur essentiel dans le développement des idées à l'université de

⁹² L'auteur de l'article semble reprendre une expression d'Alexander Bain : « A sad ending to a great work ! » (A. Bain, 1876, p. 195).

⁹³ Pour des références complètes, voir le numéro [62] de notre bibliographie.

Cambridge » (R. Martinoia, 2011, p. 171). Cette remarque est intéressante car elle fait écho à l'enracinement de la pensée Sidgwick, par rapport à laquelle l'un de ses successeurs immédiats est l'économiste Alfred Marshall⁹⁴, économiste très influent sur l'histoire de la pensée économique au XX^e siècle, Marshall qui « témoignait ainsi de l'influence initiatrice de Sidgwick, estimant que ce dernier avait été à la fois “[son] père et [sa] mère spirituels⁹⁵” (cité par Keynes, 1924, p. 7) » (R. Martinoia, 2011, p. 171). Et, comme le résume très bien Martinoia, « l'œuvre éthique de Sidgwick (MOE, xvii), de son propre aveu, se structure en grande partie dans un double mouvement d'attraction et de réaction vis-à-vis de la pensée de John S. Mill. [...] A la différence de Bentham, Sidgwick se focalise sur la construction du principe d'utilité, cherchant à justifier, mais aussi à déduire d'un point de vue individuel, une proposition normative essentiellement utilisée pour résoudre des problèmes de choix collectifs » (R. Martinoia, 2011, p. 172). Cela laisse présumer que « l'œuvre éthique » de Sidgwick est d'une force singulière, destinée à marquer profondément l'histoire de la pensée. Par conséquent, pourquoi écrire à la toute fin des *Méthodes de l'éthique* : « Si, alors, la réconciliation du devoir et de l'intérêt privé doit être prise en compte comme une hypothèse logiquement nécessaire pour éviter une contradiction fondamentale dans l'un des principaux domaines de notre pensée, il reste à se demander jusqu'où cette nécessité constitue une raison suffisante pour accepter cette hypothèse » (MOE, IV, chap. conclusif, 5 ; ME, p. 474). Comme à son habitude, Sidgwick ne boucle pas la boucle. Il y a cependant un accent tragique qui noircit profondément la fin de

⁹⁴ « The Cambridge school of economics was created primarily by Alfred Marshall and his students, among whom Arthur Cecil Pigou and John Maynard Keynes were preeminent. Marshall gave the Cambridge school its bible, his *Principle of Economics*; he established economics as an independent field of study at Cambridge; and he set an example by being active in offering advice to government through providing evidence to royal commissions and the like » (R. E. Backhouse, 2006, p. 15). Et, plus loin, Roger Backhouse de préciser : « Marshall and Sidgwick met in 1867 when Marshall was invited to join the Grote Club, a Cambridge philosophical discussion society of which Sidgwick was a leading member. It seems almost certain that it was Sidgwick who induced Marshall to move away from mathematics and into moral philosophy and then steered him toward political economy. At this time Marshall was learning philosophy and Sidgwick was his senior » (R. E. Backhouse, 2006, p. 28).

⁹⁵ En effet, Backhouse le remarque aussi dans l'article que nous venons de citer : « John Maynard Keynes, in his memorial to Marshall, quoted the tribute that Marshall made on Sidgwick's death: I was fashioned by him. He was, so to speak, my spiritual father and mother: for I went to him for aid when perplexed, and for comfort when troubled; and I never turned away empty. The minutes I spent with him were not ordinary minutes; they helped me to live » (R. E. Backhouse, 2006, p. 16). Les liens qui unissent H. Sidgwick, A. Marshall, Keynes Père, Keynes Fils, et l'Ecole de Cambridge sont extrêmement complexes et touffus, car ils s'inscrivent aussi dans l'histoire de sociétés secrètes auxquelles les uns et les autres appartenaient et au sein desquelles ils se fréquentaient officieusement (la plus célèbre de ces sociétés à l'époque de Sidgwick étant les « Cambridge Apostles »). A ces strates, se rajoute évidemment celles des transferts de connaissance, nombreux au XIX^e siècle, siècle où les économistes sont souvent aussi des philosophes, transferts entre éthique, philosophie morale et science économique. Yuichi Shionoya, dans un article sur Sidgwick, Moore et Keynes, note ainsi : « Henry Sidgwick, also a Cambridge philosopher, represents a culmination of nineteenth-century British moral philosophy, reconciling two conflicting schools of thought – that is, utilitarianism and intuitionism. Moore was Sidgwick's student and worked within his framework of moral philosophy. Keynes was faithful to the old-fashioned tradition of economics as a moral science, and his moral philosophy can be seen as shaped by the Sidgwick-Moore connection » (Y. Shionoya, 1991, p. 7).

son chef-d'œuvre. Au lieu de conclure de façon ferme et définitive, déjà, pourtant, « la première édition des *Methods of Ethics* est donc, sous sa plume le constat d'un "échec" – s'il en modifie quelque peu la forme au cours des rééditions, Sidgwick en conserve néanmoins l'esprit : "Le Cosmos du Devoir est ainsi véritablement réduit au chaos, et l'effort prolongé de l'esprit humain pour élaborer un idéal parfait de conduite rationnelle est voué à un échec inévitable"⁹⁶ » (R. Martinoia, 2011, p. 191). Et l'article de Martinoia devient très intéressant, dans la mesure où elle pense que « du point de vue de l'histoire des idées, l'éthique de Sidgwick ne saurait être qualifiée d'échec. En témoigne, outre certains prolongements à Cambridge dans les conceptions économiques de Marshall et Pigou, le regain d'intérêt qu'elle suscite auprès des philosophes depuis une vingtaine d'années » (R. Martinoia, 2011, p. 192). Et l'historienne de la pensée économique de pointer « trois directions », vers lesquelles « les recherches s'orientent », « sur la thématique du dualisme de la raison pratique » (*ibid.*, 2011, p. 192), dualisme fondamental pour Sidgwick : la généralisation (1), la tempérance (2) ou le dépassement du résultat de Sidgwick (3) :

1. La première direction « consiste à étendre la force de la conclusion de Sidgwick en montrant que le dualisme ne concerne pas seulement l'égoïsme et l'utilitarisme » (*ibid.*, 2011, p. 192).
2. La deuxième direction « tempère le dualisme au sein du cadre heuristique sidgwickien. Sidgwick aurait ainsi, au moment de sa conclusion, omis ou modifié certaines de ses conceptions qui, réactivées, permettraient de faire disparaître le dualisme » (*ibid.*, 2011, p. 192).
3. La troisième, et selon nous la plus originale direction, « rassemble des tentatives de dépassement du dualisme qui revisitent le cadre heuristique sidgwickien dans une perspective plus kantienne », étant donné que, "en dépit de ses revendications d'emprunts à Kant, la lecture que Sidgwick a de celui-ci est très, voire trop, étroite" » (*ibid.*, 2011, p. 192).

De la sorte, selon Rozenn Martinoia, il n'existe pas vraiment de répercussion de l'échec dont s'accuse Sidgwick⁹⁷ sur l'histoire de la pensée économique ou politique (*ibid.*, 2011, p. 193).

⁹⁶ Effectivement, Sidgwick écrit dans le texte original : « But the Cosmos of Duty is thus really reduced to a Chaos: and the prolonged effort of the human intellect to frame a perfect ideal of rational conduct is seen to have been foredoomed to inevitable failure » (H. Sidgwick, 1874a, first ed., p. 473).

⁹⁷ Nous faisons l'hypothèse, sans vouloir jouer l'apprenti psychologue, que Sidgwick était sujet à des périodes de dépression, la plus importante étant celle d'une crise majeure de sa foi religieuse. Ces périodes des dépressions ont peut-être joué un rôle dans ce sentiment tragique d'échec devant toute sa pensée, chez Sidgwick. Cette hypothèse est corroborée par un court passage dans la biographie composée par Eleanor Sidgwick : « Sidgwick was liable to periods of depression all his life after his illness as an undergraduate, generally accompanied — perhaps causes — to lie awake at night. During the latter part of his life he used, as indicated in the passage just quoted, to make a great effort to conceal depression from those he was with » (E. M. Sidgwick, A. Sidgwick (ed.), 1906 [2017], p. 486). La crise de la foi religieuse chez Sidgwick est, semble-t-il, liée à ses conceptions sur les

Au contraire, cet échec apparent est stimulant pour la pensée. Il met, en outre, le doigt sur une incomplétude essentielle propre à chaque être humain. Car personne ne peut faire le tour complet de la pensée. Mais ce manque est un appel à critiquer les faux semblants, les fausses évidences, les illusions de toutes sortes, les préjugés, les conformismes, les hypocrisies. « La raison humaine a cette destinée singulière, dans un genre de ses connaissances, d'être accablée de questions qu'elle ne saurait éviter, car elles lui sont imposées par sa nature même, mais auxquelles elle ne peut répondre, parce qu'elles dépassent totalement le pouvoir de la raison humaine » (E. Kant, 1787 [2012], p. 5). « Mais la difficulté ultérieure provient de ce que l'homme *pense*, et qu'il cherche dans la pensée sa liberté et le fondement de l'éthicité » (G. W. F. Hegel, 1821 [2016], p. 117). Comme dans un jeu de miroir, nous faisons dialoguer Kant et Hegel, les deux géants de la philosophie allemande à laquelle Henry Sidgwick prêta une si grande attention toute sa vie.

« Autrement dit, la démarche de Sidgwick est tout entière commandée par l'exigence d'harmonie ou d'unité, que la raison réclame. Cette exigence constitue le postulat fondamental sur lequel s'appuie toute sa pensée en même temps qu'elle explique l'aporie à laquelle il aboutit » (M. Terestchenko, 2005, p. 244). Il est certain, et tous les commentateurs sont unanimes à ce sujet, que Sidgwick a placé la barre très haut. Non content d'écrire un traité de la science éthique, non content d'y mêler nombre de considérations érudites sur l'histoire de la pensée en philosophie et en économie politique, il a l'audace de présenter des thèses radicalement neuves à l'époque. « *The Methods of Ethics*, Sidgwick's greatest work, is a dominant work of ethical theory, regarded by many of those best qualified to judge as the ethical

phénomènes paranormaux. « Les recherches empiriques de Sidgwick portaient sur la psychologie. Fondateur et trois fois président de la Société de recherche sur le psychisme, il consacra un temps infini à tenter d'apporter la preuve parapsychologique de la survie de l'âme, mais avec des résultats décevants. [...] Or, en dépit de recherches portant sur des centaines de cas, la preuve ne se produisit pas, ce qui entraîna chez Sidgwick une crise de croyance » (B. Schultz, 2004, p. 1789). Et comme l'écrit Bart Schultz, « cette crise révèle le Sidgwick profond » (id., p. 1789). Enfin, sans entrer dans trop de détails autobiographiques, Sidgwick est atteint profondément au cours de sa carrière par une autre crise très grave, qui le touche lui, mais aussi toute la société anglaise. « En 1869, Sidgwick, figure centrale des cercles de réflexion de Cambridge, que fréquente Marshall, n'assumant plus les Trente-Neuf Articles de l'Eglise d'Angleterre auxquels son poste de *Fellow* de Trinity College le contraignait de souscrire, décide de démissionner. Au-delà de cet événement, le déclin de la croyance religieuse pose un problème central. C'est la question de l'harmonie sociale tout entière que ce déclin invite à repenser, celle de sa possibilité et de son fondement. En effet, la religion anglicane, conceptualisée en philosophie morale et politique, constitue le soubassement de l'ordre social victorien. Dès lors que l'on considère que le monde n'est pas une construction divine, que l'on ne peut plus recourir aux sanctions religieuses afin de garantir des comportements vertueux, qu'advient-il de la cohésion sociale ? Cette question sous-tend de nombreux projets intellectuels de l'époque qui ambitionnent de substituer le "culte de la science au culte religieux" » (R. Martinoia, 2006, p. 94). Ces divers aspects concourants sont peut-être, sinon assurément, des causes déterminantes qui ont poussé Sidgwick à ce sabotage en règle que constitue la fin de son *opus magnum*.

treatise par excellence (*en français dans le texte*) » (M. G. Singer, p. xviii, in H. Sidgwick, 2000 [2011]). Et Singer, toujours dans le même livre qui est un recueil d'articles de Sidgwick, note cette remarque de Rashdall publiée dans *Mind*⁹⁸ (avril 1885), donc du vivant de Sidgwick : « *The Methods of Ethics* has long been recognized as a philosophical classic. It is one of those books of which it is safe to prophesy that no advance in philosophic doctrine will ever render them obsolete. It is not merely a piece of acute and subtle philosophical criticism but a work of art with a unity and beauty of its own as much as a dialogue of Plato or of Berkeley » (id., p. xxvi). Et en plus de ces qualités, la « stratégie de Sidgwick » (expression d'Anthony Skelton, in A. Skelton, 2008, p. 100), est tout à fait remarquable puisqu'il associe en permanence, comme les deux faces d'une même pièce, *méthode de l'éthique* et *éthique de la méthode*. De fait, éthique et méta-éthique se croisent sans cesse sous sa plume, ce qui annonce nombre de développements futurs chez les philosophes et éthiciens du XX^e siècle. « Henry Sidgwick's *The Methods of Ethics* is widely regarded as a philosophical masterpiece » (A. Skelton, 2006, p. 199), ce que confirme John Rawls dans la préface écrite pour la 7^{ème} édition des *Méthodes*, réimprimée en 1981. En effet, selon Rawls, « le livre de Sidgwick, par conséquent, est le livre le plus profondément philosophique appartenant aux œuvres strictement classiques, et celui-ci fut probablement amené à clore cette période de la tradition » (J. Rawls, in MOE, p. v ; ME, p. 3). Enfin, selon nous, ce qui fait aussi la force du livre est qu'il met en place une théologie laïque, car Sidgwick, tout en reprenant nombre de thématiques théologiques, n'a pas besoin de Dieu, et de sa révélation dans l'histoire, pour se justifier. *Les Méthodes de l'éthique* est un livre qui se suffit à lui-même. Sidgwick professe sans doute une forme de déisme, mais enfin Dieu n'est qu'une « chiquenaude », pour reprendre un terme pascalien, dans son œuvre. D'ailleurs, rarement une œuvre de « théologie laïque » aura atteint une telle force intellectuelle et une telle percution dans l'histoire de la pensée. Ce qui démontre que cet ouvrage, malgré l'échec apparent qui clôt les dernières lignes, possède une réelle fécondité axiologique.

Cela est tout à fait vrai de Sidgwick, car il ne cesse de produire et de reproduire un « systèmes de raisons », où les éléments conceptuels, mais aussi lexicaux, grammaticaux, syntaxiques et stylistiques ne cessent de se répondre les uns les autres dans un « système de la langue » fondé sur des rapports de terme à terme (cf. § 1, 2, et 3 de notre commentaire).

⁹⁸ Nous avons vu, p. 72-74, § 12 de notre commentaire, que A. Bain et H. Calderwood avaient aussi publié dans *Mind* des articles sur le livre de Sidgwick, du vivant de celui-ci, et auxquels le philosophe anglais avait cherché à répondre. Cela prouve que dès la publication des *Méthodes*, la pensée de Sidgwick a suscité un grand intérêt parmi les intellectuels britanniques de l'époque.

Par contre, nous ne sommes pas du tout d'accord avec Michel Terestchenko quand il écrit : « La morale utilitariste est une morale du sacrifice, mais qui ne fait appel en l'homme ni à une passion héroïque ni à quelque impulsion affective relevant de la bienveillance ou de l'amour du prochain. Impersonnelle, abstraite, obéissant aux exigences d'une raison purement calculatrice, elle est, dans les faits, totalement *impraticable*. Autrement dit, et pour conclure, il est tout bonnement *impossible de prescrire un devoir d'héroïsme* » (M. Terestchenko, 2005, p. 254). Ce que Terestchenko décrit là, ce n'est pas la « morale utilitariste », c'est une caricature de l'utilitarisme, où nous retrouvons tous les poncifs habituels de ceux qui rejettent l'utilitarisme (poncifs dans lesquels Rawls n'est jamais tombé). Et s'il y a bien une éthique philosophico-économique praticable, c'est l'utilitarisme en général. Cela nous amène au dernier point de notre conclusion.

De toute évidence, Sidgwick « formulated a fundamental problem of practical philosophy that, by his own admission, he didn't succeed in solving, and which has apparently remained unsolved within his own, in the broader sense, consequentialist theory. This problem – known as the “dualism of practical reason” – represents Sidgwick's genuine legacy (...) » (A. Dobrijević, 2016, p. 749). L'expression qui a ici retenu notre attention est « practical philosophy ».

Pendant l'analyse statistique des concepts majeurs des *Méthodes* (§ 7 et 8 de notre Chapitre 1), nous avons été frappés par le nombre élevé d'occurrences du mot « practical »⁹⁹ (cf. Graphique n°2, p. 45). Nous ne nous en étions pas du tout rendus compte en lisant le livre. Idem pour « action » et « conduct » (Graphique n°1, p. 44). D'ailleurs, en faisant ce travail de statistique, auquel nous avons pratiquement renoncé à cause de son caractère hautement monotone, nous avons l'impression de découvrir, soudain, tout à fait un autre livre.

Et, comme l'écrit certainement l'un des meilleurs spécialiste de l'œuvre sidgwickienne, Jerome Schneewind : « Sidgwick supports these contentions by reviewing once again the morality of common sense and showing in detail that it can be viewed as an attempt, sometimes successful, sometimes not, to provide a set of rules which embody the utilitarian principle in its

⁹⁹ Comme le souligne Roger Crisp, « like Aristotle, Sidgwick sees philosophical ethics as essentially practical » (R. Crisp, 2013, p. 399).

application to various specific types of action. His position here recalls J. S. Mill view that the rules of common-sense morality may be viewed as providing a sort of “moral almanac”, containing the results of the experience of generations of men in applying the utilitarian principle and making this experience readily available to us, so that we can use the principle without having to go through inordinately complex calculations each times we must act » (J. B. Schneewind, 2011, p. 35). Un autre spécialiste, Roger Crisp, note, non sans une pointe d’humour : « In other words, Sidgwick’s book should perhaps have been titled *The Ultimate Principles of Ethics*, those principles each being a different statement of our ultimate reasons for action » (R. Crisp, 2013, p. 401). Et si les principes sont théoriques, les fins sont pratiques, puisqu’elles visent le bonheur *réel* de l’humanité, et non pas une satisfaction hypothétique. Nous avons vu que, tant Sidgwick que Rawls, étaient attachés, par leur type respectif de pluralisme complexe, à la concrétude des situations, un peu comme les éthiciens américains qui aiment raconter des histoires mettant en scène, de façon vivante, des dilemmes moraux. Le seul problème, chez Sidgwick, mais aussi chez Rawls même s’il s’en défend, est que, si l’on accepte de parler à des personnes extérieures à la théorie, des personnes réelles, on finit par retomber dans l’hétéronomie. C’est quasiment inévitable. Comme l’écrivait Michael Walzer (nous l’avions noté page 155, de notre § 28) : « ma place dans l’économie, mon statut dans l’ordre politique, ma réputation parmi mes pairs, mes possessions matérielles : tout cela me vient d’autres hommes et femmes » (M. Walzer, 1997 [2003], p. 23). Cette « accusation » d’hétéronomie, dans des systèmes où l’autonomie est une notion tellement importante, ce qui est le cas chez Rawls comme chez Sidgwick, invalide quasiment à elle seule, l’ensemble de la théorie mise en œuvre. Mais, c’est aussi le risque à prendre, lorsqu’on se tourne vers une pratique qui, au fond, est le point de départ et le point d’arrivée de toutes les formes d’éthique dans l’histoire de la pensée.

BIBLIOGRAPHIE

L'année qui figure en début de référence est la première année de publication, et dans le cas où il y a eu des rééditions, nous avons mis entre crochet l'année d'édition utilisée. Pour mieux se repérer, chaque référence est numérotée, et les noms des auteurs sont classés par ordre alphabétique. Enfin, une excellente bibliographie (« Bibliography and Bibliographical Notes », p. 289-329) a été établie par Marcus G. Singer, dans un recueil d'articles de Henry Sidgwick, réunis sous le titre *Essays on Ethics and Method* (2000 [2001]).

SOURCES PRIMAIRES

[1] SIDGWICK Henry, 1874 [1981], *The Methods of Ethics*, seventh edition (1907), Cambridge, Indianapolis, Hackett Publishing Compagny.

La première et la sixième édition :

[2] SIDGWICK Henry, 1874a, *The Methods of Ethics*, first edition, London, Macmillan¹⁰⁰.

[3] SIDGWICK Henry, 1874b, *The Methods of Ethics*, sixth edition, London, Macmillan¹⁰¹.

Traduction en allemand :

[4] SIDGWICK Henry, 1874c [1909], *Die Methoden der Ethik, Nach der 7. Englischen Auflage übertragen von Constantin Bauer, I. Band*, Leipzig, Verlag von Dr. Werner Klinkhardt.

[5] SIDGWICK Henry, 1874d [1909], *Die Methoden der Ethik, Nach der 7. Englischen Auflage übertragen von Constantin Bauer, II. Band*, Leipzig, Verlag von Dr. Werner Klinkhardt.

[6] SIDGWICK Henry, 1887 [2011], *The Principles of Political Economy*, Cambridge Library Collection, Cambridge University Press.

[7] SIDGWICK Henry, 1886 [1967] *Outlines of the History of Ethics for English Readers*, London, Macmillan ; New York, Macmillan, St Martin's Press.

[8] SIDGWICK Henry, 1902 [2012], *Philosophy, Its Scope and Relations, An Introductory Course of Lectures*, Classical Reprint Series, Forgotten Books.

[9] SIDGWICK Henry, 1905 [2012], *Lectures on the Philosophy of Kant and Others Philosophical Lectures and Essays*, Classical Reprints Series, Forgotten Books.

¹⁰⁰ Consulté le 15 novembre 2017 sur le site : <http://www.henrysidgwick.com/themethodsofethi00sidguoft.pdf>.

¹⁰¹ Consulté le 24 octobre 2017 sur le site : <http://www.earlymoderntexts.com/assets/pdfs/sidgwick1874.pdf>.

- [10] SIDGWICK Henry, 2000 [2011], *Essays on Ethics and Method*, ed. Marcus G. Singer, Oxford, Clarendon Press.
- [11] SIDGWICK Henry, 1904, « The Scope and Method of Economic Science », *Miscellaneous Essays and Addresses*, London, Macmillan, p. 170-198¹⁰².
- [12] SIDGWICK Henry, 1879 [1997], « Economic Method », in *The Methodology of Economics: Nineteenth-Century British Contributions, Volume 6: Theoretical Economics, 1876-1914*, London, Routledge/Thoemmes Press, p. 301-318.

SOURCES SECONDAIRES

- [13] ARISTOTE, 1990 [2012], *Ethique à Nicomaque*, trad. J. Tricot, Paris, Vrin.
- [14] AUDARD Catherine, 2015, « Sidgwick, Henry », in J. Mandle, D. A. Reidy, *The Cambridge Rawls Lexicon*, Cambridge University Press, p. 773-776.
- [15] AUDARD Catherine (éd.), 1999a, *Anthologie historique et critique de l'utilitarisme, I. Jeremy Bentham et ses précurseurs (1711-1832)*, coll. Philosophie morale, Paris, Puf.
- [16] AUDARD Catherine (éd.), 1999b, *Anthologie historique et critique de l'utilitarisme, II. L'utilitarisme victorien (1838-1903)*, coll. Philosophie morale, Paris, Puf.
- [17] AUDARD Catherine (éd.), 1999c, *Anthologie historique et critique de l'utilitarisme, III. L'utilitarisme contemporain*, coll. Philosophie morale, Paris, Puf.
- [18] AUDARD Catherine, 2004a, « Utilitarisme », in M. Canto-Sperber (dir.), *DEPM*¹⁰³, tome 2, coll. Quadrige, Paris, Puf, p. 2001-2009.
- [19] AUDARD Catherine, 2004b, « Right, Just, Good », in B. Cassin (dir.), *VEP*¹⁰⁴, Paris, Le Robert, Seuil, p. 1088-1091.
- [20] AUDARD Catherine, 1988, « Principes de justice et principes de libéralisme, la 'neutralité' de John Rawls », in C. Audard, J-P. Dupuy, et R. Sève (eds.), *Individu et justice sociale, Autour de John Rawls*, Paris, Seuil, p. 158-159.
- [21] BACKHOUSE Roger E., 2006, « Sidgwick, Marshall, and the Cambridge School of Economics », *History of Political Economy*, 38, 1, p. 15-44.
- [22] BAIN Alexander, 1876, « Mr. Sidgwick's *Methods of Ethics* », *Mind*, Vol. I, p. 179-197¹⁰⁵.

¹⁰² Consulte le 24 août 2018 sur le site : <http://www.archive.org/details/cu31924013551340>

¹⁰³ Abréviations de *Dictionnaire d'Éthique et de Philosophie morale*.

¹⁰⁴ Abréviations de *Vocabulaire Européen des Philosophies, Dictionnaire des Intraduisibles*.

¹⁰⁵ Consulté le 27 août 2018 sur le site : <https://www.books.googleusercontent.com/books/content?req=AKW5Qaf4A2SQI2MKI2DHmjr>

- [23] BAZARD Philippe, 1997, *Les fondements de l'économie du bien-être et la révision de l'utilitarisme : l'héritage de Henry Sidgwick*, thèse soutenue en 1997, sous la direction d'André Lapidus, Université Paris I.
- [24] BLANCHÉ Robert, 1935, *Le rationalisme de Whewell*, Paris, Félix Alcan.
- [25] BRINK David O., 1992 [2002], « Sidgwick and the rationale for rational egoism », in B. Schultz (ed.), *Essays on Henry Sidgwick*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 199-240.
- [26] BROAD Charlie Dunbar, 1944, *Five Types of Ethical Theory*, London, Kegan Paul, Trench, Trubner¹⁰⁶.
- [27] CAILLÉ Alain, SENELLART Michel, LAZZERI Christian (dir.), 2007, *Histoire raisonnée de la philosophie morale et politique, Tome II, Des Lumières à nos jours*, coll. Champs, Paris, Flammarion.
- [28] CALDERWOOD Henry, 1876, « Mr. Sidgwick on Intuitionism », *Mind*, Vol I, p. 197-206¹⁰⁷.
- [29] CANTO-SPERBER Monique, 1994, *La philosophie morale britannique*, Paris, Puf.
- [30] CRISP Roger, 2015, *The Cosmos of Duty, Henry Sidgwick's Methods of Ethics*, Clarendon Press, Oxford University Press.
- [31] CRISP Roger, 1997 [2009], *Mill on Utilitarianism*, London, New York, Routledge.
- [32] CRISP Roger, 2013, « Methods, Methodology, and Moral Judgment: Sidgwick on the Nature of Ethics », *Revue internationale de philosophie*, n° 266, p. 397-419¹⁰⁸.
- [33] DARWALL Stephen, 1995 [2003], *The British moralists and the internal 'ought' : 1640-1740*, Cambridge, Cambridge University Press.
- [34] DAVAL René, 1997, *Moore et la philosophie analytique*, Paris, Puf.
- [35] DOBRIJEVIĆ Aleksandar, 2016, « The Dualism of Practical Reason and the Autonomy: Sidgwick's Pessimism and Kant's Optimism », *Filozofija Društvo*, XXVII (4), p. 749-756.
- [36] DONAGAN Alan, 1992 [2002], « Sidgwick and Whewellian intuitionism. Some Enigmas », in B. Schultz (ed.), *Essays on Henry Sidgwick*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 123-142
- [37] DUBOIS Pierre, 1967, *Le problème moral dans la philosophie anglaise de 1900 à 1950*, Paris, Vrin.

¹⁰⁶ Consulté le 14 août 2018 sur le site : <https://archive.org/details/broad.five.types.of.ethical.theory>

¹⁰⁷ Consulté le 27 août 2018 sur le site : <https://www.books.googleusercontent.com/books/content?req=AKW5Qaf4A2SQ2MK2DHmj>

¹⁰⁸ Consulté le 4 février 2019 sur le site : <https://www.cairn.info/revue-internationale-de-philosophie-2013-4-page-397.htm>

- [38] DUPUY Jean-Pierre, 1992, *Le sacrifice et l'envie, Le libéralisme aux prises avec la justice sociale*, Paris, Calmann-Lévy.
- [39] DUPUY Jean-Pierre, 1995, « Postface », in E. Halévy, *La formation du radicalisme philosophique, I. La jeunesse de Bentham 1776-1789*, Paris, Puf, p. 329-359.
- [40] DUPUY Jean-Pierre, 1999, « Introduction à la théorie de la justice de John Rawls », in *Ethique et philosophie de l'action*, Paris, Ellipses, p. 35-88.
- [41] EGE Ragip, IGRSHEIM Herrade, 2008, « Rawls with Hegel: The concept of 'Liberalism of freedom' », *The European Journal of the History of Economic Thought*, 15:1, p. 25-47.
- [42] FRANKENA William K., 1992 [2002], « Sidgwick and the history of ethical dualism », in B. Schultz (ed.), *Essays on Henry Sidgwick*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 175-198.
- [43] GENINET Hortense, 2012, *La politique chez Henry Sidgwick*, thèse soutenue le 11 mai 2012, sous la direction de René Daval, Université de Reims Champagne-Ardenne.
- [44] GRIFFIN-COLLART Evelyne, 1990, *Philosophie et sens commun dans la philosophie anglaise du XIX^e et du XX^e siècles*, Académie Royale de Belgique.
- [45] HALEVY Elie, 1995a, *La formation du radicalisme philosophique, I. La jeunesse de Bentham 1776-1789*, Paris, Puf.
- [46] HALEVY Elie, 1995b, *La formation du radicalisme philosophique, II. L'évolution de la doctrine utilitaire de 1789 à 1815*, Paris, Puf.
- [47] HALEVY Elie, 1995c, *La formation du radicalisme philosophique, III. Le radicalisme philosophique*, Paris, Puf.
- [48] HAWI Rima, 2016, *John Rawls, Itinéraire d'un libéral américain vers l'égalité sociale*, Paris, Classiques Garnier.
- [49] HEGEL G. W. F., 1821 [2016], *Principes de la philosophie du droit*, trad. J-F. Kervégan, 3^{ème} édition, Paris, Puf.
- [50] HÖFFE Otfried, 1993, *Introduction à la philosophie pratique de Kant, La morale, le droit et la religion*, Paris, Vrin.
- [51] HÖFFE Otfried, 1988, « Dans quelle mesure la théorie de John Rawls est-elle kantienne ? », in C. Audard, J-P. Dupuy, et R. Sève (eds.), *Individu et justice sociale, Autour de John Rawls*, Paris, Seuil, p. 55-72.
- [52] JAFFRO Laurent, 2000, « La formation de la doctrine du sens moral : Burnet, Shaftesbury, Hutcheson », in L. Jaffro (coord.), *Le sens moral, Une histoire de la philosophie morale de Locke à Kant*, Paris, Puf, p. 11-46.

- [53] KANT Emmanuel, 1787 [2012], *Critique de la raison pure*, trad. A. Tremesaygues, B. Pacaud, 8^{ème} édition, coll. Quadrige, Paris, Puf.
- [54] KANT Emmanuel, 1788 [2016], *Critique de la raison pratique*, trad. F. Picavet, 9^{ème} édition, Paris, Puf.
- [55] KANT Emmanuel, 1785 [2015], *Fondements de la métaphysique des mœurs*, trad. V. Delbos, revue par A. Philonenko, Paris, Vrin.
- [56] KEYNES John Maynard, 1972, « My Early Beliefs », in *The Collected Writings of John Maynard Keynes, Volume X, Essays in Biography*, London, Macmillan, St. Martin Press, p. 433-450.
- [57] LARMORE Charles, 1993, *Modernité et morale*, Paris, Puf.
- [58] LAVAL Christian, 2007 [2017], *L'homme économique*, coll. Tel, Paris, Gallimard.
- [59] LAVELLE Louis, 1951, *Traité des Valeurs, Tome Premier, Théorie générale de la valeur*, Paris, Puf.
- [60] LE SENNE René, 1961, *Traité de Morale générale*, 4^{ème} édition, Paris, Puf.
- [61] MALHERBE Michel, 2004, « Intuitionnisme », *DEPM*, tome 1, Paris, Puf, p. 940-945.
- [62] MARTINOIA Rozenn, 2011, « “Une triste fin pour un si grand travail” ? La révision de l'utilitarisme par Henry Sidgwick », *Oeconomia*, 1-2, p. 171-193¹⁰⁹.
- [63] MARTINOIA Rozenn, 2006, « L'“ère marshallienne” : équilibre, bien-être et question sociale dans l'Angleterre victorienne », « *Romantisme* », vol. 3, n°133, p. 93-102¹¹⁰.
- [64] MEYER Michel (dir.), 1994, *La philosophie anglo-saxonne*, Paris, Puf.
- [65] MILL John Stuart, 1861a, *Utilitarianism*, in *The Collected Works of John Stuart Mill, Volume X-Essays on Ethics, Religion, and Society* [1833]¹¹¹.
- [66] MILL John Stuart, 1861b [2013], *L'utilitarisme, Essai sur Bentham*, 3^{ème} édition, coll. Quadrige, Paris, Puf.
- [67] MILL John Stuart, 1859 [2017], *De la liberté*, coll. Folio, Paris, Gallimard.
- [68] MILL John Stuart, 1874 [2003], *La Nature*, Paris, Editions La Découverte.
- [69] MONGIN Philippe, 1995, « *Postface*, L'utilitarisme originel et le développement de la théorie économique », in E. Halévy, 1995c, *La formation du radicalisme philosophique, III. Le radicalisme philosophique*, Paris, Puf, p. 369-394.

¹⁰⁹ Consulté le 26 juin 2016 sur le site : <http://www.oeconomia.revues.org/acces-distant.bnu.fr/1722>

¹¹⁰ Consulté le 21 avril 2020 sur le site : <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2006-3-page-93.htm>

¹¹¹ Consulté le 17 janvier 2017 sur le site : <http://www.oll.libertyfund.org/titles/mill-the-collected-works-of-john-stuart-mill-volume-x-essays-on-ethics-religion-and-society>

- [70] MONGIN Philippe, 2018, « Les origines de la distinction en positif et normatif en économie », in *Revue Philosophique de Louvain*, Tome 116, n°2, p. 151-186.
- [71] MOORE George Edward, 1903 [1998], *Principia Ethica*, Paris, Puf.
- [72] NAGEL Thomas 1991 [1994], *Egalité et partialité*, Paris, Puf.
- [73] NAGEL Thomas, 1970 [1975], *The Possibility of Altruism*, Oxford University Press, Clarendon Press.
- [74] NAGEL Thomas, 1986 [1993], *Le point de vue de nulle part*, trad. S. Kronlund, Combas, Editions de l'Eclat.
- [75] PHILLIPS David, 2011, *Sidgwickian Ethics*, Oxford, Oxford University Press.
- [76] PICAVET Emmanuel, 1996, *Choix rationnel et vie publique, Pensée formelle et raison pratique*, coll. Fondements de la politique, Paris, Puf.
- [77] PICAVET Emmanuel, 2001, *Théorie de la justice – Première partie – John Rawls*, coll. Philo-textes Commentaire, Paris, Ellipses.
- [78] PICAVET Emmanuel, 2005, « Sidgwick, Moore et l'approche économique de l'utilité des règles ordinaires », *Revue de Métaphysique et de Morale*, n°47/3, p. 333-347¹¹².
- [79] RAWLS John, 1971a [1999], *A Theory of Justice*, Revised Edition, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press.
- [80] RAWLS John, 1971b [2009], *Théorie de la justice*, trad. Catherine Audard, Paris, Seuil.
- [81] RAWLS John, 1993a [2000], *Justice et démocratie*, Introduction, présentation et glossaire de Catherine Audard, Paris, Seuil.
- [82] RAWLS John 1993b [2012], *Libéralisme politique*, 2^{ème} édition, coll. Quadrige, Paris, Puf.
- [83] RAWLS John, 2000 [2008], *Leçons sur l'histoire de la philosophie morale*, Paris, Editions la Découverte.
- [84] RAWLS John, 2001 [2008] *La justice comme équité, Une reformulation de Théorie de la justice*, trad. B. Guillaume, Paris, Editions La Découverte.
- [85] SCHNEEWIND Jerome B., 1977 [1986], *Sidgwick's Ethics and Victorian Moral Philosophy*, Oxford, Clarendon Press.
- [86] SCHNEEWIND Jerome B., 2011, « First Principles and Common-Sense Morality in Sidgwick's Ethics », in *Essays on the History of Moral Philosophy*, Oxford University Press, p. 21-41.

¹¹² Consulté le 17 janvier 2020 sur le site : <https://www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2005-3.htm>

- [87] SCHULTZ Bart, 2004, « Henry Sidgwick », in M. Canto-Sperber (dir.), *DEPM*, tome 2, Paris, Puf, p. 1782-1790.
- [88] SCHULTZ Bart, 2014, « Henry Sidgwick and the Irrationality of the Universe », in W. J. Wander (ed.), *The Oxford Handbook of British Philosophy in the Ninetenth Century*, Oxford, Oxford University Press, p. 461-482.
- [89] SCHULTZ Bart, 2013, « Sidgwick », in R. Crisp (ed.), in *The Oxford Handbook of the History of Ethics*, Oxford, Oxford University Press, p. 544-563.
- [90] SEN Amartya, 1991 [2012], *Ethique et économie, et autres essais*, 5^{ème} édition, coll. Quadrige, Paris, Puf.
- [91] SEN Amartya, 1999a [2003], *Un nouveau modèle économique, Développement, justice, liberté*, Paris, Odile Jacob.
- [92] SEN Amartya, 1999b [2003], *L'économie est une science morale*, Paris, Editions La Découverte.
- [93] SHIONOYA Yuichi, 1991, « Sidgwick, Moore and Keynes: A Philosophical Analysis of Keynes's 'My Early Beliefs' », in D. W. Bateman, J. B. Bradley, *Keynes and Philosophy: Essays on the Origin of Keynes's Thought*, Aldershot, Edward Elgar Publishing Limited, p. 6-29.
- [94] SIDGWICK Eleanor Mildred, SIDGWICK Arthur (ed.), 1906 [2017], *Henry Sidgwick, A Memoir*, Delhi, Facsimile Publisher.
- [95] SIGOT Nathalie, 2001, *Bentham et l'économie, Une histoire d'utilité*, Paris, Ed. Economica.
- [96] SINGER Peter, 1992, « Ethics », in *The New Encyclopaedia Britannica*, Volume 18, 15th Edition, Chicago, p. 492-521.
- [97] SKELTON Anthony, 2006, « Henry Sidgwick's Practical Ethics: A Defense », *Utilitas*, Vol. 18, N°3, p. 199-217.
- [98] SKELTON Anthony, 2008, « Sidgwick's Philosophical Intuitions », *Etica & Politica/Ethics & Politics*, X, 2, p. 185-209¹¹³.
- [99] SKORUPSKI John, 1993 [2004], *English-Language Philosophy, 1750 to 1945*, Oxford, Oxford University Press.
- [100] SMART John J. C., WILLIAMS Bernard, 1993, *Utilitarisme, Le pour et le contre*, Genève, Labor et Fides.
- [101] SMITH Adam, 1999 [2016], *Théorie des sentiments moraux*, 3^{ème} édition, coll. Quadrige, Paris, Puf.

¹¹³ Consulté le 27 août 2018 sur le site : https://www.units.it/etica/2008_2/SKELTON.pdf

- [102] SOSOE Lukas K., 1990, « Henry Sidgwick et le problème du dualisme de la raison pratique », in « Ethique et droit à l'âge démocratique, Actes du Colloque de Mai 1990 », *Cahiers de philosophie politique et juridique*, n°18, p. 63-76.
- [103] SOSOE Lukas K., 2006a, « Henry Sidgwick et les méthodes de l'éthique » in L. Thiaw-Po-Une, *Questions d'éthique contemporaine*, Paris, Stock, p. 169-183.
- [104] SOSOE Lukas K., 2006b, « L'intuitionnisme », in L. Thiaw-Po-Une, *Questions d'éthique contemporaine*, Paris, Stock, p. 336-349.
- [105] SOSOE Lukas K., 2017, « Le destin de l'éthique kantienne en Angleterre : Coleridge, Sidgwick et Moore », in S. Grapotte, M. Lequan, L. Sosoe (dir.), *Kant et les penseurs de langue anglaise*, Paris, Vrin.
- [106] TERESTCHENKO Michel, 2005, *Un si fragile vernis d'humanité, Banalité du mal, banalité du bien*, Paris, La Découverte/M.A.U.S.S.
- [107] TERESTCHENKO Michel, 2004, « Henry Sidgwick. Le cosmos de la moralité réduit au chaos », *Revue de Métaphysique et de Morale*, n°1, p. 101-128.
- [108] TRIBE Keith 2017, « Henry Sidgwick, moral order, and utilitarianism », *The European Journal of the History of Economic Thought*, Vol. 24, N°4, p. 907-930¹¹⁴.
- [109] WALZER Michael, 1983 [1997], *Sphères de Justice, Une défense du pluralisme et de l'égalité*, Paris, Seuil.
- [110] WILLIAMS Bernard, 1985 [1990], *L'éthique et les limites de la philosophie*, Paris, Gallimard.
- [111] ZIELINSKA Anna C. (éd.), 2013, *Métaéthique, Connaissance morale, scepticismes et réalismes*, coll. Textes clés, Paris, Vrin.

INSTRUMENTS DE TRAVAIL

- [112] BENJAMIN Walter, 1965 [1991], « La tâche du traducteur », traduit par Martine Broda¹¹⁵, in *Revue PO&SIE*, n° 55, p. 150-158.
- [113] CHUQUET Hélène, PAILLARD Michel, 1989 [2017], *Approche linguistique des problèmes de traduction, Anglais-Français*, Edition révisée, Paris, Editions Ophrys.
- [114] DARBELNET Jean, VINAY Jean-Paul, 1958 [1977], *Stylistique comparée du français et de l'anglais, Méthode de traduction*, Paris, Les Editions Didier.

¹¹⁴ Consulté le 23 novembre 2017 sur le site : <https://www.doi.org/10.1080/09672567.2017.1323938>

¹¹⁵ Consulté le 17 janvier 2020 sur le site : https://po-et-sie.fr/wp-content/uploads/2018/10/55_1991_p150_158.pdf

- [115] JAKOBSON Roman, 1963 [1966], « Aspects linguistiques de la traduction », in *Essais de linguistique générale*, tome 1, Paris, Les Editions de Minuit..
- [116] OUSTINOFF Mickaël, 2003 [2015], *La traduction*, 5^{ème} édition, Que sais-je ?, Paris, Puf.
- [117] PAVEAU Marie-Anne, SARFATI Georges-Elia, 2003, *Les grandes théories de la linguistique*, Paris, Armand Colin.
- [118] PERRIN Isabelle, 1996 [2000], *L'anglais : comment traduire ?*, Paris, Hachette Livre.
- [119] RICOEUR Paul, *Sur la traduction*, 2018, Paris, Les Belles Lettres.
- [120] DE SAUSSURE Ferdinand, 1916 [2016], *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.

ANNEXE I

Listes

1. Liste des concepts majeurs dans *Les Méthodes de l'éthique*

a. « axiom, principe, ethics/ethical, morality/moralist/moral »

axiom : 1 (P)¹¹⁶, 5 (SOM), **LI** (5) [0-C1, 0-C2, 3-C3, 0-C4, 0-C5, 1-C6, 0-C7, 1-C8, 0-C9], **LII** (0) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6], **LIII** (28) [0-C1, 4-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 1-C6, 7-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 9-C11, 0-C12, 7-C13, 0-C14], **LIV** (4) [0-C1, 2-C2, 0-C3, 1-C4, 0-C5, 1-C-C], **AXK** (0). **T = 43**

principe : 15 (P), 20 (SOM), **LI** (62) [19-C1, 4-C2, 3-C3, 2-C4, 5-C5, 15-C6, 4-C7, 10-C8, 0-C9], **LII** (17) [5-C1, 0-C2, 4-C3, 0-C4, 5-C5, 3-C6], **LIII** (227) [12-C1, 6-C2, 0-C3, 21-C4, 47-C5, 23-C6, 5-C7, 2-C8, 4-C9, 2-C10, 50-C11, 3-C12, 45-C13, 7-C14], **LIV** (91) [12-C1, 28-C2, 19-C3, 6-C4, 16-C5, 10-C-C], **AXK** (3). **T = 435***

ethics : 8 (P), 3 (SOM), **LI** (69) [27-C1, 24-C2, 0-C3, 3-C4, 3-C5, 4-C6, 0-C7, 4-C8, 4-C9], **LII** (8) [1-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 7-C6], **LIII** (18) [2-C1, 1-C2, 1-C3, 0-C4, 2-C5, 1-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 1-C10, 6-C11, 1-C12, 3-C13, 0-C14], **LIV** (12) [0-C1, 0-C2, 4-C3, 1-C4, 2-C5, 5-C-C], **AXK** (0). **T = 118***

ethical : 17 (P), 10 (SOM), **LI** (62) [10-C1, 3-C2, 6-C3, 9-C4, 8-C5, 12-C6, 7-C7, 5-C8, 2-C9], **LII** (9) [1-C1, 1-C2, 1-C3, 0-C4, 1-C5, 5-C6], **LIII** (58) [8-C1, 4-C2, 0-C3, 2-C4, 2-C5, 2-C6, 2-C7, 3-C8, 0-C9, 0-C10, 5-C11, 11-C12, 14-C13, 5-C14], **LIV** (17) [8-C1, 0-C2, 3-C3, 0-C4, 2-C5, 4-C-C], **AXK** (3). **T = 176***

morality : 11 (P), 7 (SOM), **LI** (41) [2-C1, 3-C2, 6-C3, 0-C4, 2-C5, 9-C6, 1-C7, 18-C8, 0-C9], **LII** (15) [1-C1, 0-C2, 0-C3, 2-C4, 11-C5, 1-C6], **LIII** (55) [10-C1, 3-C2, 0-C3, 9-C4, 1-C5, 0-C6, 3-C7, 0-C8, 1-C8, 2-C10, 14-C11, 1-C12, 9-C13, 2-C14], **LIV** (100) [1-C1, 4-C2, 24-C3, 33-C4, 30-C5, 8-C-C], **AXK** (2). **T = 231***

moralist : 8 (P), 2 (SOM), **LI** (22) [4-C1, 3-C2, 1-C3, 4-C4, 1-C5, 2-C6, 1-C7, 5-C8, 1-C9], **LII** (10) [0-C1, 3-C2, 2-C3, 0-C4, 4-C5, 1-C6], **LIII** (37) [7-C1, 3-C2, 0-C3, 5-C4, 1-C5, 2-

¹¹⁶ Abréviations utilisées : P = Préfaces ; SOM = Sommaire ; LI = Livre I ; LII = Livre II ; LIII = Livre III ; LIV = Livre IV ; AXK = Annexe sur Kant et le libre arbitre ; C = Chapitre (C1 = Chapitre 1 ; C2 = Chapitre 2, etc.) ; T = Total des occurrences de chaque item. Les totaux marqués d'un astérisque sont ceux qui dépassent la centaine.

C6, 2-C7, 0-C8, 0-C9, 1-C10, 2-C11, 9-C12, 4-C13, 1-C14], **LIV (11)** [1-C1, 1-C2, 4-C3, 0-C4, 4-C5, 1-C-C], *AXK* (3). **T = 93**

moral : 12 (P), 17 (SOM), **LI (164)** [14-C1, 12-C2, 53-C3, 12-C4, 22-C5, 13-C6, 0-C7, 28-C8, 10-C9], **LII (39)** [4-C1, 0-C2, 0-C3, 3-C4, 30-C5, 2-C6], **LIII (215)** [51-C1, 25-C2, 8-C3, 21-C4, 18-C5, 9-C6, 3-C7, 3-C8, 7-C9, 4-C10, 21-C11, 14-C12, 19-C13, 12-C14], **LIV (152)** [6-C1, 7-C2, 44-C3, 33-C4, 40-C5, 22-C-C], *AXK* (19). **T = 618***

b. « pleasure, pain, motive, end, mean, dictate(s) »

pleasure : 6 (P), 23 (SOM), **LI (186)** [1-C1, 0-C2, 1-C3, 104-C4, 3-C5, 4-C6, 45-C7, 5-C8, 23-C9], **LII (339)** [13-C1, 60-C2, 118-C3, 30-C4, 14-C5, 104-C6], **LIII (58)** [4-C1, 0-C2, 1-C3, 2-C4, 1-C5, 0-C6, 1-C7, 6-C8, 5-C9, 2-C10, 2-C11, 5-C12, 6-C13, 23-C14], **LIV (67)** [13-C1, 5-C2, 16-C3, 11-C4, 6-C5, 16-C-C], *AXK* (0). **T = 679***

pain : 1 (P), 4 (SOM), **LI (49)** [1-C1, 0-C2, 3-C3, 33-C4, 4-C5, 1-C6, 6-C7, 0-C8, 1-C9], **LII (161)** [5-C1, 32-C2, 45-C3, 5-C4, 15-C5, 59-C6], **LIII (48)** [4-C1, 0-C2, 0-C3, 5-C4, 8-C5, 1-C6, 0-C7, 7-C8, 4-C9, 6-C10, 4-C11, 2-C12, 0-C13, 7-C14], **LIV (51)** [10-C1, 1-C2, 10-C3, 11-C4, 6-C5, 13-C-C], *AXK* (0). **T = 314***

motive : 0 (P), 8 (SOM), **LI (27)** [0-C1, 0-C2, 7-C3, 2-C4, 11-C5, 5-C6, 1-C7, 1-C8, 0-C9], **LII (8)** [1-C1, 1-C2, 0-C3, 1-C4, 2-C5, 3-C6], **LIII (115)** [36-C1, 10-C2, 2-C3, 5-C4, 3-C5, 0-C6, 0-C7, 2-C8, 0-C9, 0-C10, 2-C11, 53-C12, 0-C13, 2-C14], **LIV (14)** [1-C1, 0-C2, 7-C3, 0-C4, 4-C5, 2-C-C], *AXK* (5). **T = 177***

end : 3 (P), 12 (SOM), **LI (146)** [37-C1, 3-C2, 28-C3, 20-C4, 8-C5, 20-C6, 10-C7, 5-C8, 15-C9], **LII (33)** [3-C1, 2-C2, 16-C3, 2-C4, 4-C5, 6-C6], **LIII (152)** [9-C1, 0-C2, 25-C3, 12-C4, 6-C5, 3-C6, 3-C7, 2-C8, 13-C9, 5-C10, 9-C11, 8-C12, 34-C13, 23-C14], **LIV (50)** [3-C1, 5-C2, 22-C3, 4-C4, 6-C5, 10-C-C], *AXK* (0). **T = 396***

means : 0 (P), 1 (SOM), **LI (40)** [6-C1, 1-C2, 14-C3, 0-C4, 5-C5, 4-C6, 4-C7, 0-C8, 6-C9], **LII (21)** [0-C1, 0-C2, 6-C3, 7-C4, 3-C5, 5-C6], **LIII (64)** [3-C1, 1-C2, 9-C3, 4-C4, 9-C5, 3-C6, 1-C7, 0-C8, 3-C9, 0-C10, 13-C11, 1-C12, 7-C13, 10-C14], **LIV (25)** [3-C1, 1-C2, 15-C3, 2-C4, 3-C5, 1-C-C], *AXK* (0). **T = 151***

dictate(s) : 1 (P), 3 (SOM), **LI** (21) [0-C1, 0-C2, 8-C3, 3-C4, 0-C5, 1-C6, 0-C7, 3-C8, 6-C9], **LII** (3) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 2-C4, 1-C5, 0-C6], **LIII** (10) [1-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 1-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 1-C9, 0-C10, 3-C11, 0-C12, 2-C13, 2-C14], **LIV** (3) [0-C1, 1-C2, 0-C3, 0-C4, 1-C5, 1-C-C], *AXK* (2). **T = 43**

c. « right/rightness, good/goodness, wrong/wrongness, ought, duty »

right : 7, (P), 10 (SOM), **LI** (100) [24-C1, 5-C2, 16-C3, 4-C4, 15-C5, 22-C6, 2-C7, 6-C8, 6-C9], **LII** (10) [3-C1, 1-C2, 1-C3, 1-C4, 2-C5, 2-C6], **LIII** (243) [50-C1, 17-C2, 16-C3, 16-C4, 45-C5, 25-C6, 13-C7, 6-C8, 3-C9, 1-C10, 14-C11, 3-C12, 18-C13, 16-C14], **LIV** (56) [4-C1, 0-C2, 20-C3, 5-C4, 19-C5, 8-C-C], *AXK* (3). **T = 429***

rightness : 1 (P), 5 (SOM), **LI** (19) [2-C1, 0-C2, 2-C3, 5-C4, 0-C5, 3-C6, 0-C7, 5-C8, 2-C9], **LII** (0) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6], **LIII** (44) [25-C1, 1-C2, 1-C3, 1-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 4-C11, 2-C12, 0-C13, 10-C14], **LIV** (7) [1-C1, 0-C2, 4-C3, 0-C4, 2-C5, 0-C-C], *AXK* (0). **T = 76**

good : 5 (P), 11 (SOM), **LI** (125) [13-C1, 1-C2, 4-C3, 8-C4, 7-C5, 0-C6, 0-C7, 4-C8, 88-C9], **LII** (15) [1-C1, 2-C2, 2-C3, 2-C4, 7-C5, 1-C6], **LIII** (223) [8-C1, 12-C2, 4-C3, 22-C4, 16-C5, 8-C6, 2-C7, 1-C8, 1-C9, 2-C10, 6-C11, 6-C12, 65-C13, 70-C14], **LIV** (61) [1-C1, 4-C2, 24-C3, 2-C4, 12-C5, 18-C-C], *AXK* (15). **T = 455***

goodness : 0 (P), 0 (SOM), **LI** (18) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 1-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 17-C9], **LII** (0) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6], **LIII** (12) [3-C1, 0-C2, 1-C3, 1-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 0-C11, 1-C12, 0-C13, 6-C14], **LIV** (4) [0-C1, 0-C2, 4-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C-C], *AXK* (1). **T = 35**

wrong : 1 (P), 5 (SOM), **LI** (21) [4-C1, 0-C2, 3-C3, 0-C4, 9-C5, 3-C6, 0-C7, 2-C8, 0-C9], **LII** (3) [1-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 2-C5, 0-C6], **LIII** (45) [17-C1, 6-C2, 0-C3, 1-C4, 4-C5, 1-C6, 0-C7, 2-C8, 0-C9, 0-C10, 6-C11, 2-C12, 4-C13, 2-C14], **LIV** (15) [0-C1, 0-C2, 5-C3, 2-C4, 8-C5, 0-C-C], *AXK* (3). **T = 93**

wrongness : 0 (P), 0 (SOM), **LI** (1) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 1-C8, 0-C9], **LII** (0) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6], **LIII** (15) [6-C1, 0-C2, 1-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 6-C9, 0-C10, 1-C11, 1-C12, 0-C13, 0-C14], **LIV** (0) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C-C], **AXK** (0). **T = 16**

ought : 7 (P), 7 (SOM), **LI** (120) [16-C1, 23-C2, 51-C3, 4-C4, 6-C5, 11-C6, 1-C7, 4-C8, 4-C9], **LII** (6) [1-C1, 1-C2, 1-C3, 1-C4, 0-C5, 2-C6], **LIII** (164) [15-C1, 9-C2, 2-C3, 23-C4, 29-C5, 30-C6, 2-C7, 9-C8, 6-C9, 2-C10, 13-C11, 4-C12, 18-C13, 2-C14], **LIV** (30) [7-C1, 3-C2, 6-C3, 3-C4, 8-C5, 3-C-C], **AXK** (0). **T = 334***

duty : 5 (P), 27 (SOM), **LI** (73) [9-C1, 19-C2, 18-C3, 0-C4, 14-C5, 8-C6, 1-C7, 3-C8, 1-C9], **LII** (41) [1-C1, 0-C2, 2-C3, 2-C4, 32-C5, 4-C6], **LIII** (369) [41-C1, 55-C2, 4-C3, 96-C4, 16-C5, 31-C6, 16-C7, 16-C8, 12-C9, 14-C10, 47-C11, 2-C12, 16-C13, 3-C14], **LIV** (74) [1-C1, 3-C2, 30-C3, 3-C4, 15-C5, 22-C-C], **AXK** (0). **T = 589***

d. « impulse, feeling, self-love, (self) sacrifice, happiness, (self) interest »

impulse : 4 (P), 3 (SOM), **LI** (93) [1-C1, 0-C2, 12-C3, 51-C4, 4-C5, 11-C6, 13-C7, 1-C8, 0-C9], **LII** (31) [0-C1, 2-C2, 13-C3, 2-C4, 8-C5, 6-C6], **LIII** (94) [3-C1, 10-C2, 5-C3, 4-C4, 3-C5, 0-C6, 0-C7, 3-C8, 5-C9, 2-C10, 11-C11, 32-C12, 13-C13, 3-C14], **LIV** (30) [2-C1, 0-C2, 10-C3, 7-C4, 7-C5, 4-C-C], **AXK** (4). **T = 259***

feeling : 0 (P), 6 (SOM), **LI** (50) [0-C1, 0-C2, 8-C3, 21-C4, 12-C5, 4-C6, 3-C7, 1-C8, 1-C9], **LII** (97) [1-C1, 29-C2, 45-C3, 1-C4, 9-C5, 12-C6], **LIII** (64) [2-C1, 2-C2, 2-C3, 21-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 11-C8, 0-C9, 1-C10, 2-C11, 3-C12, 0-C13, 20-C14], **LIV** (21) [2-C1, 2-C2, 7-C3, 6-C4, 1-C5, 3-C-C], **AXK** (0). **T = 238***

self-love : 4 (P), 2 (SOM), **LI** (14) [1-C1, 0-C2, 0-C3, 4-C4, 0-C5, 0-C6, 9-C7, 0-C8, 0-C9], **LII** (15) [0-C1, 0-C2, 6-C3, 1-C4, 8-C5, 0-C6], **LIII** (19) [7-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 1-C11, 5-C12, 4-C13, 2-C14], **LIV** (6) [1-C1, 0-C2, 3-C3, 0-C4, 1-C5, 1-C-C], **AXK** (0). **T = 60**

(self) sacrifice : 5 (P), 0 (SOM), **LI** (14) [4-C1, 0-C2, 0-C3, 6-C4, 0-C5, 0-C6, 1-C7, 0-C8, 3-C9], **LII** (18) [0-C1, 0-C2, 7-C3, 4-C4, 7-C5, 0-C6], **LIII** (25) [0-C1, 0-C2, 1-C3, 11-C4, 1-

C5, 1-C6, 0-C7, 3-C8, 1-C9, 0-C10, 3-C11, 0-C12, 1-C13, 3-C14], **LIV** (18) [0-C1, 2-C2, 6-C3, 0-C4, 1-C5, 9-C-C], *AXK* (0). **T = 80**

happiness : 20 (P), 11 (SOM), **LI** (114) [33-C1, 6-C2, 17-C3, 10-C4, 2-C5, 23-C6, 14-C7, 3-C8, 6-C9], **LII** (112) [15-C1, 3-C2, 19-C3, 33-C4, 20-C5, 22-C6], **LIII** (141) [7-C1, 0-C2, 1-C3, 24-C4, 12-C5, 0-C6, 1-C7, 0-C8, 5-C9, 1-C10, 11-C11, 4-C12, 31-C13, 44-C14], **LIV** (219) [37-C1, 17-C2, 74-C3, 25-C4, 27-C5, 39-C-C], *AXK* (0). **T = 617***

(self) interest : 12 (P), 0 (SOM), **LI** (25) [1-C1, 0-C2, 7-C3, 4-C4, 7-C5, 4-C6, 0-C7, 1-C8, 1-C9], **LII** (21) [2-C1, 0-C2, 3-C3, 0-C4, 13-C5, 3-C6], **LIII** (34) [10-C1, 0-C2, 2-C3, 4-C4, 2-C5, 0-C6, 1-C7, 3-C8, 6-C9, 0-C10, 1-C11, 1-C12, 2-C13, 2-C14], **LIV** (26) [2-C1, 2-C2, 8-C3, 1-C4, 2-C5, 11-C-C], *AXK* (1). **T = 119***

e. « method, self-evidence/self-evident, judgment »

method : 14 (P), 22 (SOM), **LI** (66) [21-C1, 7-C2, 1-C3, 2-C4, 2-C5, 18-C6, 6-C7, 7-C8, 2-C9], **LII** (42) [9-C1, 4-C2, 11-C3, 6-C4, 0-C5, 12-C6], **LIII** (49) [10-C1, 2-C2, 2-C3, 5-C4, 8-C5, 3-C6, 4-C7, 1-C8, 0-C9, 0-C10, 4-C11, 2-C12, 7-C13, 1-C14], **LIV** (43) [3-C1, 3-C2, 6-C3, 10-C4, 13-C5, 8-C-C], *AXK* (1). **T = 237***

self-evidence : 0 (P), 0 (SOM), **LI** (1) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 1-C8, 0-C9], **LII** (0) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6], **LIII** (14) [1-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 2-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 9-C11, 0-C12, 2-C13, 0-C14], **LIV** (1) [0-C1, 1-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C-C], *AXK* (0). **T = 16**

self-evident : 1 (P), 3 (SOM), **LI** (2) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 1-C6, 0-C7, 1-C8, 0-C9], **LII** (0) [0-C1, 0-C2, 0-C3 0-C4, 0-C5, 0-C6], **LIII** (41) [3-C1, 1-C2, 0-C3, 4-C4, 1-C5, 1-C6, 1-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 16-C11, 0-C12, 13-C13, 1-C14], **LIV** (6) [0-C1, 2-C2, 1-C3, 0-C4, 1-C5, 2-C-C], *AXK* (0). **T = 53**

judgment : 0 (P), 12 (SOM), **LI** (66) [6-C1, 0-C2, 31-C3, 4-C4, 7-C5, 2-C6, 0-C7, 7-C8, 9-C9], **LII** (15) [0-C1, 3-C2, 6-C3, 4-C4, 2-C5, 0-C6], **LIII** (64) [23-C1, 2-C2, 9-C3, 0-C4, 6-C5, 1-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 1-C10, 8-C11, 10-C12, 0-C13, 4-C14], **LIV** (17) [1-C1, 1-C2, 3-C3, 3-C4, 5-C5, 4-C-C], *AXK* (0). **T = 174***

f. « benevolence, desert, justice, law, prudence »

benevolence : 0 (P), 5 (SOM), **LI** (5) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 1-C4, 1-C5, 2-C6, 1-C8, 0-C9], **LII** (0) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6], **LIII** (72) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 29-C4, 3-C5, 0-C6, 1-C7, 7-C8, 2-C9, 2-C10, 2-C11, 3-C12, 18-C13, 5-C14], **LIV** (22) [2-C1, 2-C2, 9-C3, 1-C4, 1-C5, 7-C-C], **AXK** (0). **T = 104***

desert : 0 (P), 2 (SOM), **LI** (1) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 1-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9], **LII** (0) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6], **LIII** (30) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 24-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 5-C11, 0-C12, 0-C13, 1-C14], **LIV** (1) [0-C1, 0-C2, 5-C3, 0-C4, 0-C5, 1-C-C], **AXK** (0). **T = 34**

justice : 0 (P), 13 (SOM), **LI** (14) [1-C1, 7-C2, 2-C3, 0-C4, 3-C5, 0-C6, 0-C7, 1-C8, 0-C9], **LII** (2) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 2-C5, 0-C6], **LIII** (164) [2-C1, 3-C2, 0-C3, 15-C4, 103-C5, 5-C6, 2-C7, 7-C8, 0-C9, 0-C10, 11-C11, 7-C12, 6-C13, 3-C14], **LIV** (24) [1-C1, 4-C2, 16-C3, 1-C4, 1-C5, 1-C-C], **AXK** (0). **T = 217***

law : 4 (P), 8 (SOM), **LI** (33) [2-C1, 11-C2, 6-C3, 4-C4, 2-C5, 2-C6, 1-C7, 4-C8, 1-C9], **LII** (15) [0-C1, 0-C2, 1-C3, 0-C4, 11-C5, 3-C6], **LIII** (167) [7-C1, 1-C2, 0-C3, 10-C4, 78-C5, 42-C6, 6-C7, 4-C8, 2-C9, 0-C10, 20-C11, 0-C12, 5-C13, 2-C14], **LIV** (39) [0-C1, 0-C2, 26-C3, 1-C4, 7-C5, 5-C-C], **AXK** (26). **T = 292***

prudence : 0 (P), 2 (SOM), **LI** (3) [1-C1, 0-C2, 1-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 1-C8, 0-C9], **LII** (5) [0-C1, 0-C2, 1-C3, 1-C4, 2-C5, 1-C6], **LIII** (36) [0-C1, 13-C2, 0-C3, 2-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 2-C8, 8-C9, 0-C10, 2-C11, 2-C12, 6-C13, 1-C14], **LIV** (5) [0-C1, 1-C2, 1-C3, 1-C4, 1-C5, 1-C-C], **AXK** (0). **T = 51**

g. « common sense, virtue, desire, hedonism/ hedonistic/hedonist »

common sense : 10 (P), 22 (SOM), **LI** (17) [4-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 1-C5, 3-C6, 0-C7, 7-C8, 2-C9], **LII** (22) [1-C1, 2-C2, 1-C3, 17-C4, 0-C5, 1-C6], **LIII** (176) [7-C1, 13-C2, 6-C3, 25-C4, 16-C5, 12-C6, 11-C7, 5-C8, 10-C9, 2-C10, 42-C11, 7-C12, 8-C13, 12-C14], **LIV** (119) [1-C1, 8-C2, 57-C3, 13-C4, 28-C5, 12-C-C], **AXK** (0). **T = 366***

virtue : 1 (P), 15 (SOM), **LI** (28) [8-C1, 0-C2, 0-C3, 3-C4, 4-C5, 3-C6, 2-C7, 2-C8, 6-C9], **LII** (25) [6-C1, 0-C2, 1-C3, 1-C4, 15-C5, 2-C6], **LIII** (190) [10-C1, 70-C2, 13-C3, 17-C4, 4-C5, 0-C6, 3-C7, 8-C8, 8-C9, 8-C10, 2-C11, 5-C12, 12-C13, 30-C14], **LIV** (31) [0-C1, 0-C2, 16-C3, 2-C4, 6-C5, 7-C-C], **AXK** (0). **T = 290***

desire : 2 (P), 4 (SOM), **LI** (151) [1-C1, 0-C2, 20-C3, 91-C4, 12-C5, 2-C6, 5-C7, 0-C8, 20-C9], **LII** (39) [0-C1, 1-C2, 14-C3, 8-C4, 0-C5, 16-C6], **LIII** (92) [17-C1, 0-C2, 5-C3, 8-C4, 6-C5, 0-C6, 1-C7, 11-C8, 4-C9, 2-C10, 0-C11, 21-C12, 13-C13, 4-C14], **LIV** (16) [2-C1, 0-C2, 6-C3, 3-C4, 1-C5, 4-C-C], **AXK** (2). **T = 306***

hedonism : 7 (P), 11 (SOM), **LI** (25) [2-C1, 0-C2, 0-C3, 7-C4, 0-C5, 8-C6, 5-C7, 2-C8, 1-C9], **LII** (37) [5-C1, 9-C2, 12-C3, 2-C4, 3-C5, 6-C6], **LIII** (6) [3-C1, 0-C2, 0-C3, 1-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 0-C11, 0-C12, 0-C13, 2-C14], **LIV** (17) [4-C1, 6-C2, 0-C3, 2-C4, 3-C5, 2-C-C], **AXK** (0). **T = 103***

hedonistic : 0 (P), 1 (SOM), **LI** (3) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 1-C4, 0-C5, 1-C6, 0-C7, 1-C8, 0-C9], **LII** (30) [0-C1, 7-C2, 16-C3, 4-C4, 1-C5, 2-C6], **LIII** (3) [1-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 1-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 0-C11, 0-C12, 1-C13, 0-C14], **LIV** (7) [2-C1, 0-C2, 2-C3, 1-C4, 1-C5, 1-C-C], **AXK** (0). **T = 44**

hedonist : 0 (P), 1 (SOM), **LI** (2) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 1-C6, 0-C7, 0-C8, 1-C9], **LII** (5) [0-C1, 1-C2, 3-C3, 1-C4, 0-C5, 0-C6], **LIII** (0) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 0-C11, 0-C12, 0-C13, 0-C14], **LIV** (0) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5], **AXK** (0). **T = 7**

h. « volition, cognition, conscience, will/free will, conduct »

volition : 1 (P), 2 (SOM), **LI** (52) [0-C1, 0-C2, 12-C3, 3-C4, 25-C5, 8-C6, 0-C7, 2-C8, 2-C9], **LII** (3) [0-C1, 2-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 1-C6], **LIII** (30) [8-C1, 6-C2, 1-C3, 1-C4, 1-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 1-C11, 3-C12, 0-C13, 9-C14], **LIV** (1) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 1-C-C], **AXK** (6). **T = 95**

cognition : 2 (P), 0 (SOM), **LI** (17) [0-C1, 0-C2, 9-C3, 4-C4, 0-C5, 4-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9], **LII** (3) [0-C1, 0-C2, 3-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6], **LIII** (16) [5-C1, 0-C2, 3-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 1-C11, 0-C12, 0-C13, 7-C14], **LIV** (1) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 1-C-C], *AXK* (0). **T = 39**

conscience : 8 (P), 1 (SOM), **LI** (9) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 1-C4, 0-C5, 1-C6, 2-C7, 5-C8, 0-C9], **LII** (9) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 3-C4, 6-C5, 0-C6], **LIII** (14) [3-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 1-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 0-C11, 4-C12, 4-C13, 2-C14], **LIV**(2) [0-C1, 0-C2, 2-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C-C], *AXK* (0). **T = 43**

will : 0 (P), 2 (SOM), **LI** (39) [0-C1, 0-C2, 11-C3, 4-C4, 10-C5, 11-C6, 1-C7, 0-C8, 2-C9], **LII** (9) [0-C1, 1-C2, 5-C3, 0-C4, 3-C5, 0-C6], **LIII** (57) [2-C1, 16-C2, 7-C3, 6-C4, 0-C5, 5-C6, 1-C7, 0-C8, 0-C9, 2-C10, 3-C11, 5-C12, 3-C13, 7-C14], **LIV** (2) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 1-C4, 1-C5, 0-C-C], *AXK* (13). **T = 122***

free will : 3 (P), 5 (SOM), **LI** (25) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 25-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9], **LII** (0) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6], **LIII** (4) [1-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 2-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 1-C11, 0-C12, 0-C13, 0-C14], **LIV** (0) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C-C], *AXK* (8). **T = 45**

conduct : 1 (P), 10 (SOM), **LI** (100) [22-C1, 4-C2, 8-C3, 7-C4, 9-C5, 17-C6, 4-C7, 5-C8, 24-C9], **LII** (42) [4-C1, 1-C2, 8-C3, 5-C4, 18-C5, 6-C6], **LIII** (100) [13-C1, 21-C2, 8-C3, 5-C4, 10-C5, 2-C6, 3-C7, 2-C8, 0-C9, 2-C10, 7-C11, 5-C12, 8-C13, 14-C14], **LIV** (87) [6-C1, 1-C2, 29-C3, 12-C4, 30-C5, 9-C-C], *AXK* (0). **T = 340***

i. « reason, reasonable, rational, action »

reason : 9 (P), 1 (SOM), **LI** (77) [3-C1, 1-C2, 21-C3, 11-C4, 14-C5, 21-C6, 1-C7, 2-C8, 3-C9], **LII** (12) [1-C1, 0-C2, 4-C3, 0-C4, 5-C5, 2-C6], **LIII** (55) [2-C1, 2-C2, 1-C3, 3-C4, 3-C5, 0-C6, 0-C7, 1-C8, 1-C9, 2-C10, 16-C11, 1-C12, 12-C13, 11-C14], **LIV** (35) [1-C1, 3-C2, 11-C3, 4-C4, 8-C5, 8-C-C], *AXK* (17). **T = 206***

reasonable : 8 (P), 6 (SOM), **LI** (25) [7-C1, 1-C2, 4-C3, 2-C4, 4-C5, 3-C6, 2-C7, 1-C8, 1-C9], **LII** (17) [5-C1, 1-C2, 1-C3, 1-C4, 7-C5, 2-C6], **LIII** (38) [4-C1, 0-C2, 1-C3, 1-C4, 4-C5, 0-

C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 4-C11, 4-C12, 13-C13, 7-C14], **LIV** (14) [1-C1, 2-C2, 1-C3, 2-C4, 4-C5, 4-C-C], *AXK* (0). **T = 108***

rational : 3 (P), 4 (SOM), **LI** (45) [7-C1, 0-C2, 6-C3, 2-C4, 10-C5, 5-C6, 7-C7, 3-C8, 5-C9], **LII** (32) [1-C1, 2-C2, 9-C3, 0-C4, 15-C5, 5-C6], **LIII** (70) [3-C1, 6-C2, 5-C3, 2-C4, 3-C5, 0-C6, 1-C7, 1-C8, 1-C9, 0-C10, 5-C11, 1-C12, 35-C13, 7-C14], **LIV** (22) [1-C1, 3-C2, 3-C3, 1-C4, 2-C5, 12-C-C], *AXK* (14). **T = 190***

action : 6 (P), 4 (SOM), **LI** (156) [19-C1, 4-C2, 22-C3, 18-C4, 50-C5, 11-C6, 7-C7, 14-C8, 11-C9], **LII** (46) [5-C1, 2-C2, 6-C3, 3-C4, 5-C5, 25-C6], **LIII** (86) [25-C1, 13-C2, 4-C3, 7-C4, 10-C5, 0-C6, 1-C7, 0-C8, 1-C9, 1-C10, 5-C11, 8-C12, 5-C13, 6-C14], **LIV** (42) [6-C1, 1-C2, 16-C3, 10-C4, 7-C5, 2-C-C], *AXK* (12). **T = 352***

j. « egoism/egoist/egoistic, utilitarianism/utilitarian »

egoism : 1 (P), 6 (SOM), **LI** (26) [1-C1, 0-C2, 1-C3, 0-C4, 0-C5, 4-C6, 19-C7, 1-C8, 0-C9], **LII** (12) [5-C1, 0-C2, 3-C3, 1-C4, 3-C5, 0-C6], **LIII** (5) [2-C1, 0-C2, 1-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 0-C11, 0-C12, 2-C13, 0-C14], **LIV** (4) [0-C1, 3-C2, 1-C3, 0-C4, 0-C5, 2-C-C], *AXK* (0). **T = 54**

egoist : 2 (P), 0 (SOM), **LI** (1) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 1-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C7, 0-C9], **LII** (14) [1-C1, 1-C2, 0-C3, 0-C4, 11-C5, 1-C6], **LIII** (2) [2-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 0-C11, 0-C12, 0-C13, 0-C14], **LIV** (14) [1-C1, 9-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 4-C-C], *AXK* (0). **T = 33**

egoistic : 1 (P), 5 (SOM), **LI** (21) [2-C1, 0-C2, 2-C3, 5-C4, 0-C5, 6-C6, 6-C7, 0-C8, 0-C9], **LII** (22) [4-C1, 1-C2, 8-C3, 2-C4, 7-C5, 0-C6], **LIII** (8) [3-C1, 0-C2, 0-C3, 1-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 0-C11, 1-C12, 1-C13, 2-C14], **LIV** (16) [3-C1, 5-C2, 1-C3, 1-C4, 1-C5, 5-C-C], *AXK* (0). **T = 73**

utilitarianism : 8 (P), 11 (SOM), **LI** (10) [1-C1, 0-C2, 1-C3, 0-C4, 0-C5, 8-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9], **LII** (1) [1-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6], **LIII** (12) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 4-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 3-C11, 0-C12, 4-C13, 1-C14], **LIV** (79) [11-C1, 9-C2, 36-C3, 6-C4, 11-C5, 6-C-C], *AXK* (0). **T = 121***

utilitarian : 10 (P), 14 (SOM), **LI** (11) [4-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 1-C5, 5-C6, 0-C7, 0-C8, 1-C9], **LII** (0) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6], **LIII** (35) [1-C1, 0-C2, 1-C3, 5-C4, 8-C5, 3-C6, 1-C7, 1-C8, 0-C9, 0-C10, 6-C11, 1-C12, 5-C13, 3-C14], **LIV** (226) [13-C1, 9-C2, 78-C3, 27-C4, 67-C5, 32-C-C], **AXK** (0). **T = 296***

k. « intuition/intuitional/intuitive/intuitionist/intuitionism »

intuition : 11 (P), 3 (SOM), **LI** (20) [0-C1, 0-C2, 2-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 14-C8, 4-C9], **LII** (2) [1-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 1-C5, 0-C6], **LIII** (48) [16-C1, 1-C2, 0-C3, 3-C4, 3-C5, 2-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 1-C10, 11-C11, 0-C12, 9-C13, 2-C14], **LIV** (11) [0-C1, 1-C2, 2-C3, 2-C4, 0-C5, 6-C-C], **AXK** (0). **T = 95**

intuitional : 4 (P), 6 (SOM), **LI** (22) [5-C1, 2-C2, 0-C3, 1-C4, 1-C5, 1-C6, 0-C7, 12-C8, 0-C9], **LII** (2) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 1-C5, 0-C6], **LIII** (29) [8-C1, 2-C2, 1-C3, 6-C4, 2-C5, 0-C6, 2-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 1-C11, 4-C12, 2-C13, 1-C14], **LIV** (12) [0-C1, 2-C2, 7-C3, 1-C4, 1-C5, 1-C-C], **AXK** (0). **T = 74**

intuitive : 0 (P), 1 (SOM), **LI** (9) [0-C1, 0-C2, 1-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 7-C8, 1-C9], **LII** (1) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 1-C5, 0-C6], **LIII** (13) [3-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 1-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 4-C11, 2-C12, 2-C13, 1-C14], **LIV** (2) [0-C1, 1-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 1-C-C], **AXK** (0). **T = 26**

intuitionist : 2 (P), 0 (SOM), **LI** (2) [0-C1, 2-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9], **LII** (0) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6], **LIII** (5) [2-C1, 2-C2, 0-C3, 1-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 0-C11, 0-C12, 0-C13, 0-C14], **LIV** (11) [1-C1, 7-C2, 1-C3, 0-C4, 1-C5, 1-C-C], **AXK** (0). **T = 20**

intuitionism : 4 (P), 12 (SOM), **LI** (11) [0-C1, 0-C2, 1-C3, 0-C4, 0-C5, 3-C6, 2-C7, 5-C8, 0-C9], **LII** (1) [1-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6], **LIII** (11) [4-C1, 1-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6, 1-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 0-C11, 0-C12, 4-C13, 1-C14], **LIV** (2) [0-C1, 1-C2, 0-C3, 1-C4, 0-C5, 0-C-C], **AXK** (0). **T = 41**

l. « self-regarding, extra-regarding, practical, psychological »

self-regarding : 1 (P), 2 (SOM), **LI** (2) [0-C1, 0-C2, 1-C3, 1-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9], **LII** (1) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 1-C5, 0-C6], **LIII** (10) [2-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6, 3-C7, 0-C8, 3-C9, 1-C10, 1-C11, 0-C12, 0-C13, 0-C14], **LIV** (2) [0-C1, 0-C2, 1-C3, 0-C4, 1-C5, 0-C-C], **AXK** (0). **T = 18**

extra-regarding : 0 (P), 0 (SOM), **LI** (7) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 7-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9], **LII** (0) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6], **LIII** (1) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C6, 0-C7, 0-C8, 0-C9, 0-C10, 0-C11, 1-C12, 0-C13, 0-C14], **LIV** (0) [0-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 0-C-C], **AXK** (0). **T = 8**

practical : 11 (P), 4 (SOM), **LI** (54) [22-C1, 3-C2, 8-C3, 1-C4, 5-C5, 9-C6, 0-C7, 3-C8, 3-C9], **LII** (23) [1-C1, 2-C2, 7-C3, 1-C4, 0-C5, 12-C6], **LIII** (61) [6-C1, 3-C2, 11-C3, 4-C4, 9-C5, 2-C6, 1-C7, 0-C8, 0-C10, 5-C11, 2-C12, 10-C13, 8-C14], **LIV** (28) [2-C1, 0-C2, 8-C3, 5-C4, 5-C5, 8-C-C], **AXK** (5). **T = 186***

psychological : 7 (P), 1 (SOM), **LI** (23) [1-C1, 0-C2, 2-C3, 15-C4, 1-C5, 2-C6, 0-C7, 2-C8, 0-C9], **LII** (8) [1-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 0-C5, 7-C6], **LIII** (12) [2-C1, 0-C2, 0-C3, 0-C4, 1-C5, 2-C6, 0-C7, 1-C8, 0-C9, 0-C10, 1-C11, 5-C12, 2-C13, 0-C14], **LIV** (7) [5-C1, 0-C2, 1-C3, 0-C4, 0-C5, 1-C-C], **AXK** (0). **T = 58**

2. Liste des occurrences de H. Sidgwick dans *TJ*

1. Page 49 (5. L'utilitarisme classique)¹¹⁷ :

« Mon but est d'élaborer une théorie de la justice qui représente une solution de rechange à la pensée utilitariste en général et donc à toutes les versions différentes qui peuvent en exister. Je crois que la différence qui oppose la doctrine du contrat et l'utilitarisme demeure essentiellement la même dans tous les cas. C'est pourquoi je comparerai la théorie de la justice comme équité à des variantes bien connues de l'intuitionnisme, du perfectionnisme et de l'utilitarisme afin de mettre en évidence, de la façon la plus simple possible, les différences sous-jacentes. Ayant ce but présent à l'esprit, **la forme d'utilitarisme que je décrirai ici est la stricte doctrine classique qui reçoit peut-être sa formulation la plus claire et la plus accessible chez Sidgwick** »¹¹⁸.

¹¹⁷ Pour chaque citation, nous signalons la pagination de *TJ*, et le titre de paragraphe dans lequel figure cette citation.

¹¹⁸ Nous mettons en gras ce qui concerne plus particulièrement H. Sidgwick.

2. Page 55 (6. Quelques oppositions connexes) :

« Bien entendu, rien dans ce qui a été dit jusqu'ici ne prouve que les partenaires, dans la position originelle, ne choisiraient pas le principe d'utilité pour définir les termes de la coopération sociale. Il y a là une question difficile que j'examinerai plus tard. Il est parfaitement possible, étant donné tout ce que l'on sait jusqu'ici, que soit adoptée une forme du principe d'utilité et que, finalement, **la théorie du contrat conduise à une justification plus profonde et plus complète de l'utilitarisme. En fait, une dérivation de cette sorte est parfois suggérée par Bentham et Edgeworth, bien qu'ils ne la développent jamais de façon systématique, mais rien de ce genre ne se trouve à ma connaissance, chez Sidgwick** ».

3. Page 56 (6. Quelques oppositions connexes) :

« En mettant en lumière ces oppositions entre la théorie de la justice comme équité et l'utilitarisme, **je ne me suis référé qu'à la doctrine classique. C'est celle de Bentham et Sidgwick et des économistes utilitaristes Edgeworth et Pigou.** La forme d'utilitarisme qu'adopte Hume ne servirait pas à mon propos ; d'ailleurs, elle n'est pas à proprement parler de l'utilitarisme ».

4. Page 59 (6. Quelques oppositions connexes) :

« **Le mérite de la doctrine classique telle qu'elle a été formulée par Bentham, Edgeworth et Sidgwick est qu'elle reconnaît clairement ce qui est en jeu, à savoir la priorité relative des principes de la justice et des droits établis par ces principes.** La question est de savoir si le fait d'imposer des désavantages à un petit nombre peut être compensée par une plus grande somme d'avantages dont jouiraient les autres ; ou si la justice nécessite une égale liberté pour tous et n'autorise que les inégalités socio-économiques qui sont dans l'intérêt de chacun ».

5. Pages 66-67 (8. Le problème de la priorité) :

« L'utilitarisme classique, lui, essaie, bien entendu, d'éviter tout recours à l'intuition. C'est une conception basée sur un seul principe, avec un seul critère ultime ; c'est par référence au principe d'utilité que s'établit, en théorie en tout cas, l'ajustement des pondérations. Mill pensait qu'il ne devait y avoir qu'un seul critère de cette nature, sinon il n'y aurait pas d'arbitrage possible entre des critères concurrents, et **Sidgwick cherche longuement à démontrer que le principe utilitariste est le seul qui puisse assumer ce rôle.** Ils soutiennent tous deux que nos jugements moraux sont implicitement utilitaristes en ce sens que, lorsque nous sommes confrontés à un conflit de préceptes ou à des notions vagues et imprécises, nous n'avons pas d'autre choix que d'adopter l'utilitarisme. **Mill et Sidgwick croient qu'il arrive un moment où il nous faut un principe unique pour mettre en ordre et systématiser nos jugements.** Il est indéniable qu'un des grands attraits de la doctrine classique est la façon dont elle envisage le problème de la priorité et essaie d'éviter tout recours à l'intuition ».

6. Page 83 (la note n°26 des notes du chapitre 1. La justice comme équité) :

« Sidgwick se représentait l'histoire de la philosophie morale comme une série de tentatives pour établir « en toute clarté et pleinement les intuitions premières de la Raison, par l'application scientifique desquelles la pensée morale commune de l'humanité pourrait être à la fois systématisée et corrigée » (*The Methods of Ethics*, op. cit., p. 373 sq.)¹¹⁹. **Il tient pour acquis que la réflexion philosophique doit conduire à des révisions de nos jugements bien pesés et, quoiqu'il y ait des éléments d'intuitionnisme épistémologique dans sa doctrine, il ne leur donne pas beaucoup de poids s'ils ne sont pas appuyés par des considérations systématiques** ».

7. Page 89 (10. Les institutions et la justice formelle) :

« Si nous nous représentons la justice comme exprimant toujours une sorte d'égalité, alors la justice formelle nécessite que, dans leur administration, lois et institutions doivent s'appliquer de manière égale (c'est-à-dire, de la même façon) aux membres des classes qu'elles ont définies. **Comme Sidgwick le souligne, cette sorte d'égalité est impliquée par la notion même de loi ou d'institutions, à partir du moment où elles sont conçues comme un système de règles générales.** La justice formelle est adhésion au principe ou, comme on l'a dit, obéissance au système ».

8. Page 123 (15. Les biens sociaux premiers comme bases des attentes) :

« Dans le chapitre 7, on trouvera un exposé plus complet de la théorie du bien qui est adoptée afin de fonder les biens premiers. C'est **une théorie bien connue qui remonte à Aristote, et des penseurs aussi différents, sous d'autres aspects, que Kant et Sidgwick s'en inspirent dans une certaine mesure.** Elle n'est contestée ni par l'utilitarisme ni par la théorie du contrat. L'idée principale est que le bien d'une personne est déterminé par ce qui est, pour elle, le projet de vie à long terme le plus rationnel, à condition de se placer dans des circonstances suffisamment favorables. Un homme est heureux quand il réussit plus ou moins à réaliser ce projet ».

9. Page 291 (40. Interprétation kantienne de la justice comme équité) :

« **Il y a cependant une difficulté qu'il faut clarifier, que Sidgwick a bien exprimée.** Il remarque qu'il n'y a rien de plus frappant dans la morale kantienne que l'idée qu'un homme réalise son vrai moi quand il agit d'après la loi morale, alors que, s'il permet que ses actions soient déterminées par des désirs sensuels ou dans des buts contingents, il se soumet à la loi de la nature. **Mais, d'après Sidgwick, cette idée n'aboutit à rien.** Il lui semble que, dans la conception de Kant, les vies d'un saint ou d'un vaurien sont également le résultat d'un libre choix (de la part du moi nouménal) et également soumises aux lois causales (en tant que phénoménal). Kant n'explique

¹¹⁹ C'est une citation de John Rawls.

jamais pourquoi le vaurien n'exprimerait pas sa nature ainsi que son moi librement choisi dans une vie mauvaise tout comme le saint exprime la sienne dans une vie bonne. **Je pense que l'objection de Sidgwick est décisive** aussi longtemps que l'on admet, comme l'exposé de Kant peut sembler le permettre, à la fois que le moi nouménal peut choisir n'importe quel ensemble non contradictoire de principes et qu'agir d'après ces principes, quels qu'ils soient, est suffisant pour exprimer notre choix comme celui d'un être rationnel, libre et égal aux autres ».

10. Page 333 (45. Préférences intertemporelles) :

« J'ai supposé que, lors du choix d'un principe d'épargne, les personnes placées dans la position originelle n'ont aucune préférence purement intertemporelle. Nous devons envisager les raisons d'une telle hypothèse. S'agissant d'un individu, éviter une préférence purement intertemporelle est une manifestation de son caractère rationnel. **D'après Sidgwick, la rationalité implique que nous considérions de manière impartiale tous les moments de notre vie** ».

11. Page 457 (64. La délibération rationnelle) :

« En suivant une idée de Sidgwick, je ferai donc intervenir ici la notion de délibération rationnelle (*deliberative rationality*). **Sidgwick définit le bien futur d'un individu dans son ensemble comme ce qu'il désirerait et rechercherait maintenant s'il pouvait voir dans ce même maintenant, de manière précise, et se représenter d'avance correctement en imagination les conséquences de toutes les conduites entre lesquelles il a à choisir.** Le bien d'un individu est la composition hypothétique des forces qui le poussent à agir, résultant d'une délibération réfléchie soumise à certaines conditions. **En adaptant l'idée de Sidgwick au choix des projets, nous pouvons dire que le projet rationnel d'une personne est celui qui (parmi ceux qui sont compatibles avec les principes de calcul et les autres principes du choix rationnel qui ont été établis) serait choisi par une délibération rationnelle** ».

12. Page 462 (64. La délibération rationnelle) :

« Dans ces remarques concernant les moyens de la délibération et les principes liés à la question du temps, **j'ai essayé de concrétiser la notion de bien pour une personne, telle que Sidgwick la suggère.** En résumé, **notre bien est déterminé par le projet de vie qu'une délibération pleinement rationnelle nous conseillerait d'adopter**, si le futur était prévisible avec précision et correctement anticipé par l'imagination ».

13. Page 517 (72. La morale fondée sur des principes) :

« Je ne prétendrai pas, bien sûr, que la théorie de la justice comme équité soit la seule qui donne une interprétation naturelle du sens de la justice. **Comme le note Sidgwick, un utilitariste ne considère jamais qu'il agit purement**

au nom d'une loi impersonnelle, mais, au contraire, toujours en vue du bien d'un individu ou de plusieurs pour qu'il éprouve un certain degré de sympathie ».

14. Page 597-598 (84. L'hédonisme comme méthode de choix) :

« L'hédoniste soutient donc qu'un agent rationnel sait exactement comment procéder pour déterminer son bien ; il doit découvrir celui, parmi les projets qu'il peut faire, qui lui promet le plus grand solde net de plaisir par rapport à la douleur. Ce projet définit son choix rationnel, le meilleur moyen de hiérarchiser ses revendications concurrentes. Les principes d'évaluation s'appliquent alors simplement puisque toutes les bonnes choses sont homogènes et donc comparables en tant que moyens pour l'unique fin du plaisir. Bien entendu, ces jugements souffrent d'incertitudes et de manque d'information et normalement on ne peut faire qu'une estimation assez grossière. Cependant, **pour l'hédoniste, cela ne constitue pas une difficulté réelle : ce qui compte, c'est que le maximum de plaisir fournisse une idée claire du bien. Nous connaissons, selon lui, la seule chose dont la recherche donne une forme rationnelle à notre vie. C'est largement pour ces raisons que Sidgwick pense que le plaisir doit être la seule fin rationnelle qui guide la délibération** ».

15. Page 598-599 (84. L'hédonisme comme méthode de choix) :

« Mais il apparaît évident que l'hédonisme ne définit pas de fin dominante raisonnable. Nous n'avons qu'à remarquer que, dès que le plaisir est conçu, comme il doit l'être, de manière assez précise pour que son intensité et sa durée puissent entrer dans les calculs de l'agent, il n'est plus plausible qu'il faille le prendre comme le seul but rationnel. Préférer par-dessus tout une certaine propriété du sentiment ou de la sensation est sûrement aussi déséquilibré et inhumain que le désir excessif de maximiser son pouvoir sur les autres ou sa richesse matérielle. **C'est sans doute pour cette raison que Sidgwick est si réticent à reconnaître que le plaisir est une certaine qualité du sentiment ; cependant il doit le concéder si le plaisir doit servir, comme il le veut, de critère ultime pour peser des valeurs idéales comme le savoir, la beauté et l'amitié les unes par rapport aux autres** ».

ANNEXE II

Tableaux

1. Tableau des nombres de mots¹²⁰ dans *The Methods of Ethics*

<u>TITRES</u>	<u>PAGES</u>	<u>NOMBRE DE MOTS</u>
PREFACES+CONTENTS	p. vii-xxxviii	10 629
BOOK I	p. 1-115	45 135
CHAP.I Introduction	p. 1-14	5 609
CHAP.II The relation of ethics to politics	p. 15-22	3 203
CHAP.III Ethical judgments	p. 23-38	6 070
CHAP.IV Pleasure and desire	p. 39-56	7 411
CHAP.V Free will	p. 57-76	8 016
CHAP.VII Ethical principles and methods	p. 77-88	4 533
CHAP.VII. Egoism and self-love	p. 89-95	2 579
CHAP.VIII Intuitionism	p. 96-104	3 300
CHAP.IX Good	p. 105-115	4 413
BOOK II Egoistic hedonism	p. 117-195	28 755
CHAP.I The principle and method of egoism	p. 118-122	1 311
CHAP.II Empirical hedonism	p. 123-130	2 799
CHAP.III Empirical hedonism- <i>continued</i>	p. 131-150	7 580
CHAP.IV Objective hedonism and common sense	p. 151-161	3 834
CHAP.V Happiness and duty	p. 162-175	5 732
CHAP.VI Deductive hedonism	p. 176-195	7 496
BOOK III Intuitionism	p. 197-407	81 907
CHAP.I Intuitionism	p. 199-216	7 226
CHAP.II Virtue and duty	p. 217-230	5 474
CHAP.III Wisdom and self-control	p. 231-237	2 638
CHAP.IV Benevolence	p. 238-263	10 263
CHAP.V Justice	p. 264-294	12 470
CHAP.VI Laws and promises	p. 295-311	6 703

¹²⁰ Nous avons compté ligne par ligne. Après avoir compté les mots d'une ligne, nous inscrivons le nombre devant la ligne. Ensuite, nous additionnons les nombres de chaque ligne pour faire le total de chaque page. Puis, nous faisons le total de chaque chapitre en additionnant les totaux des pages.

CHAP.VII The classification of duties - veracity	p. 312-319	3 131
CHAP.VIII Other social duties and virtues	p. 320-326	2 709
CHAP.IX Self-regarding virtues	p. 327-331	1 919
CHAP.X Courage, humility, etc.	p. 332-336	1 856
CHAP.XI Review of the morality of common sense	p. 337-361	9 381
CHAP.XII Motives or springs of action considered as subjects of moral judgment	p. 363-372	4 382
CHAP.XIII Philosophical intuitionism	p. 373-390	7 342
CHAP.XIV Ultimate good	p. 391-407	6 411
BOOK IV Utilitarianism	p. 409-509	38 102
CHAP.I The meaning of utilitarianism	p. 411-417	2 445
CHAP.II The proof of utilitarianism	p. 418-422	1 692
CHAP.III Relation of utilitarianism to the morality of common sense	p. 423-459	14 305
CHAP.IV The method of utilitarianism	p. 460-474	5 780
CHAP.V The method of utilitarianism - <i>continued</i>	p. 475-495	8 8410
CONCLUDING CHAPTER The mutual relations of the three methods	p. 498-509	5 468
APPENDIX The Kantian conception of free will	p. 511-516	2 923
TOTAL MOTS	207 451	

2. Repères chronologiques

Dates	Faits marquants
1837	Début du règne de la Reine Victoria.
31 mai 1838	Naissance de Henry Sidgwick à Skipton (Yorkshire).
1841	Décès du père de Sidgwick.

1859	Réussite au concours d'entrée de Trinity College (Cambridge).
1869	Démissionne de son poste de <i>fellow</i> , en refusant de signer les Trente-Neuf Articles de l'Eglise d'Angleterre, mais il fut finalement réintégré dans son poste.
1871	Fonde l'une des premières universités pour femmes d'Angleterre, l'Université de Newnham, Cambridge.
1874	Première parution de <i>The Methods of Ethics</i> .
1876	Epouse Eleanor Mildred Balfour.
1882	Fonde avec d'autres personnalités la <i>Society for Psychical Research</i> .
1883	Elu à la Chaire Knightbridge de Professeur de Philosophie Morale à Cambridge.
28 août 1900	Décède d'un cancer.
22 janvier 1901	Décès de la Reine Victoria.

ADDENDA AU VOLUME 1

Faisant suite à la soutenance de thèse qui a eu lieu le 30 septembre 2020 et à la délibération, le jury de soutenance a jugé que la traduction des *Méthodes de l'éthique*, contenue entièrement dans le Volume 2, comportait trop d'erreurs, et ne pouvait être, en l'état, disponible et accessible au public. Le jury a préféré octroyer une période pendant laquelle la traduction pourrait faire l'objet d'une révision rigoureuse.

Le jury a néanmoins souligné le travail « gigantesque », « considérable » (expressions du jury), mené jusqu'au bout, et « l'effort » de compréhension et d'analyse du texte, et a exprimé un avis favorable, à condition donc de corrections approfondies, avec l'aide éventuelle d'un(e) angliciste ou d'un(e) linguiste, quant à la possibilité ultérieure d'une publication.

Sébastien KOZI.

Sébastien KOCI
De Mill à Kant : l'éthique
utilitariste de Henry
Sidgwick

Résumé

Notre travail doctoral comporte deux volets dépendants l'un de l'autre. Un volet sur la traduction du livre de H. Sidgwick, *Les Méthodes de l'éthique*. Un second volet sur le commentaire de ce livre qui attend une traduction en français depuis 1874. C'est un effort de compréhension à travers le processus de traduction. Notre problématique générale est d'analyser la tentative de Sidgwick de concilier l'inconciliable, c'est-à-dire les intérêts privés de l'égoïste rationnel et la recherche du bonheur général, ce que Sidgwick nomme le « dualisme de la raison pratique ». Cette tentative s'inscrit dans un pluralisme complexe où les trois méthodes induisent une dialectique opératoire. Cela le rapproche de John Rawls, dont nous comparons les méthodologies respectives, et les éthiques sacrificielles. C'est aussi l'occasion de confronter Henry Sidgwick à John Stuart Mill et Emmanuel Kant, de mettre à jour la rationalité de son éthique et de comprendre comment il utilise l'intuitionnisme philosophique dans son système utilitariste.

Mots-clés : traduction, compréhension, intérêts, égoïste, méthode, rationalité, intuitionnisme, utilitariste, Rawls, Mill, Kant.

Résumé en anglais

Our doctoral work has two mutually dependent components. One part is on the translation of Henry Sidgwick's book, *The Methods of Ethics*. A second part on the commentary of this book who has been waiting for a French translation since 1874. It is an effort of understanding through the process of translation. Our general problematic is to analyze Sidgwick's attempt to reconcile the irreconcilable, that is, the private interests of the rational egoist with the search for general happiness, what Sidgwick calls the "dualism of practical reason". This attempt is part of a complex pluralism in which the three methods induce an operative dialectic. This brings him closer to John Rawls, whose respective methodologies we compare with sacrificial ethics. It is also an opportunity to confront Henry Sidgwick with John Stuart Mill and Emmanuel Kant, to update the rationality of Sidgwick's ethics and to understand how he uses philosophical intuitionism in the elaboration of his utilitarian system.

Key Words : translation, understanding, interests, egoist, method, rationality, intuitionism, utilitarian, Rawls, Mill, Kant.